This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

PANTHÉON CLASSIQUE.

A 12345

MES PRISONS.

MÉMOIRES

DE

SILVIO PELLICO

TRADUCTION NOUVELLE

PAR Mmes WOILLEZ ET D'HOLOSSY.

A BRUXELLES,

ET DANS LES PRINCIPALES VILLES DE L'ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

1848

Digitized by Google

Ar 2345

THEEK GENT

Digitized by Google

M: VANHOUCK Fl.
BOEKBINDER
Gasmeterlaan, 45, GENT

Digitized by Google

Digitized by Google

Ar 2345

MES PRISONS.

Digitized by Google

Digitized by Google

MES PRISONS.

MÉMOIRES

DE

Az 2345

SILVIO PELLICO.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR Mmes WOILLEZ ET D'HOLOSSY.

A BRUXELLES,

ET DANS LES PRINCIPALES VILLES DE L'ÉTRANGER,
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

1848

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Est-ce la vanité de parler de moi qui m'a fait écrire ces *Mémoires*[1] ? Je désire que cela ne soit pas ; et, autant qu'on peut se constituer son propre juge, je crois avoir eu un plus noble but.

J'ai voulu contribuer à relever le courage de quelques infortunés en leur montrant les maux que j'ai soufferts et les consolations que j'ai éprouvées même dans les plus grands malheurs ; attester qu'au milieu de mes longs tourments je n'ai pas trouvé l'humanité aussi injuste, aussi peu digne d'indulgence, aussi dépourvue de belles âmes qu'on a coutume de la représenter ; j'ai voulu porter les cœurs nobles à aimer les hommes, et non à les haïr ; à n'avoir de haine irréconciable que pour le vil mensonge,

(1) Nous avons préféré cette nouvelle traduction des *Prisons* à toutes les autres, parce qu'elle rend avec beaucoup de fidélité la *pensée toute chrétienne* de Silvio Pellico. — Chaque fois que nous avons fait un emprunt à la *littérature étrangère*, nous avons choisi les traductions qui exprimaient le mieux la pensée *religieuse, morale*, des auteurs.

Digitized by Google

la pusillanimité, la perfidie et toute dégradation morale; redire enfin une vérité déjà bien connue, mais souvent oubliée : c'est que la religion et la philosophie commandent l'une et l'autre une volonté ferme, du calme dans le jugement, et que, sans ces conditions réunies, il n'y a ni justice, ni dignité, ni principes certains.

SILVIO PELLICO.

Digitized by Google

MES PRISONS.

CHAPITRE PREMIER.

Je fus arrêté à Milan le vendredi 13 octobre 1820 et conduit à Sainte-Marguerite : il était trois heures de l'après-midi. Toute cette journée et plusieurs autres se passèrent en longs interrogatoires, mais je ne dirai rien de cela : comme un amant maltraité de sa belle, et justement résolu à la bouder, je laisse la politique où elle est, et je parle d'autre chose.

Ce malheureux vendredi, à neuf heures du soir, le greffier m'ayant consigné entre les mains du geôlier, celui-ci me conduisit à la chambre qui m'était destinée, et m'invita poliment à lui remettre ma montre, mon argent, et tout ce que je pouvais avoir dans ma poche, promettant de me les rendre en temps convenable; puis il me souhaita respectueusement une bonne nuit.

Digitized by Google

« Un moment, mon cher, lui dis-je; je n'ai pas dîné aujourd'hui : faites-moi apporter quelque chose.

— Tout de suite; l'auberge est ici près, et vous verrez, monsieur, quel bon vin !

— Du vin? je n'en bois pas. »

A cette réponse, le signor Angiolino me regarda tout effrayé, espérant néanmoins que je plaisantais. Les geôliers qui tiennent cabaret ont en horreur un prisonnier qui ne boit pas de vin.

« Non vraiment, je n'en bois pas.

— Je vous plains; vous souffrirez d'autant plus de votre solitude... »

Voyant que je ne changeais pas de résolution, il sortit, en moins d'une demi-heure j'eus mon dîner. Je ne mangeai que quelques bouchées, j'avalai un verre d'eau, puis on me laissa seul.

La chambre était au rez-de-chaussée et donnait sur la cour. Prisons par-ci, prisons par-là; prisons au-dessus, prisons en face. Je m'appuyai sur la fenêtre, et j'y restai quelque temps à écouter aller et venir les geôliers ainsi que le chant frénétique de quelques-uns des détenus.

Je me dis : « Il y a un siècle, cette prison était un monastère; les vierges saintes et pénitentes qui l'habitaient n'auraient jamais imaginé que leurs cellules, où l'on n'entendait alors que des gémissements de femmes ou des hymnes pieuses, ne retentiraient aujourd'hui que de blasphèmes, de chansons infâmes, et ne seraient habitées que par des hommes de toute espèce, destinés la plupart aux fers ou à la potence. Et dans un siècle, qui respirera dans ces cellules? O rapidité du temps! ô mobilité perpétuelle des choses! celui qui vous considère peut-il s'affliger si la fortune cesse de lui sourire, s'il est jeté en prison ou s'il est menacé de l'échafaud? Hier j'étais un des plus heureux mortels du monde! aujourd'hui je n'ai plus aucune des

Digitized by Google

douceurs qui embellissaient ma vie! je n'ai plus de liberté, plus d'amis qui me consolent, plus d'espérance! Non, se faire illusion serait folie : je ne sortirai d'ici que pour être jeté dans les plus horribles cachots ou pour être mis dans les mains du bourreau! Eh bien! le jour qui suivra ma mort sera comme si j'eusse expiré dans un palais, et qu'on m'eût porté à la sépulture avec les plus grands honneurs. »

C'est ainsi que les réfléxions sur la fuite du temps fortifiaient mon âme; mais je me rappelai mon père, ma mère, deux frères, deux sœurs, une autre famille que j'aimais presque autant que la mienne, et tous les raisonnements philosophiques n'eurent plus de pouvoir sur moi; je m'attendris, et je pleurai comme un enfant.

II.—Trois mois auparavant, j'étais allé à Turin. Après plusieurs années de séparation, j'avais revu mes chers parents, un de mes frères et mes deux sœurs. Toute notre famille s'était toujours tant aimée! Nul enfant n'a été plus que moi comblé de bienfaits de son père et de sa mère. Oh! combien je fus ému en revoyant ces vénérables vieillards, et les trouvant beaucoup plus changés par l'âge que je ne me l'étais imaginé? Combien alors j'aurais voulu ne plus les quitter, et consacrer tous mes soins au soulagement de leur vieillesse! Qu'il m'en coûta, dans le peu de jours que je passai à Turin, d'avoir à remplir des devoirs qui m'éloignaient du toit paternel, et m'obligeaient à donner si peu de temps à mes bien-aimés parents! Ma pauvre mère disait avec une amertume mélancolique : « Ah! notre Silvio n'est pas venu à Turin pour nous voir! » Le matin du jour de mon départ pour Milan, notre séparation fut des plus douloureuses. Mon père

Digitized by Google

monta en voiture avec moi, et m'accompagna pendant un mille. Puis il s'en alla seul. Je me retournai pour le regarder, je pleurai, je baisai un anneau que ma mère m'avait donné : jamais je ne sentis une telle angoisse en m'éloignant de ma famille. Sans croire aux pressentiments, je m'étonnais de ne pouvoir vaincre ma douleur, et je fus forcé de me dire avec effroi : « D'où me vient cette inquiétude extraordinaire? » Il me semblait que quelque grand malheur devait me frapper.

Maintenant, jeté dans une prison, je me rappelais cet effroi, cette angoisse; je me rappelais chacune des paroles que, trois mois auparavant, j'avais entendu prononcer à mes parents. Cette plainte douloureuse de ma mère : « Ah ! notre Silvio n'est pas venu à Turin pour nous voir ! » me retombait sur le cœur. Je me reprochais de n'avoir pas été mille fois plus tendre pour eux. Je les aime tant, et je le leur ai dit si faiblement ! Je ne devais plus les revoir, et je me suis si peu rassasié de contempler leurs traits chéris, et j'ai été si avare de mes témoignages d'amour ! Ces pensées me déchiraient l'âme.

Je fermai la fenêtre, je me promenai une heure, croyant ne pouvoir prendre de repos de toute la nuit ; je me couchai, et la lassitude m'endormit.

III. — Le réveil qui suit une première nuit de prison est une chose horrible, « Est-ce bien possible? me dis-je en me rappelant où j'étais; est-ce bien possible? Moi ici ! et ce n'est pas un songe ! il est donc vrai qu'hier on m'arrêta ! qu'hier on me fit subir ce long interrogatoire qui se continuera demain, et jusques à quand? Qui le sait? C'est donc hier soir qu'avant de m'endormir je pleurai tant en pensant à mes parents ! »

Le repos, le silence profond, le court sommeil qui avait

Digitized by Google

ranimé les forces de mon esprit, semblaient avoir centuplé en moi la puissance de la douleur. Dans cette absence de toute distraction, l'affliction de ceux qui m'étaient chers, et surtout celle de mon père et de ma mère lorsqu'ils apprendraient mon arrestation, se peignit à mon imagination avec une force incroyable.

« En ce moment, » me disais-je, « ils dorment encore paisiblement, ou bien ils veillent et pensent à moi avec douceur, ne pouvant se douter dans quel lieu je suis. Qu'ils seraient heureux si Dieu les appelait à lui avant que la nouvelle de mon malheur parvint à Turin ! Qui leur donnera la force de supporter ce coup? »

Une voix intérieure semblait me répondre : « Ce sera celui que tous les affligés invoquent, aiment et sentent en eux; celui qui donna à une mère la force de suivre son fils au Golgotha, et de rester sous la croix ! l'ami des malheureux, l'ami des mortels ! »

Ce fut le premier moment où la religion triompha de mon cœur, et je dus ce bienfait à l'amour filial.

Jusqu'alors, sans être ennemi de la religion, je la suivais peu et mal. Les objections vulgaires avec lesquelles on a coutume de la combattre ne me paraissaient pas avoir un grand poids, et pourtant mille doutes sophistiques affaiblissaient ma foi. Déjà, depuis longtemps, ces doutes ne tombaient plus sur l'existence de Dieu, et je me redisais sans cesse que, si Dieu existe, c'est une conséquence nécessaire de sa justice qu'il y ait une autre vie pour l'homme qui souffre dans un monde si injuste. De là la puissante raison d'aspirer aux biens de cette seconde vie; de là le culte de l'amour de Dieu et du prochain, le besoin continuel pour l'âme de s'ennoblir par de généreux sacrifices. Déjà, depuis longtemps, je me disais tout cela, et j'ajoutais : « Eh ! qu'est-ce donc que le christianisme, sinon ce désir constant de l'ennoblissement de

Digitized by Google

l'âme? » Et je m'étonnais que le christianisme se manifestant si pur, si philosophique, si inattaquable dans son essence, une époque pût être venue où la philosophie osât dire : « Je remplacerai désormais le christianisme. — Et comment le remplaceras-tu? Sera-ce en enseignant le vice? Non certes! La vertu? Eh bien! ce sera l'amour de Dieu et du prochain; ce sera précisément ce qu'enseigne le christianisme. »

Quoique je raisonnasse ainsi depuis plusieurs années, j'évitais de conclure : « Sois donc conséquent, sois chrétien! Ne te scandalise plus de quelques abus! ne subtilise plus sur quelques points difficiles de la doctrine de l'Église, puisque le point capital est celui-ci, et il est bien clair : Aime Dieu, aime ton prochain. »

Dans ma prison, je me décidai enfin à tirer cette conclusion, et je la tirai. J'hésitai un moment néanmoins, en pensant que si quelqu'un venait à me savoir plus religieux qu'auparavant, il pourrait s'arroger le droit de me traiter de bigot, ou d'homme avili par le malheur; mais, sentant que je n'étais ni un bigot ni un homme avili, je résolus de ne tenir aucun compte du blâme que je ne méritais pas, et je m'affermis dans la volonté d'être et de me déclarer chrétien dorénavant.

IV. — Ce ne fut que plus tard que je devins stable dans cette résolution; mais je commençai à y songer, et presque à vouloir la prendre dès cette première nuit de mon arrestation. Vers le matin mes inquiétudes étaient calmées, et je m'en étonnai. Je pensai de nouveau à mes parents, à mes amis, et je ne désespérai pas de la force de leur âme; le souvenir de leurs sentiments vertueux me consolait.

Pourquoi auparavant un tel trouble dans mon esprit,

Digitized by Google

lorsque je pensais à celui qu'ils devaient éprouver, et maintenant tant de confiance dans la grandeur de leur courage? Cet heureux changement, était-ce un prodige, ou l'effet naturel de ma croyance en Dieu? Eh! qu'importe que l'on nomme ou que l'on ne nomme pas prodiges les bienfaits vrais et sublimes de la religion?

A minuit, deux *secondini*, c'est ainsi que l'on appelle ceux qui sont sous les ordres du geôlier en chef, étaient venus me visiter, et ils m'avaient trouvé de fort mauvaise humeur. Au point du jour ils revinrent, et me trouvèrent le front serein et d'une humeur enjouée.

« Cette nuit, dit Tirola, monsieur avait un regard de basilic, maintenant c'est bien différent, et je m'en réjouis: c'est signe, pardonnez l'expression, que monsieur n'est pas un fripon (je suis vieux dans le métier, et mes observations ont quelque poids) : les fripons sont plus furieux le second jour de leur arrestation que le premier. Monsieur prend-il du tabac?

— Je n'en ai pas l'habitude: mais je ne veux pas vous le refuser. Quant à votre observation, excusez-moi, elle n'est pas digne d'un homme avisé, comme vous me paraissez l'être. Si je n'ai plus, ce matin, le regard d'un basilic, ce changement ne pourrait-il pas être en moi ou une preuve d'insouciance, ou de facilité à me faire illusion, et à rêver ma liberté prochaine?

— J'en pourrais douter si monsieur était ici pour d'autres motifs; mais pour des affaires d'État, au jour d'aujourd'hui il est impossible de présumer qu'elles se terminent aussi promptement, et vous n'êtes pas si simple que de vous l'imaginer. Je vous demande pardon : monsieur veut-il une autre prise?

— Donnez. Mais comment peut-on avoir le visage aussi gai que vous l'avez lorsque l'on passe sa vie avec des malheureux.

Digitized by Google

— Monsieur croira peut-être que c'est indifférence pour les maux d'autrui ; à dire vrai, je ne le sais pas positivement moi-même ; mais je puis assurer, monsieur, que bien souvent ça me fait mal de voir pleurer, et quelquefois je fais semblant d'être gai afin de faire rire les pauvres prisonniers.

— Mais, brave homme, il me vient une idée que je n'avais jamais eue, c'est que l'on peut faire le métier de geôlier, et être de fort bonne pâte.

— Le métier n'y fait rien, monsieur ; au delà de cette voûte que vous voyez de l'autre côté de la cour, il y a une autre cour et d'autres prisons toutes destinées à des femmes. Ce sont des.... je n'ai pas besoin de le dire, ce sont des femmes de mauvaise vie. Eh bien, monsieur, il y en a qui sont des anges pour le cœur ; et si monsieur était *secondino*.....

— Moi !.. Et j'éclatai de rire.

Tirola resta déconcerté, et ne poursuivit pas. Peut-être pensait-il que si j'avais été *secondino* il m'eût été difficile de ne pas prendre en affection quelqu'une de ces malheureuses.

Il me demanda ce que je voulais pour mon déjeuner, sortit, et m'apporta le café quelques minutes après.

Je le regardai fixement avec un sourire malin qui voulait dire : « Porterais-tu bien un billet de moi à un autre malheureux, à mon ami Pietro ? » Il me répondit par un autre sourire qui voulait dire : « Non, monsieur ; et si vous vous adressez à un de mes camarades, et qu'il vous dise oui, prenez garde qu'il ne vous trahisse. »

Je ne suis pas positivement certain qu'il me comprît ou que je le comprisse, mais je sais bien que je fus dix fois sur le point de lui demander un morceau de papier et un crayon, et que je n'osai, parce qu'il y avait quelque chose dans ses yeux qui semblait m'avertir de ne me fier à qui que ce fût, et encore moins aux autres qu'à lui.

Digitized by Google

V.—Si Tiroła, avec son expression de bonté, n'eût pas eu ce regard fourbe, si sa physionomie eût été plus noble, j'aurais cédé à la tentation d'en faire mon ambassadeur, et peut-être qu'un mot de moi arrivé à temps à mon ami, lui eût donné la force de réparer quelque méprise, et peut-être aussi que cela eût sauvé non pas lui, l'infortuné, il n'était déjà que trop découvert, mais plusieurs autres et moi.

Patience ! les choses devaient aller ainsi.

Je fus demandé de nouveau pour continuer mon interrogatoire, qui dura toute cette journée et plusieurs autres, sans nul intervalle que celui de mes repas.

Tant que le procès dura, les jours se passèrent rapidement pour moi, grâce à l'occupation de mon esprit pour les réponses sans fin que nécessitaient tant de demandes diverses, et pour me recueillir aux heures de repas et le soir pour réfléchir à tout ce qui m'avait été demandé, et à ce que j'avais répondu, puis à toutes les choses sur lesquelles je serais probablement encore interrogé.

A la fin de la première semaine, il me survint un grand déplaisir. Aussi avide que moi d'avoir quelque communication entre nous, mon pauvre Piétro m'écrivit un billet, et se servit, pour me l'envoyer, non d'un des *secondini*, mais d'un malheureux prisonnier qui venait avec eux pour faire le service de nos chambres. C'était un homme de soixante à soixante et dix ans, condamné à je ne sais combien de mois de détention.

Avec une épingle que j'avais, je me piquai un doigt, et j'écrivis avec mon sang quelques lignes de réponse que je remis au messager. Il eut le malheur d'être épié, fouillé, pris avec le billet sur lui, et, si je ne me trompe, il reçut la bastonnade. J'entendis d'affreux hurlements qui me parurent venir du pauvre vieillard, et depuis je ne le revis plus.

Digitized by Google

Appelé au greffe, je frémis lorsqu'on me présenta mon petit billet écrit avec du sang, lequel billet, grâce au ciel, ne contenait rien de nuisible, et n'avait l'air que d'un simple bonjour. On me demanda avec quoi je m'étais tiré ce sang. On m'enleva mon épingle, et on rit de nous y avoir pris. Hélas, je ne riais pas, moi! Je ne pouvais m'ôter de devant les yeux l'image du vieux messager. J'aurais souffert volontiers un châtiment quelconque, pour qu'on lui pardonnât; et lorsque j'entendis ces hurlements que je crus venir de lui, mon cœur se remplit de larmes.

En vain demandai-je plusieurs fois de ses nouvelles aux geôliers et aux *secondini;* ils secouaient la tête, et disaient : « Il l'a payé cher, celui-là, il ne recommencera pas ; il est maintenant un peu plus tranquille ; » et ils ne voulurent point s'expliquer davantage.

Entendaient-ils désigner par là l'étroite captivité dans laquelle le malheureux était retenu, ou me faire entendre qu'il était mort sous les coups de bâton ou par suite de ces coups?

Il me sembla le voir un jour au delà de la cour, sous le portique, avec une charge de bois sur le dos. Le cœur me battait comme si je revoyais un frère.

VI. — Lorsque je ne fus plus tourmenté par mes interrogatoires, mes journées cessèrent d'être occupées, et je sentis alors amèrement le poids de ma solitude.

On me permit bien d'avoir une Bible et le Dante ; le geôlier mit bien à ma disposition sa bibliothèque, consistant en quelques romans de Scudéry, du Piazzi, et pis encore ; mais mon esprit était trop agité pour pouvoir s'appliquer à aucune lecture. J'apprenais par cœur, chaque jour, un chant du Dante. Cet exercice était si

Digitized by Google

machinal que, tout en m'en occupant, je pensais moins à ces beaux vers qu'à mes malheurs. Il en était de même quand je lisais toute autre chose, excepté parfois quelques passages de la Bible. Ce livre divin, que j'avais toujours beaucoup aimé, même lorsque je me croyais incrédule, était maintenant étudié par moi avec plus de respect que jamais; mais, en dépit de ma bonne volonté, le plus souvent encore je le lisais l'esprit occupé ailleurs et sans le comprendre. Peu à peu je parvins à le méditer plus profondément et à le goûter davantage.

Cette lecture ne me donna jamais la plus petite disposition à la bigoterie, c'est-à-dire à cette dévotion mal entendue qui rend pusillanime ou fanatique; mais elle m'enseigna à aimer Dieu et les hommes, à désirer toujours le règne de la justice, à abhorrer l'iniquité et à pardonner à ceux qui la commettent.

Le christianisme, au lieu de détruire en moi ce que la philosophie pouvait y avoir mis de bon, le confirmait et le fortifiait de raisons plus hautes et plus puissantes.

Ayant lu, un jour, qu'il fallait prier sans cesse, et que la véritable prière ne consiste pas à marmotter beaucoup de paroles, comme le font les païens, mais à adorer Dieu avec simplicité, tant en paroles qu'en actions, et à faire que les unes et les autres soient l'accomplissement de sa sainte volonté, je me proposais érieusement de commencer cette prière continuelle, c'est-à-dire de ne plus même me permettre une seule pensée qui ne fût animée du désir de me conformer aux décrets de Dieu.

Les formules de prières dont je me servis pour adorer furent toujours en petit nombre, non par mépris (je suis même persuadé que ces formules sont très-salutaires, à l'un plus, à l'autre moins, pour fixer l'attention sur le culte), mais parce que je ne me sens pas capable d'en réciter beaucoup sans me laisser aller à des distractions, et mettre le culte en oubli.

Digitized by Google

Le désir de me tenir continuellement en présence de Dieu, au lieu d'être un effort fatigant d'esprit ou un sujet de crainte, n'était pour moi qu'une chose pleine de douceur. La solitude perdait chaque jour à mes yeux de son horreur lorsque je pensais que Dieu est toujours près de nous, qu'il est en nous ou plutôt que nous sommes en lui. « Ne suis-je pas en très-bonne compagnie? » me disais-je ; et je redevenais calme, et je fredonnais, je sifflais avec plaisir, avec attendrissement.

« Eh bien ! me disais-je encore, une fièvre aurait pu me mettre au tombeau, tous mes amis les plus chers, qui, en me perdant, se seraient abandonnés aux larmes, auraient pourtant peu à peu repris la force de se résigner à ma perte. Au lieu d'une tombe, c'est une prison qui m'a dévoré. Ne dois-je pas croire que Dieu leur donnera la même force?

Mon cœur formait pour eux les vœux les plus ardents, quelquefois accompagnés de larmes ; mais ces larmes mêmes étaient mêlées de douceur. J'avais une pleine foi que Dieu viendrait en aide aux miens et à moi. Je ne me suis pas trompé.

VII. — Vivre libre est beaucoup plus agréable que de vivre en prison ; qui en doute? Et pourtant, même au milieu des misères d'une prison, quand on pense que Dieu y est présent, que les joies du monde sont fugitives, que le véritable bonheur est dans la conscience et non dans les objets extérieurs, on peut encore sentir la vie avec plaisir. Un mois s'était à peine écoulé que j'avais pris mon parti, sinon parfaitement, du moins d'une manière supportable. Ne voulant pas commettre l'indigne action d'acheter l'impunité par la ruine des autres, je vis que mon sort ne pouvait être désormais que l'échafaud ou

Digitized by Google

une longue captivité, et qu'il était de toute nécessité de s'y soumettre. « Je respirerai, me disais-je, tant qu'on me laissera un souffle, et quand on me l'ôtera, je ferai comme tous les malades à leur dernier moment : je mourrai. »

Je m'étudiais à ne me plaindre de rien, et à donner à mon âme toutes les jouissances possibles. La plus ordinaire était de renouveler l'énumération des biens qui avaient embelli mes jours : le meilleur des pères, la meilleure des mères, d'excellents frères, d'excellentes sœurs, tels et tels pour amis, une bonne éducation, l'amour des lettres, etc. Qui plus que moi avait été doué de bonheur? Et, quoique ce bonheur soit troublé maintenant par l'adversité, pourquoi n'en pas remercier Dieu? Quelquefois, en faisant cette énumération, je m'attendrissais et je pleurais un moment ; mais je retrouvais le courage et la gaieté.

Dès les premiers jours, je m'étais fait un ami. Ce n'était ni le geôlier, ni aucun des *secondini*, ni aucune des personnes qui intruisaient mon procès ; je parle pourtant d'une créature humaine. Qui était-ce donc ? Un enfant, sourd-muet, de cinq à six ans. Son père et sa mère étaient des voleurs que la loi avait frappés. Le pauvre orphelin restait à la charge de la police, avec plusieurs autres enfants de même condition. Ils habitaient tous une chambre en face de la mienne, et à certaines heures on leur ouvrait la porte, afin qu'ils pussent aller prendre l'air dans la cour.

Le sourd-muet venait sous ma fenêtre, il me souriait et gesticulait. Je lui jetais un gros morceau de pain ; il le prenait en sautant de joie, courait à ses petits compagnons, en donnait à tous, et revenait manger sa petite part près de ma fenêtre, m'exprimant sa reconnaissance par un sourire de ses beaux yeux.

Digitized by Google

Les autres enfants me regardaient de loin, et n'osaient s'approcher. Le sourd-muet avait pour moi une grande sympathie ; l'intérêt seul ne le guidait pas. Quelquefois, ne sachant que faire du pain que je lui jetais, il me faisait signe que ses camarades et lui avaient assez mangé, et qu'ils ne pouvaient prendre plus de nourriture. S'il voyait venir un *secondino* dans ma chambre, il lui donnait le pain pour qu'il me le rendît ; et, bien qu'alors il n'espérât plus rien de moi, il n'en continuait pas moins à folâtrer auprès de ma fenêtre avec une grâce charmante, paraissant heureux que je le visse. Une fois, un *secondino* permit à cet enfant d'entrer dans ma prison ; à peine y fut-il qu'il courut pour m'embrasser les jambes, en jetant un cri de joie. Je le pris dans mes bras, et je ne saurais dire avec quel transport il me combla de caresses. Que d'amour dans cette chère petite âme ! Que j'aurais voulu pouvoir lui faire donner de l'éducation, et le sauver de l'abjection dans laquelle il se trouvait !

Je n'ai jamais su son nom ; lui-même ne savait pas qu'il en eût un. Il était toujours gai, et je ne le vis pleurer qu'une seule fois, qu'il fut battu par le geôlier, je ne sais pourquoi. Chose étrange ! ne vivre que dans des lieux semblables paraît le comble de l'infortune, et pourtant cet enfant avait certainement autant de bonheur que pouvait en avoir le fils d'un prince au même âge. Je faisais ces réflexions, et j'apprenais que l'humeur peut se rendre indépendante du lieu qu'on habite. Gouvernons notre imagination, et nous nous trouverons bien presque partout. Un jour est bientôt passé, et quand, le soir, on se couche sans faim et sans douleurs aiguës, qu'importe que ce lit se trouve plutôt dans un endroit que l'on nomme prison, ou dans un autre que l'on nomme maison ou palais ?

Excellent raisonnement ! Mais comment faire pour gou-

Digitized by Google

verner cette imagination ? Je m'y essayais, et il me semblait quelquefois que j'y réussissais à merveille ; mais dans d'autres instants elle triomphait avec tyrannie, et, dans mon dépit, je restais tout étonné de ma faiblesse.

VIII. — « Dans mon infortune j'ai pourtant du bonheur, me disais-je, que l'on m'ait donné une prison au niveau du sol, sur cette cour, où vient à quatre pas de moi ce cher enfant, avec lequel il m'est si doux de causer par signes. Intelligence humaine, que tu es admirable ! Que de chose nous nous disons, lui et moi, par les diverses expressions de nos regards et de notre physionomie ! Comme il arrange ses mouvements avec grâce quand je lui souris ! Comme il les corrige quand il voit qu'ils me déplaisent ! Comme il comprend que je l'aime quand il caresse ou qu'il régale quelques-uns de ses camarades ! Personne au monde ne se l'imagine, et pourtant moi, debout à ma fenêtre, je puis être en quelque sorte l'instituteur de cette pauvre petite créature. A force de répéter ce mutuel exercice des signes, nous aurons bientôt perfectionné ce moyen de nous communiquer nos idées. Plus il sentira qu'il s'instruit et s'ennoblit l'âme avec moi, plus il m'aimera. Je serai pour lui le génie de la raison et de la bonté. Il apprendra à me confier ses douleurs, ses joies, ses désirs ; et moi j'apprendrai à le consoler, je formerai son cœur, je le dirigerai dans toute sa conduite. Qui sait si, en tenant mon sort indécis de mois en mois, on ne me laissera pas vieillir ici ? Qui sait si cet enfant ne s'élèvera pas sous mes yeux, et ne sera pas employé à quelque service dans cette maison ? Avec autant d'esprit qu'il paraît en avoir, à quoi réussira-t-il ? Hélas ! il ne sera rien de plus qu'un très-bon *secondino*, ou quelque autre chose semblable. Eh bien ! n'aurai-je pas fait une bonne œuvre en

Digitized by Google

contribuant à lui inspirer le désir de plaire aux honnêtes gens et à lui-même, et en lui donnant l'habitude des sentiments bienveillants? »

Ce monologue était très-naturel. J'eus toujours beaucoup d'inclination pour les enfants, et la mission d'instituteur m'a toujours paru sublime. Je l'avais remplie depuis quelques années près de deux jeunes gens d'une belle espérance, Giacomo et Giulio Porro, que j'aimais comme s'ils eussent été mes enfants, et que toujours j'aimerai ainsi. Dieu sait combien de fois je pensai à eux dans ma prison, combien je m'affligeai de ne pouvoir terminer leur éducation, et quels vœux ardents je formais pour qu'ils rencontrassent un autre qui m'égalât dans la tendresse que je leur portais.

Parfois je m'écriais en moi-même : « Quelle affreuse parodie ! Au lieu de Giacomo et de Giulio, deux enfants doués des dons les plus brillants de la nature et de la fortune, le sort m'envoie pour élève un pauvre petit sourd-muet, dégueuillé, fils d'un voleur!... qui deviendra tout au plus un *secondino*, ce qui, en termes un peu moins choisis, veut dire sbire ! »

Ces réflexions me confondaient, me décourageaient ; mais dès que j'entendais le cri perçant de mon petit muet, je sentais tout mon sang ému, comme un père qui entend la voix de son fils, et ce cri et sa vue dissipaient en moi toute idée d'abjection à son égard : « Est-ce sa faute s'il est dégueuillé, s'il a des organes incomplets, s'il est d'une race de voleurs? Une âme humaine, dans l'âge de l'innocence, est toujours digne de respect. » Ainsi me disais-je, et chaque jour je le regardais avec plus d'amour ; il me semblait le voir croître en intelligence, et je me confirmais de plus en plus dans la douce pensée de m'appliquer à ennoblir son âme. Repassant dans mon esprit tout ce qui pouvait arriver, je pensais que peut-être un jour, sorti de

Digitized by Google

prison, je trouverais moyen de faire entrer cet enfant à l'institution des sourds-muets, et que je lui ouvrirais ainsi la route à un état plus beau que celui de sbire.

Pendant que je m'occupais si délicieusement de son bonheur, deux *secondini* vinrent un jour me prendre.

« On change monsieur de logement.

— Que voulez-vous dire ?

— Il nous est ordonné de faire passer monsieur dans une autre chambre.

— Pourquoi ?

— Quelque autre gros oiseau a été pris, et cette chambre étant la meilleure... Monsieur comprend bien...

— Je comprends. C'est ici la première station des nouveaux venus. »

Ils me conduisirent au côté opposé de la cour ; mais, hélas ! ce n'était plus au rez-de-chaussée ; il ne m'était plus possible de converser avec mon petit muet. En traversant la cour, je vis ce cher petit assis à terre ; il était étonné, triste ; il comprenait qu'il me perdait. Après un instant, il se leva et courut à moi. Les *secondini* voulaient le chasser ; je le pris dans mes bras, et, tout barbouillé qu'il était je l'embrassai à plusieurs reprises avec tendresse, et je m'arrachai de lui, je dois le dire, avec les yeux remplis de larmes.

IX. — Pauvre cœur ! tu aimes si facilement, si ardemment, et à combien de séparations tu as déjà été condamné ! Assurément celle-ci ne fut pas la moins douloureuse. Je la sentis d'autant plus que mon nouveau logement était fort triste : une vilaine chambre, obscure, très-sale, ayant une fenêtre garnie de papier, au lieu de vitres. Les murs en étaient souillés de peintures grossières, faites de couleur que je n'ose dire ; et dans les endroits

Digitized by Google

où il n'y en avait pas, on voyait des inscriptions dont plusieurs portaient simplement le nom, le surnom et le pays de quelque infortuné, avec la date du jour funeste de son arrestation. D'autres y avaient ajouté des imprécations contre de faux amis, contre eux-mêmes, contre une femme, contre leurs juges, etc. Quelques-unes de ces inscriptions étaient des biographies abrégées, et d'autres contenaient des sentences morales. On y voyait ces paroles de Pascal :

« Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle elle est avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence ; mais puisqu'elle dit, au contraire, que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu ; qu'il s'est caché à leur connaissance, et que c'est même le nom qu'il se donne dans les Ecritures, *Deus absconditus*..., quel avantage peuvent-ils tirer lorsque, dans la négligence où il font profession d'être de chercher la vérité, ils croient que rien ne la leur montre? »

Plus bas étaient écrites ces paroles du même auteur :

« Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelques personnes étrangères, il s'agit de nous-mêmes et de notre tout. L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. »

Une autre inscription portait :

« Bénie soit la prison, puisqu'elle m'a fait connaître l'ingratitude des hommes, ma misère et la bonté de Dieu! »

A côté de ces humbles paroles, on voyait les plus violentes et les plus orgueilleuses imprécations d'un malheureux qui se disait athée, et s'emportait contre Dieu,

Digitized by Google

comme s'il oubliait qu'il avait dit : « Il n'y a point de Dieu. »

Après une colonne de ces blasphèmes, en venait une autre d'injures contre ces *lâches* (c'est ainsi qu'il les nommait) que les souffrances de la prison rendent religieux.

Je montrai ces infamies à un des *secondini,* et lui demandai qui les avait écrites. « Je suis bien aise d'avoir trouvé cette inscription, me dit-il ; il y en a un si grand nombre, et j'ai si peu de temps pour les chercher ! »

Et, sans en dire davantage, il se mit aussitôt à gratter le mur avec un couteau, pour la faire disparaître.

« Pourquoi cela ? lui dis-je.

— Parce que le pauvre diable qui l'a écrite, et qui fut condamné à mort pour homicide avec préméditation, s'en repentit, et me fit prier d'avoir cette charité.

— Que Dieu lui pardonne ! m'écriai-je. Quel homicide avait-il commis ?

— Ne pouvant tuer son ennemi, il se vengea en lui tuant son fils, le plus bel enfant qui fût sur la terre ? »

Je frisonnai d'horreur. Quoi ! la férocité peut-elle en venir là ? Et un tel monstre tenait le langage insultant d'un homme supérieur à toutes les faiblesses humaines ! Tuer un innocent ! un enfant !

X. — Dans cette nouvelle chambre, si noir, immonde, privé de la compagnie de mon cher muet, j'étais accablé de tristesse. Je passais des heures entières à ma fenêtre, qui donnait sur une galerie au delà de laquelle on voyait l'extrémité de la cour et la fenêtre de ma première chambre. Qui m'y avait remplacé ? Je voyais un homme s'y promener avec la démarche rapide d'une personne pleine d'agitation. Deux ou trois jours après je vis qu'on lui avait

Digitized by Google

donné de quoi écrire, et alors il demeurait toute la journée à sa table.

Enfin je le reconnus. Il sortait de sa chambre, accompagné du geôlier, et se rendait à l'interrogatoire. C'était Melchiorre Gioja.

Mon cœur se serra : « Et toi aussi digne homme, tu es ici! (Il fut plus heureux que moi, après quelque temps de détention, on lui rendit la liberté.)

La vue d'une bonne créature me console, m'attache, me fait penser, et c'est un si grand bien de penser et d'aimer! J'aurais donné ma vie pour tirer Gioja de prison, et pourtant sa vue me soulageait.

Lorsque j'avais passé quelque temps à le regarder, à conjecturer d'après ses mouvements si son âme était tranquille ou agitée, à faire des vœux pour lui, je me sentais plus fort, plus riche d'idées, plus content de moi-même. Cela montre que la vue d'une créature humaine, pour laquelle on a de l'affection, suffit pour modérer l'ennui de la solitude. Cette consolation, un pauvre enfant muet me l'avait d'abord fait éprouver; et, en ce moment, je la trouvais dans la vue, quoique éloignée, d'un homme de grand mérite.

Quelque *secondino* lui dit sans doute où j'étais. Un matin, en ouvrant sa fenêtre, il agita son mouchoir en signe de salut. Je lui répondis par le même signe. Oh! de quel plaisir mon âme fut inondée en ce moment! Il me semblait que la distance avait disparu, que nous étions ensemble; le cœur me battait comme à un amant qui revoit sa bien-aimée; nous gesticulions, sans nous comprendre, avec le même empressement que si nous nous fussions compris; ou plutôt nous nous comprenions réellement : ces gestes voulaient dire tout ce que nos âmes éprouvaient, et l'une n'ignorait pas ce que l'autre ressentait.

Oh! combien ces signes semblaient me promettre de

Digitized by Google

consolations dans l'avenir ! Mais l'avenir vint, et ils ne furent pas répétés. Ce fut vainement que j'agitai mon mouchoir chaque fois que je revis Gioja à la fenêtre. Les *secondini* me dirent qu'il lui avait été défendu le provoquer mes signes et d'y répondre. Néanmoins il me regardait souvent, moi aussi je le regardais, et nous pouvions ainsi nous dire encore bien des choses.

XI. — Sur la galerie qui était sous ma fenêtre, au niveau même de ma prison ; passaient et repassaient du matin au soir d'autres prisonniers accompagnés d'un *secondino*. Ils allaient aux interrogatoires et en revenaient. C'étaient pour la plupart des gens de basse extraction. J'en vis néanmoins qui paraissaient d'une condition plus élevée. Quoique je ne pusse fixer longtemps mes regards sur eux, tant leur passage était rapide, ils attiraient mon attention, et tous me touchaient plus ou moins. Les premiers jours, ce triste spectacle augmentait ma douleur, mais, peu à peu, je m'y accoutumai, et il finit même par diminuer l'horreur de ma solitude.

Je voyais aussi passer sous mes yeux beaucoup de femmes arrêtées. De cette galerie, on allait par une voûte dans une autre cour, où se trouvaient les prisons des femmes et l'hôpital des syphilitiques. Un seul mur assez mince me séparait d'une des chambres de ces femmes. Souvent les pauvres créatures m'assourdissaient de leurs chansons, quelquefois de leurs querelles ; et le soir quand le bruit avait cessé je les entendais causer ensemble.

Si j'eusse voulu entrer en conversation avec elles, je l'aurais pu. Mais je m'en abstins, je ne sais pourquoi. Fût-ce timidité, fierté, prudence ou crainte de m'attacher à des femmes dégradées? Ce fut, je crois, pour tous ces motifs ensemble. La femme, quand elle est ce qu'elle doit

Digitized by Google

être, me semble une créature si sublime ! La voir, l'entendre, lui parler, me remplit l'âme de nobles pensées ; mais, avilie et méprisable, elle me trouble, m'afflige et me *dépoétise* le cœur.

Cependant... (les *cependant* sont indispensables pour peindre l'homme, cet être si complexe), parmi ces voix de femmes, il y en avait d'agréables, et celles-ci, pourquoi ne pas le dire? celles-ci m'étaient chères ; une de ces voix plus douce que les autres se faisait entendre plus rarement, et n'exprimait jamais de pensées vulgaires ; le plus souvent elle répétait ces deux seuls vers si pathétiques :

Chi rende alla meschina*
La sua felicità?

Quelquefois Madeleine chantait les litanies : ses compagnes chantaient avec elle, mais je savais reconnaître sa voix entre toutes les autres qui semblaient toujours acharnées à me la ravir.

Oui, cette infortunée se nommait Madeleine. Quand l'une de ses compagnes lui racontait ses douleurs, elle y compâtissait, pleurait avec elle, et lui répétait : Courage, ma chère, le Seigneur n'abandonne personne. »

Qui pouvait m'empêcher de me l'imaginer belle et plus malheureuse que coupable, née pour la vertu, et capable d'y revenir si elle s'en était éloignée? Qui pourrait me blâmer de m'être attendri à sa voix, de l'avoir écoutée avec vénération; d'avoir prié pour elle avec une ferveur particulière?

L'innocence est digne de respect, mais combien l'est aussi le repentir ! Le meilleur des hommes, l'Homme-Dieu, dédaigna-t-il de jeter un regard de miséricorde sur les pécheresses, de respecter leur confusion, de les mettre au nombre des âmes qu'il honorait le plus? Et nous, pour-

* Qui est celui qui rend le bonheur à la misérable?

Digitized by Google

quoi tant de mépris envers la femme tombée dans l'ignominie?

En raisonnant ainsi, je fus tenté cent fois d'élever la voix, et de faire une déclaration d'amour fraternel à Madeleine. Un jour, j'avais déjà commencé la première syllabe de son nom, *Mad!*... Chose étrange! le cœur me battait comme un amant de quinze ans; j'en avais pourtant trente et un : ce n'est plus l'âge où l'on palpite comme un enfant.

Je ne pus aller plus loin. Je recommençai : « *Mad!*... *Mad!*... » ce fut vainement. Je me trouvai ridicule, et m'écriai de rage, « matto (fou), et non *Mad!* ».

XII. — Ainsi finit mon roman avec cette infortunée, mais je lui fus encore redevable pendant plusieurs semaines de sentiments bien doux. Souvent j'étais mélancolique, et sa voix m'égayait, souvent en pensant à la bassesse et à l'ingratitude des hommes, je m'irritais contre eux, je prenais en aversion l'univers entier, et la voix de Madeleine me ramenait à la compassion et à l'indulgence.

« Puisses-tu, ô pécheresse inconnue, n'avoir point été condamnée à un châtiment trop sévère, ou puisses-tu du moins, quelle que soit la peine que tu aies à subir, en profiter pour te régénérer, pour vivre et mourir chère au Seigneur! Puisses-tu trouver chez tous ceux qui te connaissent la pitié et le respect que tu as trouvés près de moi qui ne te connais pas! Puisses-tu inspirer à tous ceux qui te voient, la patience, la douceur, l'amour de la vertu, la confiance en Dieu; tout ce que tu sus inspirer à celui qui t'aime sans te voir! Mon imagination peut s'être abusée en te prêtant un beau corps, mais pour ton âme, je suis sûr qu'elle était belle. Tes compagnes parlaient avec

Digitized by Google

pudeur et honnêteté, elles blasphémaient Dieu, et toi, tu le bénissais; elles se querellaient, et tu ramenais la paix parmi elles. Ah! si quelqu'un t'a tendu la main pour te soustraire au déshonneur, s'il a mis de la délicatesse dans ses bienfaits, s'il a essuyé tes larmes, puissent toutes les consolations pleuvoir sur lui, sur ses enfants et sur les enfants de ses enfants!...

Près de ma prison, en était une autre habitée par plusieurs hommes. Je les entendais aussi parler : l'un d'eux avait pris sur les autres une grande autorité, non qu'il fût, je pense, d'une moins basse condition, mais parce qu'il avait plus de loquacité et d'audace. Il faisait le docteur, comme on dit. Il querellait et imposait silence à ses adversaires avec le ton impérieux de sa voix et la fougue de ses paroles; il leur dictait ce qu'ils devaient penser et sentir, et ceux-ci, après quelque résistance, finissaient par lui donner raison en tout.

Les malheureux! Il n'en était pas un parmi eux qui adoucît les ennuis de la prison en exprimant quelque doux sentiment, quelque pensée de religion et d'amour!

Le chef de ces voisins me fit un salut, je le lui rendis. Il me demanda comment je menais cette maudite vie. Je lui répondis qu'il n'était pas pour moi de vie maudite, quelque triste qu'elle fût et que jusqu'à la mort il fallait rechercher la jouissance de penser et d'aimer.

« Expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous! »

Je m'expliquai; et je ne fus pas compris. Et quand après plusieurs ingénieux détour, j'eus le courage de citer comme exemple la vive tendresse que me faisait éprouver la voix de Madeleine, le chef partit d'un grand éclat de rire.

« Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? » s'écrièrent ses compagnons. Le profane leur rapporta mes paroles en les tournant en ridicule; les éclats de rire recommencèrent en chœur, et je fis là complétement la figure d'un sot.

Digitized by Google

Il en est en prison comme dans le monde : ceux qui mettent leur sagesse à se plaindre, à s'irriter, à dénigrer, traitent de folie la pitié, l'amour et le besoin de se consoler par de nobles pensées, qui honorent l'humanité et son auteur.

XIII. — Je les laissai rire sans dire mot. Deux ou trois fois il m'adressèrent la parole; mais je gardai le silence.

« Il aura quitté sa fenêtre. — Il sera parti. — Il sera allé tendre l'oreille aux soupirs de Madeleine. — Il se sera offensé de nos éclats de rire. »

Voilà ce qu'ils se dirent pendant un moment, et le chef finit par imposer silence à ceux qui chuchotaient encore sur mon compte.

« Taisez-vous, animaux; vous ne savez ce que vous dites. Le voisin n'est pas si âne que vous le croyez. Vous êtes incapables de réfléchir sur rien. Moi, je ris d'abord, mais ensuite je réfléchis. Tous les vilains savent faire les enragés comme nous; mais un peu plus de douce gaieté, un peu plus de charité, un peu plus de foi dans les bienfaits du ciel; là, franchement, qu'est-ce que cela indique, selon vous?

— Maintenant, que j'y réfléchis aussi, moi, répondit l'un deux, il me semble que cela indique que l'on est un peu moins manant que nous.

— Bravo ! s'écria le chef d'une voix de stentor; je commence cette fois à avoir quelque estime pour ta caboche. »

Je ne m'enorgueillissais pas beaucoup d'être réputé seulement un peu moins manant que ces gens-là, et pourtant j'éprouvais une sorte de joie, que ces malheureux reconnussent l'importance de cultiver les sentiments bienveillants.

Je remuai le châssis de la croisée comme si j'en reve-

Digitized by Google

nais. Le chef m'appela. Je lui répondis, espérant qu'il avait le désir de moraliser à ma manière. Je me trompais : les esprits vulgaires fuient les raisonnements sérieux : si une noble vérité leur apparaît, ils sont capables d'y applaudir un moment, mais bientôt après ils en détournent leur regard, et ne peuvent résister à l'envie de faire parade de leur esprit, en mettant en doute cette vérité, ou en la tournant en plaisanterie.

Il me demanda ensuite si j'étais en prison pour dettes.

« Non.

— Peut-être accusé d'escroquerie ? J'entends accusé faussement, voyez-vous.

— Je suis accusé de tout autre chose.

— Affaire d'amour?

— Non.

— D'homicide?

— Non.

— De carbonarisme ?

— Précisément.

— Et qu'est-ce que c'est que ces carbonari ?

— Je les connais si peu que je ne saurais vous le dire.»

Un *secondino* nous interrompit avec colère, et, après avoir accablé mes voisins d'injures, il se tourna vers moi avec la gravité d'un maître plutôt que d'un sbire, et me dit : « Quelle honte, monsieur ! que de s'abaisser ainsi à converser avec toute sorte de gens ! savez-vous que ceux-ci sont des voleurs? »

Je rougis, puis je rougis encore d'avoir rougi ; car il me sembla que descendre à converser avec toute sorte de malheureux est plutôt un acte de bonté qu'une faute.

XIV. — Le lendemain matin, je me mis à la fenêtre pour voir Melchiorre Gioja, mais je ne causai plus avec

Digitized by Google

les voleurs. Je répondis à leur salut, et leur dis qu'il m'était défendu de parler.

Le greffier qui m'avait fait subir mes interrogatoires vint m'annoncer, avec mystère, une visite qui devait me faire plaisir. Et quand il crut m'avoir suffisamment préparé, il me dit enfin : « C'est votre père, veuillez me suivre. »

Je le suivis en bas dans les bureaux, palpitant de joie et de tendresse, et m'efforçant d'avoir un air calme qui tranquillisât mon pauvre père.

En apprenant mon arrestation, il avait espéré que c'était sur des soupçons de peu d'importance qu'elle avait eu lieu, et que je serais bientôt rendu à la liberté; mais voyant que ma détention se prolongeait, il était venu solliciter mon élargissement du gouvernement autrichien. Déplorable illusion de l'amour paternel! Il ne croyait pas que j'eusse été assez téméraire pour m'exposer à la rigueur des lois, et la gaieté feinte avec laquelle je lui parlai, lui persuada que je n'avais aucun malheur à redouter.

Le court entretien que l'on nous permit d'avoir ensemble m'agita d'une manière indicible, d'autant plus que je cherchais à réprimer toute apparence d'émotion. Le plus difficile fut de ne pas la laisser voir lorsqu'il fallut nous séparer.

Dans les circonstances où se trouvait alors l'Italie, j'étais persuadé que l'Autriche ferait des exemples de rigueur extraordinaires, et que je serais condamné à mort ou à un grand nombre d'années de détention. Dissimuler cette conviction à un père! l'abuser par un faux espoir d'une liberté prochaine! ne pas fondre en larmes en l'embrassant, en lui parlant de ma mère, de mes frères, de mes sœurs, que je pensais ne plus revoir sur la terre! le prier d'une voix assurée de venir encore me voir s'il le pouvait, non, jamais je ne me fis une telle violence!

Digitized by Google

Il me quitta tout consolé, et moi je retournai dans ma prison le cœur déchiré. Aussitôt que je me vis seul, j'espérai me soulager en laissant couler mes pleurs; ce soulagement me manqua : j'éclatai en sanglots, et ne pus verser une larme. Le malheur de ne pouvoir pleurer est, dans les grandes douleurs, l'une des plus cruelles souffrances; et ce malheur, combien de fois je l'ai éprouvé!

Je fus pris d'une fièvre ardente et d'un violent mal de tête. De toute la journée, je ne pus avaler une cuillerée de potage. « Oh! m'écriai-je, si c'était une maladie mortelle qui vînt abréger mon martyre! »

Lâche désir! désir insensé! Dieu ne l'exauça pas, et maintenant je l'en remercie; et je le remercie non pas seulement parce qu'après dix ans de prison j'ai revu ma chère famille, et que je puis me dire heureux, mais encore parce que les souffrances donnent de la valeur à l'homme, et que les miennes, je veux l'espérer du moins, ne m'ont pas été inutiles.

XV. — Deux jours après, mon père revint. J'avais bien dormi la nuit, et j'étais sans fièvre; je pris une contenance aisée, un air enjoué, et personne ne se douta de ce que mon cœur avait souffert et de ce qu'il souffrait encore.

« J'ai l'espoir, me dit mon père, que sous peu de jours tu seras renvoyé à Turin. Nous avons déjà préparé ta chambre, et nous t'attendons avec une grande anxiété. Les devoirs de ma place m'obligent à repartir; fais en sorte, je te prie, fais en sorte de me rejoindre bientôt. »

Sa douce et mélancolique tendresse me déchirait le cœur. La feinte m'était prescrite par la piété filiale, et pourtant je feignais avec une espèce de remords. N'eût-il pas été plus digne de mon père et de moi que je lui dise : « Probablement nous ne nous reverrons plus en ce monde! Séparons-nous en hommes, sans murmurer, sans nous plain-

Digitized by Google

dre, et que j'entende prononcer sur ma tête la bénédiction paternelle. »

Ce langage m'eût convenu mille fois plus que celui de la dissimulation ; mais je regardais les yeux de ce vénérable vieillard, ses traits, ces cheveux gris, et il me semblait que cet infortuné n'aurait jamais la force d'entendre de telles choses.

Et si, pour ne pas vouloir le tromper, je l'avais vu s'abandonner au désespoir, peut-être s'évanouir, peut-être, idée horrible ! tomber mort dans mes bras !

Je ne pus donc lui dire la vérité, ni la lui laisser entrevoir, et ma feinte sérénité lui fit complétement illusion. Nous nous séparâmes sans verser de larmes ; mais, revenu dans ma prison, je fus en proie aux mêmes angoisses que la première fois, et à de plus cruelles encore ; ce fut en vain toutefois que j'invoquai le don des pleurs.

Me résigner à toute l'horreur d'une longue captivité, me résigner à l'échafaud, n'était point au-dessus de mes forces ; mais me résigner à l'immense douleur que devaient en éprouver mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, ah ! c'était à quoi mes forces ne pouvaient suffire.

Alors je me prosternai à terre, et, avec une ferveur que je n'avais jamais sentie, je prononçai cette prière :

« Mon Dieu, j'accepte tout de ta main ; mais fortifie si puissamment les cœurs auxquels j'étais nécessaire, que je cesse de leur être tel sans que la vie d'aucun d'eux en soit abrégée d'un seul jour ! »

O bienfait de la prière ! Je restai plusieurs heures l'âme élevée à Dieu, et ma confiance augmentait à mesure que je méditais sur la bonté divine, sur la grandeur de l'âme humaine quand elle se dépouille de son égoïsme et qu'elle s'efforce de n'avoir d'autre volonté que celle de la souveraine sagesse.

Digitized by Google

Oui, cela peut être ainsi; oui, c'est là le devoir de l'homme; la raison, qui est la voix de Dieu, la raison nous dit qu'il faut tout sacrifier à la vertu. Et accomplirions-nous ce sacrifice que nous devons à la vertu si, dans nos plus grandes afflictions, nous luttions contre la volonté de celui qui est le principe de toute vertu?

Lorsque le gibet ou tout autre martyre est inévitable, les craindre lâchement, et ne savoir point y marcher en bénissant le Seigneur, est l'indice d'une misérable dégradation ou de l'ignorance. Non-seulement il faut que nous consentions à notre propre mort, mais encore à l'affliction que devront en ressentir ceux qui nous sont chers. Tout ce qu'il nous est permis de demander à Dieu, c'est qu'il tempère cette affliction et qu'il nous soit en aide à tous : une telle prière est toujours exaucée.

XVI. — Plusieurs jours s'écoulèrent, et je restai dans le même état, c'est-à-dire dans une douce tristesse, remplie de calme et de pensées religieuses. Il me semblait avoir triomphé de toute faiblesse, et n'être plus accessible à aucune inquiétude. Folle illusion! L'homme doit tendre à la plus parfaite constance; mais il n'y parvient jamais sur la terre. Que fallut-il pour me troubler? La vue d'un ami malheureux, la vue de mon bon Pietro, qui passa à peu de distance de moi, sur la galerie, pendant que j'étais à la fenêtre. On l'avait tiré de son gîte pour le mener dans les prisons criminelles.

Lui et ceux qui l'accompagnaient passèrent si vite que j'eus à peine le temps de le reconnaître et de lui rendre le salut qu'il me fit.

Pauvre jeune homme! à la fleur de l'âge, avec un esprit de la plus brillante espérance, un caractère honnête, délicat, aimant, fait pour jouir glorieusement de la vie, être

Digitized by Google

précipité par la politique au fond d'une prison, dans un temps où l'on ne saurait certainement échapper aux plus foudroyantes rigueurs de la loi!

J'éprouvai pour lui une telle compassion, j'eus une si vive douleur de ne pouvoir le sauver, de ne pouvoir au moins le consoler par ma présence et mes paroles, que rien ne put me rendre un peu de calme. Je savais combien il aimait sa mère, son frère, ses sœurs, son beau-frère, ses petits-neveux; combien il désirait contribuer à leur bonheur; combien il était aimé de tous ces objets chéris, et je sentais quelle devait être l'affliction de chacun d'eux dans un si grand malheur. Aucun terme ne saurait exprimer l'agitation frénétique qui s'empara de moi, et cette agitation se prolongea tellement que je désespérais de pouvoir l'apaiser.

Cette crainte même était encore une illusion. O affligés, qui vous croyez en proie à une douleur insurmontable, horrible, toujours croissante, ayez un peu de patience, et vous reconnaîtrez votre erreur! Le calme extrême et l'extrême inquiétude ne peuvent durer dans ce monde. Il est bon de se pénétrer de cette vérité, pour ne pas s'enorgueillir dans le bonheur, et ne pas se laisser abattre dans l'affliction.

A ma longue agitation succédèrent la lassitude et une apathie qui ne dura pas non plus. Je craignis alors d'être réduit désormais à flotter entre celle-ci et l'excès contraire, et frémissant à la pensée d'un tel avenir, j'eus encore recours, cette fois, à une ardente prière.

Je demandai à Dieu d'aider mon malheureux Pietro comme moi-même, et sa famille comme la mienne; ce ne fut qu'en répétant ces vœux que je parvins à une véritable tranquillité.

Digitized by Google

XVII. — Mais lorsque mon âme était redevenue calme, je réfléchissais aux agitations auxquelles j'avais été en proie, et, m'indignant de ma propre faiblesse, j'étudiais le moyen d'en guérir. Voici l'expédient qui me réussit. Chaque matin, ma première occupation, après avoir adressé une courte prière au Créateur, était de faire une exacte et courageuse revue de tous les événements possibles et propres à m'émouvoir ; j'arrêtais fortement mon imagination sur chacun d'eux, et je m'y préparais. Depuis la plus chère visite jusqu'à celle du bourreau, je me les représentais toutes. Pendant quelques jours, ce triste exercice me parut insupportable, mais je voulus y mettre de la persévérance, et j'en fus bientôt satisfait.

Le premier jour de l'an 1821, le comte Luigi Porro obtint la permission de venir me voir. La tendre et vive amitié qui nous unissait, le besoin que nous ressentions de nous dire tant de choses, l'empêchement qu'apportait à cette effusion la présence d'un greffier, le trop peu de temps que l'on nous permit de rester ensemble, les sinistres pressentiments dont j'étais obsédé, les efforts que nous faisions lui et moi pour paraître tranquilles, tout cela paraissait devoir soulever dans mon cœur la plus terrible tempête. Séparé de cet ami si cher, je me sentis calme, attendri, mais calme.

Telle est la force que l'on gagne à se prémunir contre les grandes émotions.

Si je m'efforçais ainsi d'acquérir un calme constant, c'était moins par le désir de diminuer mes maux que parce que cette inquiétude me semblait honteuse et indigne d'un homme. Un esprit agité ne raisonne plus : enveloppé dans un tourbillon irrésistible d'idées exagérées, il se fait une logique absurde, furibonde, perverse ; il est dans un état complétement antiphilosophique, antichrétien.

Si j'étais prédicateur, j'insisterais souvent sur la néces-

Digitized by Google

sité de bannir l'irritation ; on n'est bon qu'à ce prix. Combien il était pacifique avec lui-même et avec les autres, celui que nous devons tous imiter ! Il n'y a ni grandeur d'âme ni justice sans modération dans les idées, sans un esprit disposé plutôt à sourire qu'à s'irriter des événements de cette courte vie. La colère n'est utile que dans un cas très-rare, celui où il semble que, par elle, on peut humilier un méchant et le retirer de l'iniquité.

Peut-être y a-t-il des irritations différentes de celles que je connais, et qui sont moins condamnables ; mais celle dont jusqu'alors j'avais été l'esclave n'était point une irritation causée seulement par l'affliction ; il s'y mêlait toujours beaucoup de haine, une grande envie de maudire et de me peindre la société, ou tel ou tel individu, sous les plus exécrables couleurs. Véritable épidémie de ce monde ! l'homme se croit meilleur en haïssant ses semblables. Il semble que tous les amis se disent à l'oreille : « Aimons-nous seulement entre nous, crions bien haut que les autres ne sont que des êtres méprisables, et nous paraîtrons des demi-dieux ! »

Chose étrange que l'on trouve tant d'attraits à vivre ainsi dans la fureur ! On y met une sorte d'héroïsme. Si l'objet qu'on détestait la veille vient à mourir, on se hâte d'en chercher un autre. « De qui me plaindrai-je aujourd'hui ? Qui haïrai-je ? Quel sera le monstre ? Celui-ci ? O joie ! oui, je l'ai trouvé ! Venez, mes amis ; déchirons-le ! »

C'est ainsi que va le monde, et, sans le calomnier, je puis bien dire qu'il va mal.

XVIII. — Sans montrer beaucoup de malveillance, je pouvais me plaindre de l'horrible chambre où l'on m'avait placé. Heureusement une meilleure vint à vaquer, et l'on me fit l'agréable surprise de me la donner.

Digitized by Google

N'aurais-je pas dû être très-content à cette nouvelle? Et pourtant, il en faut convenir, je ne pus penser sans regret à Madeleine. Quel enfantillage! s'attacher toujours à quelque chose, et, en vérité, presque sans raison. En sortant de cette mauvaise chambre, je tournai encore une fois mes regards vers ce mur contre lequel je m'étais si souvent appuyé, tandis qu'à un pied de là peut-être, du côté opposé, s'appuyait aussi la pauvre pécheresse. J'aurais voulu entendre encore une fois ces deux vers si pathétiques :

Chi rende alla meschina
La sua felicità?

Vain désir! C'était une séparation de plus dans ma malheureuse vie. Je n'en veux pas parler longuement pour ne pas faire rire à mes dépens; mais il y aurait de l'hypocrisie à ne pas avouer que j'en fus triste pendant plusieurs jours.

En m'en allant, je saluai deux de ces pauvres voleurs, mes voisins, qui étaient à la fenêtre. Le chef n'y était pas, mais averti, par les autres, il accourut, et me salua aussi; puis il se mit à fredonner l'air : *Chi rende alla meschina*. Voulait-il se moquer de moi? Je parierais que si je faisais cette question à cinquante personnes, quarante-neuf répondraient : Oui. Eh bien, malgré cette grande majorité, je suis porté à croire que ce bon voleur voulait me faire une politesse. L'ayant du moins pris comme telle, je lui en fus reconnaissant, et je jetai sur lui un dernier regard; lui, passant son bras à travers les barreaux, son bonnet à la main, me saluait encore quand je tournai pour descendre l'escalier.

Arrivé dans la cour, j'eus une consolation : mon petit muet était sous le portique; il me vit, me reconnut, et accourait à ma rencontre, quand la femme du geôlier, je ne sais pourquoi, le saisit par le collet, et le chassa dans

Digitized by Google

la maison. Je fus peiné de ne pouvoir l'embrasser, mais les petits sauts qu'il fit pour courir à moi m'émurent délicieusement : il est si doux d'être aimé !

Cette journée était destinée aux grandes aventures. Deux pas plus loin, je me trouvai près de la fenêtre de la chambre qui d'abord avait été la mienne, et dans laquelle se trouvait alors Gioja. « Bonjour, Melchiorre ! » lui dis-je en passant. Il leva la tête, et, s'élançant vers moi, il s'écria : « Bonjour Silvio ! »

Hélas ! on ne me permit pas de m'arrêter un instant : je tournai sous la grande porte, montai un petit escalier, et me trouvai dans une petite chambre assez propre au dessus de celle de Gioja.

Je fis apporter mon lit, et lorsque les *secondini* m'eurent laissé seul, mon premier soin fut de visiter les murs. On y voyait quelques souvenirs écrits, les uns avec du crayon ou du charbon, et d'autres avec une pointe incisive. J'y lus deux gracieuses strophes françaises, que je regrette maintenant de n'avoir pas apprises par cœur. Elles étaient signées *le duc de Normandie ;* j'essayai de les chanter, en y adaptant de mon mieux l'air de ma pauvre Madelcine ; mais voilà qu'une autre voix, venant de la chambre voisine, se mit aussi à les chanter sur un autre air. Quand le chanteur eut fini, je m'écriai : « Bravo ! » Il me souhaita alors poliment le bonjour, et me demanda si j'étais Français.

« Non ; je suis Italien, et me nomme Silvio Pellico.

— L'auteur de *Francesca da Rimini ?*

— Précisément. »

Ici un compliment gracieux et les condoléances d'usage, en apprenant que j'étais prisonnier.

Il me demanda dans quelle partie de l'Italie j'étais né.

« Dans le Piémont, lui dis-je ; je suis de Saluces. »

Il me fit encore ici une gracieux compliment sur le ca-

Digitized by Google

ractère et sur le génie des Piémontais, cita avantageusement les hommes de mérite nés à Saluces, et particulièrement Bodoni.

Ces louanges étaient fines et délicates, comme il appartient à une personne bien élevée.

« Maintenant, lui dis-je, permettez-moi, monsieur, de vous demander qui vous êtes.

— Vous venez de chanter une de mes chansonnettes.

— Ces deux belles strophes, écrites sur le mur, sont de vous?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes donc....

— L'infortuné duc de Normandie. »

XIX. — Le geôlier passait sous nos fenêtres, il nous fit taire.

Quel infortuné duc de Normandie? me demandai-je; n'est-ce pas le titre que l'on donnait au fils de Louis XVI? Mais ce pauvre enfant est mort, on n'en saurait douter. Mon voisin est probablement un de ces malheureux qui ont essayé de le faire revivre.

Déjà plusieurs se sont donnés pour Louis XVII, et ont été reconnus pour des imposteurs : pourquoi celui-ci obtiendrait-il plus créance?

Quoique je cherchasse à rester dans le doute, une invincible incrédulité prévalait en moi, et elle n'a point encore cessé d'y prévaloir. Je résolus, toutefois, de ne pas mortifier cet infortuné, quelle que fût la fable qu'il voulût me raconter.

Peu d'instants après, il se remit à chanter, et nous reprimes ensuite la conversation.

Aux questions que je lui fis sur sa personne, il répondit qu'il était en effet Louis XVII; puis il se mit à décla-

Digitized by Google

mer avec force contre Louis XVIII, son oncle, l'usurpateur de ses droits.

« Mais ces droits, comment ne les fîtes-vous pas valoir à l'époque de la restauration ?

— Je me trouvais alors dangereusement malade à Bologne. A peine rétabli, je volai à Paris, et me présentai aux puissances alliées, mais ce qui était fait était fait : dans son iniquité, mon oncle ne voulut pas me reconnaître, et ma sœur s'unit à lui pour m'opprimer. Le bon prince de Condé fut le seul qui m'accueillit à bras ouverts, mais son amitié ne pouvait rien pour moi.

« Un soir, dans les rues de Paris, je fus assailli par des assassins armés de poignards, et ce fut avec peine que j'échappai à leurs coups. Après avoir erré pendant quelque temps en Normandie, je retournai en Italie, et m'arrêtai à Modène, d'où j'écrivis sans relâche à tous les monarques de l'Europe, et particulièrement à l'empereur Alexandre, qui me répondit toujours avec la plus grande politesse. Je ne désespérais pas que l'on ne finît par me rendre justice, ou que du moins, si la politique exigeait le sacrifice de mes droits au trône de France, on ne m'assignât un apanage convenable ; mais je fus arrêté, conduit sur les confins du duché de Modène, et livré au gouvernement autrichien. Il y a maintenant huit mois que je suis enseveli ici, et Dieu sait quand j'en sortirai. »

Je n'ajoutai pas foi à toutes ses paroles ; mais ce qu'il y avait de vrai, c'est qu'il était prisonnier, et cela seul m'inspira pour lui une vive compassion.

Je le priai de me faire le récit abrégé de sa vie. Il me raconta minutieusement toutes les particularités que je connaissais déjà sur Louis XVII, comment on le mit avec ce scélérat de Simon le cordonnier, comment on le força d'attester une infâme calomnie contre les mœurs de la pauvre reine, sa mère, etc., et comment enfin des gens

Digitized by Google

vinrent le prendre une nuit dans sa prison, et l'emportèrent après avoir mis à sa place un enfant stupide nommé Mathurin. Il y avait dans la rue une voiture à quatre chevaux, dont l'un était une machine en bois dans laquelle on le cacha. Ils arrivèrent heureusement jusqu'au Rhin, et quand ils eurent passé la frontière, le général... (il me dit son nom, mais je ne me le rappelle pas), le général qui l'avait délivré lui servit quelque temps d'instituteur et de père, et l'envoya ensuite ou le conduisit en Amérique. Là, le jeune roi sans trône fut soumis à beaucoup de vicissitudes; il souffrit la faim dans les déserts, porta les armes, vécut honoré et heureux à la cour du roi de Brésil, fut ensuite calomnié, persécuté et obligé de fuir. Revenu en Europe vers la fin du règne de Napoléon, il fut retenu prisonnier à Naples par Joachim Murat, et quand il se revit libre et sur le point de réclamer le trône de France, il fut frappé à Bologne de cette funeste maladie pendant laquelle Louis XVIII fut couronné.

XX. — Il racontait cette histoire avec un air surprenant de vérité : je ne pouvais le croire et cependant je l'admirais. Tous les faits de la révolution française lui étaient parfaitement connus : il en parlait avec une éloquence naturelle, et rapportait à propos de tout des anecdotes fort curieuses. Il y avait bien dans son langage quelque chose de tant soit peu soldatesque, mais il ne manquait pas de cette élégance que donne l'usage de la bonne compagnie.

« Me permettrez-vous, lui dis-je, de vous traiter sans cérémonie, et sans vous donner de titre?

— C'est ce que je désire, reprit-il. Le malheur m'a du moins été profitable, en ce qu'il m'a appris à dédaigner toutes les vanités. Je vous assure que je m'estime bien plus comme homme que comme roi. »

Digitized by Google

Matin et soir nous causions longuement ensemble, et, quoique je crusse qu'il jouait une comédie, son âme me semblait bonne, candide, naturellement portée vers le bien. Plusieurs fois je fus sur le point de lui dire : « Pardonnez-moi, je voudrais croire que vous êtes Louis XVII, mais je vous avoue sincèrement que je suis dominé par la conviction contraire ; ayez assez de franchise pour renoncer à cette fiction. » Et je méditais intérieurement un beau petit sermon à lui faire sur la vanité de tout mensonge, même de ceux qui paraissent les plus inoffensifs.

Je différais de jour en jour, attendant que notre intimité augmentât, et jamais je n'eus le courage d'exécuter mon dessein.

Quand je pense à ce manque de hardiesse, j'essaye parfois de l'excuser comme un devoir de politesse, une crainte honnête d'affliger, que sais-je, enfin ? Mais ces excuses ne me satisfont pas, et je ne puis me dissimuler que je serais plus content de moi, si ce sermon que je méditais ne me fût pas resté dans le gosier. Feindre de croire une imposture, c'est pusillanimité : il me semble que je ne le ferais plus.

Oui, pusillanimité! Certes, quelque soit le préambule délicat dont on s'enveloppe, il est toujours dur de dire à un homme : « Je ne vous crois pas. » Il s'indignera; il nous faudra renoncer à l'agrément de son amitié, peut-être même nous accablera-t-il d'injures ; mais toute perte est plus honorable que le mensonge. Et peut-être aussi que le malheureux qui nous accablerait d'outrages, voyant que ses impostures ne sont pas crues, admirerait en secret notre sincérité, et finirait par se livrer à des réflexions qui le ramèneraient dans une meilleure voie.

Les *secondini* semblaient portés à croire que leur prisonnier était véritablement Louis XVII : ils avaient déjà vu tant de changements de fortune, qu'ils ne désespé-

Digitized by Google

raient pas qu'il ne montât un jour sur le trône de France, et qu'il ne se ressouvînt alors de leurs services empressés. Sauf de favoriser sa fuite, ils le comblaient de tous les égards qu'il pouvait désirer.

C'est à cela que je dus l'honneur de voir ce grand personnage. Il était d'une taille médiocre, âgé de quarante à quarante-cinq ans ; il avait de l'embonpoint et une physionomie véritablement bourbonnienne. Il est probable que ce fut cette ressemblance avec les Bourbons qui lui donna l'idée de jouer ce triste rôle.

XXI. — Je dois encore m'accuser ici d'un autre indigne sacrifice au respect humain. Mon voisin n'était point athée, et parlait même quelquefois des sentiments religieux en homme qui les apprécie et qui n'y est pas étranger ; cependant il conservait beaucoup de préventions déraisonnables contre le christianisme, qu'il envisageait moins dans sa véritable essence que dans ses abus. La philosophie superficielle qui, en France, précéda et suivit la révolution, l'avait ébloui. Il croyait qu'on pouvait adorer Dieu avec plus de pureté qu'en suivant la religion de l'Evangile. Sans avoir une grande connaissance de Condillac et de Tracy, il les révérait comme de profonds penseurs, et s'imaginait que ce dernier avait complété toutes les recherches possibles sur la méthaphysique.

Moi qui avais poussé plus loin mes études philosophiques, qui sentais la faiblesse de la doctrine expérimentale, qui savais dans quelles grossières erreurs le siècle de Voltaire était tombé en s'acharnant à dénigrer le christianisme ; moi qui avais lu Guénée et les autres écrivains qui ont démasqué cette fausse critique ; moi qui étais persuadé qu'en bonne logique on ne peut admettre Dieu et récuser l'Evangile ; moi qui regardais comme chose si vulgaire de

Digitized by Google

suivre le torrent des opinions antichrétiennes, et de ne pas savoir s'élever à reconnaître combien le catholicisme est simple et sublime lorsqu'il n'est pas tourné en ridicule, eh bien ! j'eus la lâcheté de sacrifier au respect humain. Les plaisanteries de mon voisin me confondaient, quoique je fusse convaincu de leur futilité. Je dissimulai ma croyance, j'hésitai, je me demandai s'il était opportun ou non de le contredire ; je me dis que cela ne servirait à rien, et je m'efforçai de croire que j'étais justifié.

Lâcheté ! lâcheté ! qu'importe la hardiesse des opinions accréditées, si elles ne reposent sur aucun fondement ? Il est vrai qu'un zèle intempestif est une indiscrétion, et peut irriter davantage un incrédule ; mais confesser avec franchise, et en même temps avec modestie, ce que l'on croit fermement être une importante vérité ; le confesser là même où il est présumable que, loin de trouver l'approbation, on sera en butte aux traits de la raillerie, c'est un devoir positif, et ce noble aveu, on peut toujours le faire, sans prendre à contre-temps le ton d'un missionnaire. Oui, c'est un devoir de confesser en tout temps une importante vérité ; car s'il n'est pas probable que cette vérité soit reconnue sur-le-champ, elle peut néanmoins préparer les âmes de telle sorte qu'elle y produise un jour une plus grande impartialité de jugement, et y amène, par suite, le triomphe de la lumière.

XXII. — Je restai dans cette chambre un mois et quelques jours. La nuit du 18 au 19 février 1821, je fus réveillé par le bruit des verroux et des clefs ; je vis entrer plusieurs hommes ayant une lanterne. La première idée qui se présenta à mon esprit, fut qu'ils venaient pour m'égorger ; mais tandis que je regardais ces figures avec anxiété, le comte B*** s'avança poliment vers moi, et me pria de m'habiller promptement pour partir.

Digitized by Google

Cette nouvelle me surprit, et j'eus la folie d'espérer qu'on allait me conduire aux frontières du Piémont. Serait-il possible qu'une si grande tempête se dissipât ainsi! que je retrouvasse encore ma douce liberté! que je revisse mes chers parents, mes frères, mes sœurs!

Ces décevantes pensées m'agitèrent quelques instants. Je m'habillai à la hâte, et je suivis ceux qui devaient me conduire, sans avoir le temps de dire un dernier adieu à mon voisin. Il me sembla entendre sa voix, et je regrettai de ne pouvoir lui répondre.

« Où allons-nous? demandai-je au comte en montant en voiture avec lui et un officier de gendarmerie.

— Je ne puis vous le dire que lorsque nous serons à un mille au delà de Milan. »

Je vis que la voiture ne se dirigeait pas vers la porte Vercellina, et mes espérances s'évanouirent!

Je me tus. La nuit était superbe, il faisait un beau clair de lune. Je regardais ces chères rues où pendant tant d'années je m'étais promené si heureux; ces maisons, ces églises, tout me retraçait une foule de doux souvenirs.

O cours de la porte Orientale! O jardins publics, où tant de fois je me suis promené avec Foscolo, Monti, Lodovico di Brême, Pietro Borsieri, Porro, ses deux fils, et tant d'autres amis, et où je me suis entretenu avec eux plein de vie et d'espérances! Oh! comme en me disant que je vous voyais pour la dernière fois, je sentais que je vous avais aimés! Oh! comme en vous voyant disparaître si rapidement à mes regards, je sentais que je vous aimais encore! Quand nous eûmes franchi la porte de la ville, je baissai mon chapeau sur mes yeux, et je pleurai sans qu'on e vit.

Je laissai passer plus d'un mille, puis je. dis au comte B***: « Je suppose que nous allons à Vérone?

— Plus loin, me répondit-il, nous allons à Venise, où

Digitized by Google

je dois vous remettre entre les mains d'une commission spéciale. »

Nous voyageâmes en poste sans nous arrêter, et nous arrivâmes à Venise le 20 février.

Au mois de septembre de l'année précédente, un mois avant mon arrestation, j'étais à Venise, et j'avais dîné en nombreuse et joyeuse compagnie à l'hôtel de la Lune. Chose étrange ! Ce fut précisément à ce même hôtel que le comte et le gendarme me conduisirent.

Un des garçons tressaillit en me reconnaissant et en s'apercevant (quoique le gendarme se fût déguisé ainsi que ses deux satellites, qui avaient l'air d'être des domestiques) que j'étais entre les mains de la force publique. Je me réjouis de cette rencontre, persuadé que ce garçon parlerait de mon arrivée à plusieurs personnes.

Nous dînâmes, et je fus conduit ensuite au palais du Doge, où siégent maintenant les tribunaux. Je passai sous ces chers portiques des *Procuratie*, et devant le café Florian, où j'avais joui de si belles soirées l'automne précédente : je ne rencontrai personne de ma connaissance.

On traversa la *Piazzetta*... Sur cette même *Piazzetta*, au mois de septembre dernier, un mendiant m'avait adressé ces singulières paroles : « On voit bien que monsieur est étranger, mais je ne conçois pas pourquoi tous les étrangers admirent ce lieu comme monsieur : pour moi, c'est un lieu funeste, et j'y passe seulement pas nécessité.

— Il vous sera, sans doute, arrivé ici quelque malheur?

— Oui, monsieur, un malheur horrible, et pas à moi seulement. Dieu vous en garde, monsieur! Dieu vous en garde ! »

Et il s'éloigna rapidement.

Maintenant que je repassais dans le même lieu, il était impossible que je ne me ressouvinsse pas des paroles du

Digitized by Google

mendiant. Ce fut encore sur cette même *Piazzetta* que l'année suivante je montai à l'échafaud pour y entendre lire ma sentence de mort et la commutation de cette peine en quinze années de *carcere duro !*

Si j'avais la tête tant soit peu troublée d'idées superstitieuses, je ferais grand cas de ce mendiant, qui m'avertit si énergiquement que ce lieu était un *lieu funeste;* mais je ne cite ce fait que comme une étrange rencontre.

Nous montâmes au palais. Le comte B***, après avoir parlé aux juges, me remit entre les mains du geôlier; puis, prenant congé de moi, il m'embrassa avec attendrissement.

XXIII. — Je suivis en silence le geôlier. Après avoir traversé plusieurs corridors et plusieurs salles, nous arrivâmes à un petit escalier qui nous conduisit sous les *Plombs,* fameuse prison d'État depuis le temps de la république de Venise.

Là, le geôlier inscrivit mon nom sur son registre, et m'enferma dans la chambre qui m'était destinée. Ce qu'on nomme les *Plombs* est la partie supérieure de l'ancien palais du doge, toute couverte de plomb.

Ma chambre avait une grande croisée avec d'énormes barreaux de fer, et donnait sur le toit de l'église Saint-Marc, également couvert de plomb. Au delà de l'église je voyais de loin l'extrémité de la *Piazza,* et de tous côtés une infinité de coupoles et de clochers. Le gigantesque clocher de Saint-Marc n'était séparé de moi que de la longueur de l'église, et j'entendais ceux qui étaient au sommet pour peu qu'ils élevassent la voix. On voyait aussi à gauche de l'église une partie de la grande cour du palais et une des entrées. Dans cette partie de la cour est un puits public, où l'on venait continuellement tirer de l'eau; mais

Digitized by Google

ma prison était si élevée que les personnes que j'apercevais en bas me paraissaient des enfants, et je ne distinguais leurs paroles que lorsqu'elles criaient. Je me trouvai ainsi plus solitaire que dans les prisons de Milan.

Pendant les premiers jours, les soucis du procès criminel que m'intenta la commission spéciale excitèrent en moi une tristesse à laquelle ajouta peut-être le sentiment pénible d'une plus grande solitude. J'étais en outre plus éloigné de ma famille, et je n'en recevais plus de nouvelles. Les nouveaux visages que je voyais ne m'étaient pas antipathiques ; mais ils conservaient un sérieux qui annonçait presque de l'épouvante. La renommée leur avait exagéré les complots des Milanais et du reste de l'Italie pour l'indépendance, et ils craignaient que je ne fusse, parmi les instigateurs de ce délire, l'un des moins dignes de pardon. Ma petite célébrité littéraire était connue du geôlier, de sa femme, de sa fille, de ses deux fils et même des deux *secondini*. Qui sait, si tous ne regardaient pas un faiseur de tragédies comme une espèce de magicien !

Ils étaient sérieux, méfiants, avides de connaître tout ce qui me concernait, mais pleins d'égards.

Au bout de quelques jours, tous s'humanisèrent, et je les trouvai bonnes gens. La femme était celle qui conservait le plus le ton et le caractère d'un geôlier. C'était une personne d'environ quarante ans, assez sèche de visage et de paroles, et qui ne paraissait capable de bienveillance que pour ses enfants.

Elle avait coutume de m'apporter le café le matin et après le dîner, ainsi que l'eau, le linge, etc. Elle était ordinairement suivie de sa fille, enfant de quinze ans, qui n'était pas belle, mais qui avait de la pitié dans le regard, et de ses deux fils, l'un de treize ans et l'autre de dix. Ils se retiraient ensuite avec leur mère, et ces trois

Digitized by Google

jeunes visages se retournaient doucement pour me regarder en fermant la porte. Je ne voyais le geôlier que lorsqu'il avait à me conduire dans la salle où s'assemblait la commission pour m'interroger. Les *secondini* venaient rarement, parce qu'ils avaient à surveiller les prisons de police, situées à un étage inférieur, et renfermant toujours beaucoup de voleurs. L'un de ces *secondini* était un vieillard de plus de soixante et dix ans, mais propre encore à cette vie de fatigue, qui consiste à courir sans cesse du haut en bas les escaliers des diverses prisons. L'autre était un jeune homme de vingt-quatre à vinq-cinq ans, plus empressé de raconter ses amours que de vaquer à son service.

XXIV. — Oh, oui! les soucis d'un procès criminel sont horribles pour un prévenu de crime d'État! Quelle crainte de nuire aux autres! quelle difficulté de lutter contre tant d'accusations, contre tant de soupçons! Que de probabilités que chaque jour tout se compliquera d'une manière plus funeste, si le procès ne se termine pas promptement, si de nouvelles arrestations sont faites, si de nouvelles imprudences se découvrent, non-seulement de personnes qui vous sont inconnues, mais du même parti!

Ayant pris la résolution de ne pas parler politique, il faut que je supprime tout ce qui a rapport à mon procès. Je dirai seulement que souvent, après être resté de longues heures à l'interrogatoire, je retournais dans ma chambre si exaspéré, si furieux, que je ne me serais tué, si la voix de la religion et le souvenir de mes chers parents ne m'eussent retenu.

Le calme dont il me semblait avoir acquis l'habitude à Milan m'avait abandonné. Pendant plusieurs jours je dés-

Digitized by Google

espérai de le retrouver; ce furent pour moi des jours d'enfer. Alors je cessai de prier, je doutai de la justice de Dieu, je maudis les hommes, l'univers entier, et je roulai dans mon esprit tous les sophismes possibles sur la vanité de la vertu.

L'homme malheureux et irrité est terriblement ingénieux à calomnier ses semblables et le Créateur lui-même. La colère est plus immorale, plus criminelle qu'on ne le pense généralement. Comme on ne peut rugir du matin au soir pendant des semaines entières, et que l'âme la plus dominée par la fureur a nécessairement ses heures de repos, ces heures mêmes se ressentent de l'immoralité de celles qui les ont précédées. On croit alors être en paix, mais c'est une paix mauvaise, impie; un sourire farouche, sans charité, sans dignité; un amour de désordre, d'ivresse, de mépris. Dans cet état, je chantais des heures entières avec une sorte d'allégresse tout à fait stérile en bons sentiments; je plaisantais avec tous ceux qui venaient dans ma chambre, je m'efforçais de considérer tout avec une sagesse vulgaire, la sagesse du cynisme.

Ce temps infâme dura peu : six ou sept jours.

Ma Bible était couverte de poussière. Un des enfants du geôlier me dit un jour en me caressant : « Depuis que monsieur ne lit plus dans ce vilain livre, il n'est plus si triste, il me semble.

— Il te semble ? » lui dis-je.

Je pris la Bible, j'en ôtai la poussière avec un mouchoir, et, l'ouvrant au hasard, mes yeux tombèrent sur ces paroles : « Et il dit à ses disciples : Il est impossible qu'il n'arrive pas de scandales, mais malheur à celui par qui les scandales arrivent! Il vaudrait mieux pour celui-là qu'il fût jeté à la mer avec une meule de pierre au col, que de scandaliser un de ces enfants. »

Frappé de trouver ces paroles, je rougis que cet enfant

Digitized by Google

se fût aperçu, à la poussière dont ma Bible était *couverte*, que je ne la lisais plus, et qu'il pût croire que j'étais devenu plus aimable en négligeant Dieu.

« Petit drôle ! lui dis-je avec un reproche caressant, et tout désolé de l'avoir scandalisé, ceci n'est pas un *vilain livre*, et depuis quelques jours que je ne lis pas, je suis bien pire. Lorsque ta mère te permet de passer un moment avec moi, je tâche de chasser ma mauvaise humeur, mais si tu savais quel empire elle prend sur moi quand je suis seul, et que tu m'entends chanter comme un forcené !

XXV. — L'enfant était sorti, et j'éprouvais une certaine jouissance d'avoir repris ma Bible en main, et d'avoir confessé que, sans elle, j'étais pire. Il me semblait que j'avais fait réparation à un ami généreux, injustement offensé, et que je m'étais réconcilié avec lui.

« Et je t'avais abandonné, ô mon Dieu ! m'écriai-je, et je m'étais perverti ! et j'avais pu croire que le rire infâme du cynisme convenait à ma situation désespérée ! »

Je prononçai ces mots avec une indicible émotion ; je posai la Bible sur une chaise, je m'agenouillai à terre pour lire, et moi qui pleure si difficilement, je fondis en larmes.

Ces larmes étaient mille fois plus douces que cette joie brutale. Je sentais Dieu de nouveau ! je l'aimais ! je me repentais de l'avoir outragé en me dégradant ! et je promettais de ne plus jamais me séparer de lui, non, jamais !

Oh ! comme un retour sincère à la religion console et élève l'âme !

Je lus et je pleurai pendant plus d'une heure, et je me relevai ensuite plein de confiance dans la pensée que Dieu était avec moi, qu'il m'avait pardonné mon délire. Alors mes malheurs, les tourments du procès, la probabilité du

Digitized by Google

supplice, me parurent peu de chose. Je me rejouissais de souffrir, puisque je remplissais un devoir, qui était d'obéir au Seigneur, en souffrant avec résignation.

Grâce au ciel, je savais lire la Bible. Ce n'était plus le temps où je la jugeais avec la critique étroite de Voltaire, tournant en dérision des expressions qui ne sont ridicules ou fausses que pour l'ignorance ou la méchanceté, qui ne peuvent en pénétrer le sens. Je voyais clairement alors à combien de titres ce livre est le code de la sainteté, et par conséquent de la vérité : combien cette délicatesse qui se récrie sur quelques imperfections de style est chose anti-philosophique, et ressemble à l'orgueil de ceux qui méprisent tout ce qui manque de formes élégantes ; combien il est absurde de penser qu'une telle collection de livres, religieusement révérés, n'ait point une origine authentique; combien est évidente la supériorité de telles écritures sur le Coran et la théologie de l'Inde!

Plusieurs en abusèrent, plusieurs voulurent en faire un code d'injustice, la sanction de leurs passions criminelles; cela est vrai : mais nous en sommes toujours là. Ne peut-on pas abuser de tout? Et depuis quand l'abus d'une chose excellente a-t-il donné le droit de dire qu'elle est mauvaise en elle-même? Jésus-Christ l'a déclaré : toute la loi et les prophètes, toutes cette collection de livres sacrés, se réduit au précepte d'aimer Dieu et les hommes. Et de tels écrits ne seraient pas la vérité propre à tous les siècles, ne seraient pas la parole toujours vivante de l'Esprit-Saint?

Une fois ces réflexions réveillées en moi, je repris la résolution de ramener à la religion toutes mes pensées sur les choses humaines, toutes mes opinions sur les progrès de la civilisation, ma philanthropie, mon amour de la patrie, enfin toutes les affections de mon âme.

Ce peu de jours passés dans le cynisme m'avaient bien souillé; j'en ressentis longtemps les effets, et il me fallut

Digitized by Google

combattre pour en triompher. Toutes les fois que l'homme se laisse aller un moment à avilir son intelligence, à regarder les œuvres de Dieu avec la loupe infernale de la raillerie, à cesser le bienfaisant exercice de la prière, le ravage qui se fait dans sa raison le dispose à retomber facilement. Pendant plusieurs semaines encore, je fus assailli presque chaque jour par des violentes pensées d'incrédulité; j'employai toute la force de mon esprit à les repousser.

XXVI. — Lorsque ces combats eurent cessé, et que je me crus de nouveau affermi dans l'habitude de glorifier Dieu dans toutes mes volontés, je goûtai pendant quelque temps une douce paix. Les interrogatoires que me faisait subir la commission tous les deux ou trois jours, quelque pénibles qu'ils fussent, ne me causaient plus de longues inquiétudes. Je faisais en sorte, dans ma position délicate, de ne pas manquer à mes devoirs d'honneur et d'amitié; puis je disais : « Dieu fasse le reste! »

Je redevins exact à prévoir chaque jour toute surprise, toute émotion, tout malheur possible, et cet exercice me fut de nouveau très-utile.

Cependant ma solitude augmenta. Les deux fils du geôlier, qui d'abord me tenaient quelquefois compagnie, furent mis à l'école, et, restant alors très-peu à la maison, ils ne venaient plus me voir. La mère et la fille, qui, lorsque les enfants y étaient, s'arrêtaient aussi quelquefois à causer avec moi, ne paraissaient plus que pour m'apporter du café, et me laissaient aussitôt. Pour la mère, je la regrettai peu, parce qu'elle n'avait pas une âme compatissante; mais la fille quoique dépourvue de beauté, avait dans le regard et dans les paroles je ne sais quelle douceur qui n'était pas sans prix pour moi. Lorsqu'elle

Digitized by Google

m'apportait mon café, et qu'elle me disait : « C'est moi qui l'ai fait, » je le trouvais excellent. Quand elle disait : « C'est maman qui l'a fait, » c'était de l'eau chaude.

Voyant si rarement des créatures humaines, je donnai mon attention à quelques fourmis qui venaient sur ma fenêtre. Je les nourrissais somptueusement ; elles allèrent chercher une armée de leurs compagnes, et ma croisée fut bientôt couverte de ces petits animaux. Je m'occupai aussi d'une belle araignée, qui filait sa toile sur une des parois de ma prison. Je la nourrissais de moucherons et de cousins, et elle me prit tellement en amitié, qu'elle venait sur mon lit, dans ma main, et saisir sa proie sur mes doigts.

Plût à Dieu que ces insectes eussent été les seuls à me visiter ! Nous étions encore au printemps, et déjà les cousins se multipliaient, je puis le dire, d'une manière épouvantable. L'hiver avait été d'une douceur extraordinaire, et après quelques vents de mars les chaleurs arrivèrent. Il est impossible de dire à quel point l'air devenait brûlant dans le réduit que j'habitais. Placé, en plein midi, sous un toit de plomb, ma fenêtre donnant sur celui de Saint-Marc, également de plomb, dont la reverbération était terrible, je suffoquais. Jamais je n'avais eu l'idée d'une chaleur si accablante. A un si grand supplice se joignait une telle multitude de cousins, que j'avais beau m'agiter et en détruire, j'en étais abîmé, le lit, la table, la chaise, le sol, les murs, la voûte, tout en était couvert ; l'air en contenait un nombre infini, allant et venant sans cesse par la fenêtre avec un bourdonnement infernal. Les piqûres de ces insectes sont douloureuses, et quand on en reçoit du matin au soir et du soir au matin, et qu'il faut continuellement se tourmenter pour en diminuer le nombre, c'est en vérité une trop grande souffrance pour le corps et pour l'esprit.

Digitized by Google

Lorsque j'eus connu toute la gravité d'un tel fléau, et que je ne pus obtenir de changer de prison, j'eus quelques tentations de suicide, et je craignis même parfois de devenir fou; mais, grâce au ciel, ces fureurs ne duraient pas, et la religion continuait à me soutenir. Elle me persuadait que l'homme doit souffrir, et souffrir avec courage; elle me faisait éprouver, dans la douleur, je ne sais quelle volupté, la joie de ne pas succomber et de tout vaincre.

Je me disais : « Plus la vie me devient douloureuse, moins je serai épouvanté, si, jeune comme je le suis, je me vois condamné au supplice. Sans ces souffrances préliminaires, je serais peut-être mort lâchement. Et d'ailleurs, ai-je donc de telles vertus qu'elles me méritent le bonheur? Où sont-elles ces vertus?»

Et, m'examinant avec une juste sévérité, je ne trouvais, dans les années que j'avais vécu, qu'un très-petit nombre d'actes qui fussent dignes de quelque approbation; tout le reste n'était que passions folles, idolâtrie, orgueilleuse et fausse vertu. « Eh bien! conclual-je, souffre donc, indigne! Si les hommes et les insectes te faisaient mourir uniquement par fureur et sans aucun droit, reconnais en eux les instruments de la justice divine, et tais-toi! »

XXVII. — L'homme a-t-il besoin d'efforts pour s'humilier sincèrement, pour se reconnaître pécheur? N'est-il pas vrai qu'en général nous dissipons notre jeunesse en vanités, et qu'au lieu d'employer toutes nos forces à avancer dans la carrière du bien, nous en employons une grande partie à nous dégrader? Il y a sans doute des exceptions; mais j'avoue qu'elles ne concernent pas ma pauvre personne. Je n'ai aucun mérite à être mécontent

Digitized by Google

de moi. Quand on voit une lampe donner plus de fumée que de flamme, il ne faut pas une grande sincérité pour dire qu'elle ne brûle pas comme elle le devrait.

Oui, sans m'avilir, sans scrupules de bigot, m'examinant avec toute la tranquillité possible d'esprit, je me reconnaissais digne des châtiments de Dieu. Une voix intérieure me disait : « Ces châtiments te sont dûs pour ceci, sinon pour cela : puissent-ils te ramener à celui qui est la perfection même, et que tous les hommes sont appelés à imiter selon la mesure de leurs forces. »

Et par quelle raison, moi, forcé de m'avouer coupable de mille infidélités envers Dieu, me serais-je plaint si quelques hommes me semblaient vils, et quelques autres méchants? si les prospérités de ce monde m'étaient enlevées? si je devais consumer ma vie en prison ou périr d'une mort violente?

Je m'efforçais de graver dans mon cœur des réflexions si justes et si bien senties, et quand j'y étais parvenu, je voyais qu'il fallait être conséquent, et que je ne pouvais l'être qu'en bénissant les justes décrets de Dieu, en les aimant, et en détruisant en moi toute volonté qui leur serait contraire.

Pour mieux m'affermir dans ce dessein, je résolus de développer désormais avec exactitude tous mes sentiments, en les mettant par écrit. Malheureusement la commission, tout en permettant que j'eusse de l'encre et du papier, me comptait les feuilles de ce papier, et me défendait d'en détruire aucune, se réservant d'examiner à quel usage je les avais employées. Pour suppléer au papier, j'eus recours à l'innocent artifice de polir une table grossière que j'avais, avec un morceau de verre, et j'y écrivis ensuite, chaque jour, mes longues méditations sur les devoirs de l'homme, et sur les miens en particulier.

Je n'exagère pas en disant que les heures passées ainsi

Digitized by Google

me semblaient quelquefois délicieuses, malgré la difficulté que j'avais à respirer, à cause de l'extrême chaleur et les piqûres si douloureuses des cousins. Pour diminuer le nombre de ces piqûres, j'étais obligé, quelle que fût la chaleur, de m'envelopper soigneusement la tête et les jambes, et d'écrire non-seulement avec des gants, mais encore les poignets bien emmaillotés, afin que les cousins n'entrassent pas dans mes manches.

Les méditations auxquelles je me livrais avaient à peu près une forme biographique. Je faisais l'histoire du bien et du mal survenu en moi depuis mon enfance, discutant avec moi-même, m'efforçant de trouver la solution à tous mes doutes, coordonnant du mieux que je pouvais toutes mes connaissances, toutes mes idées, sur chaque chose.

Quand j'avais ainsi rempli de mon écriture toute la surface de la table, je lisais et relisais, je méditais ce que j'avais déjà médité, et je me décidais enfin, souvent à regret, à racler tout avec le verre, afin d'avoir une surface nette qui pût de nouveau recevoir mes pensées.

Je continuais ainsi mon histoire, souvent ralentie par des digressions de tout genre, par l'analyse de tel ou tel point de métaphysique, de morale, de politique, de religion, et quand tout était plein, je me remettais à lire, à relire, puis à racler.

Voulant éviter tout ce qui aurait pu m'empêcher de me rendre librement et fidèlement compte à moi-même de tous les faits que je me rappelais, ainsi que de mes opinions, et prévoyant la possibilité d'une visite inquisitoriale, j'écrivais en jargon, c'est-à-dire avec des transpositions de lettres et des abréviations auxquelles j'étais très-habitué. Il ne me vint néanmoins aucune visite de ce genre, et personne ne s'aperçut que ce temps si triste s'écoulât si doucement pour moi. Lorsque j'entendais le geôlier ou tout autre ouvrir la porte, je couvrais la table d'une

Digitized by Google

nappe, et je mettais dessus l'encrier et le cahier *légal* de papier.

XXVIII. — Je consacrais aussi quelques-unes de mes heures à ce cahier, et quelquefois même toute une journée ou toute une nuit. Il me servait à des compositions littéraires. Ce fut alors que j'écrivis l'*Ester d'Engaddi*, l'*Iginia d'Asti*, les chants intitulés : *Tancreda, Rosilde, Eligi e Valafrido*, et *Adello*, indépendamment de plusieurs canevas de tragédies et autres productions, telles qu'un poëme sur la ligue lombarde, et un autre sur Christophe Colomb.

Comme je n'obtenais ni aisément ni promptement la permission de renouveler mon cahier lorsqu'il était épuisé, je jetais la première idée de toute composition sur la table ou sur du mauvais papier, dans lequel je me faisais apporter des figues sèches ou d'autres fruits. Quelquefois, faisant croire à l'un des *secondini* que je n'avais pas d'appétit, je lui abandonnais mon dîner, et l'amenais à me faire présent de quelques feuilles de papier. Ceci n'arrivait toutefois que lorsque la table était couverte d'écritures, et que je ne pouvais me décider encore à la racler. Alors je souffrais la faim, et, bien que le geôlier eût mon argent en dépôt, je ne lui demandais pas à manger de toute la journée, de peur qu'il ne soupçonnât que j'avais donné mon dîner, ou que le *secondino* ne s'aperçut que j'avais menti en lui assurant que je n'avais pas d'appétit. Le soir je prenais, pour me soutenir, du café très-fort, et je suppliais qu'il fût fait par la *signora Zanze*. C'était la fille du geôlier, qui, lorsqu'elle pouvait le faire à l'insu de sa mère, le chargeait à tel point que, grâce à mon estomac vide, j'éprouvais une sorte d'agitation nerveuse sans douleurs qui me tenait éveillé toute la nuit.

Digitized by Google

Dans cet état de douce ivresse, je sentais doubler mes forces intellectuelles, je poétisais, je philosophais et je priais jusqu'au point du jour avec un merveilleux plaisir. Pris ensuite d'une soudaine faiblesse, je me jetais sur mon lit, et, en dépit des cousins, qui trouvaient encore moyen, quoique je fusse bien enveloppé, de venir me sucer le sang, je dormais profondément une heure ou deux.

Ces nuits, que le café fort pris à jeun rendait si agitées, mais qui se passaient dans une si douce exaltation, me semblaient trop bienfaisantes pour que je ne cherchasse pas à me les procurer souvent. Aussi, sans avoir besoin du papier du *secondino,* je prenais souvent le parti de ne pas toucher à mon dîner, pour obtenir, le soir, le charme tant désiré du magique breuvage. Heureux quand j'atteignais mon but! Plus d'une fois il arriva que le café, n'étant pas fait par la compâtissante Zanze, n'était alors qu'une insipide eau trouble. Ce tour me donnait un peu de mauvaise humeur, et, au lieu de me sentir électrisé, je languissais, je bâillais, je sentais la faim, je me jetais sur mon lit, et je ne pouvais dormir.

Je m'en plaignais ensuite à Zanze, qui compâtissait à ma peine. Un jour que je la grondais amèrement à ce sujet, comme si elle m'eût trompé, la pauvre enfant se mit à pleurer et me dit : « Monsieur, je n'ai jamais trompé personne, et tout le monde m'appelle trompeuse!

— Tout le monde? Ah! je ne suis donc pas le seul que cette lavasse mette en colère?

— Ce n'est pas là ce que je veux dire. Ah! si monsieur savait!... si je pouvais épancher mon pauvre cœur dans le sien!...

— Mais ne pleurez pas ainsi ; qu'avez-vous donc? Je vous demande pardon si je vous ai grondée à tort ; je crois bien que ce n'est pas votre faute si j'ai eu d'aussi mauvais café,

Digitized by Google

—Ah! ce n'est pas pour cela que je pleure, monsieur. »

Mon amour-propre se trouva tant soit peu mortifié de cette réponse : mais je souris.

« Vous pleurez donc à l'occasion de mes reproches, mais pour tout autre chose?

— Vraiment, oui.

— Qui donc vous a appelée trompeuse?

— Un amant. »

Et son visage se couvrit de rougeur, et, dans sa confiance ingénue, elle me raconta toute une idylle tragi-comique qui m'émut.

XXIX. — Depuis ce jour je devins, je ne sais pourquoi, le confident de cette jeune fille, qui reprit avec moi de longs entretiens.

Elle me disait : « Monsieur est si bon, que je le regarde comme une fille pourrait regarder son père.

— Vous me faites là un triste compliment, lui répondis-je en repoussant sa main; j'ai à peine trente-deux ans, et vous me traitez déjà comme votre père!

— Eh bien! monsieur, je dirai comme un frère. »

Et, s'emparant par force de ma main, elle me la serra avec affection, et tout cela était très-innocent.

Je me dis ensuite : « Il est heureux que ce ne soit pas une beauté : autrement ces innocentes familiarités pourraient bien me déconcerter. »

Quelquefois je me disais encore : « Il est heureux qu'elle soit si jeune! Je ne puis craindre de devenir épris d'une fille de cet âge. »

Parfois aussi il me semblait que je m'étais trompé en la trouvant laide, et j'en éprouvais quelque inquiétude. J'étais forcé de convenir que les formes de son corps et les contours de son visage n'étaient pas sans régularité.

Digitized by Google

« Si elle n'était pas si pâle, me disais-je, et si elle n'avait pas quelques lentilles sur le visage, elle pourrait passer pour belle. »

La vérité, c'est qu'il est impossible de ne pas trouver quelque charme dans la présence, dans le regard, dans le langage d'une jeune fille vive et affectueuse. Je n'avais rien fait pour captiver l'affection de celle-ci, et cependant elle m'aimait *comme un père,* ou comme *un frère,* à mon choix. Pourquoi? Parce qu'elle avait lu ma *Francesca da Rimini* et mon *Eufemia,* et que mes vers la faisaient tant pleurer! puis parce que j'étais prisonnier *sans avoir,* disait-elle, *ni volé ni tué.*

Après tout, moi qui m'étais attaché à Madeleine sans l'avoir vue, comment aurais-je pu rester indifférent aux soins fraternels, aux gracieuses flatteries et à l'excellent café de la

Venezianina adolescente sbirra? (1)

Je mentirais si j'attribuais à ma sagesse de m'être défendu de l'aimer. Je ne devins pas amoureux de Zanze uniquement parce qu'elle avait un amant dont elle était éprise. Malheur à moi s'il en eût été autrement! Mais si le sentiment qu'elle fit naître dans mon cœur ne fut pas ce qu'on appelle de l'amour, j'avoue qu'il en approchait fort. Je désirais qu'elle fût heureuse, qu'elle réussît à se marier avec celui qu'elle aimait ; je n'avais aucune jalousie, aucune idée qu'elle pût me choisir pour l'objet de son amour : mais quand j'entendais ouvrir ma porte, le cœur me battait, espérant que c'était Zanze; si ce n'était pas elle, j'étais mécontent; si c'était elle, mon cœur battait plus fort et se réjouissait.

Ses parents, qui avaient déjà pris bonne opinion de moi, et qui la savaient follement éprise d'un autre, ne

(1) De la *Jeune fille de l'archer de Venise?*

Digitized by Google

se faisaient aucun scrupule de la laisser presque toujours m'apporter le café du matin, et quelquefois celui du soir.

Son ingénuité et ses manières affectueuses étaient séduisantes. Elle me disait : « J'en aime tant un autre, et pourtant je reste si volontiers avec monsieur ! Quand je ne vois pas mon amant, je m'ennuie partout, excepté ici.

— Et tu ne sais pas pourquoi ?

— Je ne le sais pas.

— Je vais te le dire, moi : c'est parce que je te laisse parler de ton amant.

— Cela peut bien être : mais c'est aussi, je crois, parce que j'estime tant, tant monsieur ! »

Pauvre fille ! Elle avait le charmant défaut de me prendre toujours par la main et de me la serrer, ne s'apercevant pas qu'elle me causait tout à la fois du plaisir et du trouble.

Ah ! que le ciel soit béni de ce que je puis me rappeler sans le moindre remords cette excellente créature.

XXX. — Ces pages seraient certainement plus amusantes si Zanze eût été amoureuse de moi, ou si du moins je me fus épris d'elle, et pourtant ce lien de pure bienveillance qui nous unissait m'était plus cher que si c'eût été de l'amour. Si par instant je craignais que, dans l'égarement de mon cœur, ce sentiment ne vînt à y changer de nature, je m'en attristais sérieusement.

Une fois, dans le doute que cela pouvait arriver, désolé de la trouver, je ne sais par quel enchantement, beaucoup plus belle qu'elle ne m'avait paru d'abord ; surpris de la mélancolie que j'éprouvais loin d'elle, et de la joie que m'apportait sa présence, je me mis, pendant deux jours, à faire le bourru, m'imaginant qu'elle perdrait un peu de sa familiarité envers moi. L'expédient ne servit pas à

Digitized by Google

grand' chose : cette jeune fille était si patiente, si compatissante ! Elle appuyait son coude sur la fenêtre, restait à me regarder en silence ; puis elle me disait :

« Monsieur paraît ennuyé de ma compagnie, et pourtant, si je le pouvais, je resterais ici toute la journée, justement parce que je vois que monsieur a besoin de distraction. Cette mauvaise humeur est l'effet naturel de la solitude ; mais que monsieur essaye seulement de causer un peu, et cette mauvaise humeur s'en ira. S'il ne veut pas jaser, je jaserai, moi.

— De votre amant, n'est-ce pas ?

— Eh non ! pas toujours de lui : je sais aussi parler d'autre chose. »

Et elle commençait, en effet, à m'entretenir de ses petits intérêts de famille, de l'âpreté de sa mère, de la bonhomie de son père, des espièglerie de ses frères. Ses récits étaient pleins de simplicité et de grâce ; mais, sans qu'elle s'en aperçut, elle retombait toujours sur son thème de prédilection, son amour malheureux.

Moi, je ne voulais pas cesser de paraître bourru, et j'espérais qu'elle en concevrait du dépit ; mais, soit inattention ou malice, elle n'avait pas l'air de s'en apercevoir, et il me fallait finir par reprendre ma sérénité, sourire, m'émouvoir, la remercier de sa douce patience avec moi.

J'abandonnai l'ingrate pensée de vouloir lui inspirer du dépit, et peu à peu mes craintes se calmèrent. Véritablement je n'en étais pas épris. J'examinai longtemps mes scrupules, j'écrivis mes réfléxions sur ce sujet, et leur développement me fit du bien.

L'homme se fait quelquefois des épouventails de rien ; pour ne pas s'en effrayer, il faut qu'il les considère de plus près et avec plus d'attention.

Et quel mal, en effet, y avait-il si je désirais avec une tendre inquiétude les visites de cette jeune fille, si j'en

Digitized by Google

appréciais la douceur, si je trouvais du charme dans sa compassion pour moi, et si je lui rendais pitié pour pitié, puisque nos pensées à tous deux avaient la pureté des plus pures pensées de l'enfance, puisque ses mains en serrant les miennes, puisque ses regards affectueux fixés sur les miens, tout en me troublant, me remplissaient d'un respect salutaire?

Un soir, en épanchant dans mon cœur une grande affliction qu'elle avait éprouvée, l'infortunée me jeta les bras autour du cou, et couvrit mon visage de ses larmes. Nulle idée profane ne se mêlait à cet embrassement; car jamais fille n'embrassa son père avec plus de respect.

Seulement il arriva que mon imagination en resta trop vivement frappée. Cet embrassement me revenait sans cesse à l'esprit, et je ne pouvais plus alors penser à autre chose.

Une autre fois qu'elle s'abandonna au même élan de confiance filiale, je me dégageai aussitôt de ses bras chéris, sans la presser sur mon sein, sans l'embrasser, et je lui dis en balbutiant :

« Je vous en prie, Zanze, ne m'embrassez jamais : cela n'est pas bien. »

Elle fixa ses yeux sur mon visage, les baissa et rougit.

C'était bien certainement la première fois qu'elle lisait dans mon âme que je pusse avoir quelque faiblesse pour elle.

Depuis elle ne cessa pas d'être familière avec moi, mais sa familiarité devint plus réservée, plus conforme à mon désir, et je lui en fus reconnaissant.

XXXI. — Je ne puis parler des maux qui affligent les autres hommes : quant à ceux qui me sont échus en partage depuis que je suis au monde, je dois convenir qu'en

Digitized by Google

les examinant de près, je les trouvai toujours ordonnés en vue de quelque utilité pour moi. Oui, jusqu'à cette horrible chaleur qui m'accablait, jusqu'à ces légions de cousins qui me faisaient une guerre si cruelle! Mille fois j'y ai réfléchi. Sans cette source inépuisable de tourments, aurais-je eu constamment la vigilance nécessaire pour demeurer invulnérable aux traits de cet amour qui me menaçait, et que j'aurais difficilement contenu dans les bornes du respect auprès d'une jeune fille d'un caractère aussi gai et aussi caressant? Si parfois, même alors, je me défiais tant de moi, comment aurais-je pu gouverner les écarts de mon imagination dans une atmosphère tant soit peu agréable, et plus propre à la joie?

Avec l'imprudence des parents de Zanze, qui me montraient une si grande confiance, avec l'imprudence de cette jeune fille, qui ne prévoyait pas qu'elle pût exciter en moi une coupable ivresse; avec la faiblesse de ma vertu, qui doute que la chaleur suffocante de cette fournaise et les cruelles morsures des cousins ne fussent pour moi d'un effet salutaire.

Cette pensée me réconciliait un peu avec ces fléaux, et alors je me demandais :

« Voudrais-tu en être délivré, et passer dans une bonne chambre qu'un air pur rafraîchirait, à la condition de ne plus voir cette affectueuse créature. »

Dois-je dire la vérité? Je n'avais pas le courage de répondre à cette question.

Quant on veut un peu de bien à quelqu'un, on trouve un plaisir indicible dans les choses les plus insignifiantes en apparence. Souvent une parole de Zanze, un sourire, une larme, une tournure gracieuse de son dialecte vénitien, l'agilité de son bras à nous défendre elle et moi des cousins avec un mouchoir ou un éventail, tout cela répandait dans mon âme une joie d'enfant qui durait tout

Digitized by Google

le jour. Il m'était doux surtout de voir que ses afflictions diminuassent quand elle me parlait, que ma pitié lui fût chère, que mes conseils la persuadassent, et que son cœur s'enflammât lorsque nous parlions de Dieu et de la vertu.

« Quand nous avons parlé ensemble de religion, me disait-elle, je prie plus volontiers et avec une foi plus vive. »

Quelquefois, coupant court à un discours frivole, elle prenait la *Bible*, l'ouvrait, en baisait au hasard un verset, et me priait de le lui traduire en le commentant; puis elle me disait : « Je voudrais que, chaque fois que vous relirez ce verset, vous vous rappelassiez que j'y ai déposé un baiser. »

En vérité, ses baisers ne tombaient pas toujours à propos, principalement s'il lui arrivait d'ouvrir le *Cantique des Cantiques;* alors, pour ne pas la faire rougir, je profitais de son ignorance du latin, et je me servais de phrases avec lesquelles je pusse sauver en même temps son innocence et la sainteté du livre; car l'une et l'autre m'inspiraient une très-grande vénération. Jamais, en pareil cas, je ne me permis de sourire. Elle me jetait néanmoins dans un grand embarras lorsque, ne comprenant pas bien ma fausse version, elle me priait de lui traduire ce verset mot à mot, et m'empêchait de passer rapidement à un autre sujet.

XXXII.—Rien n'est durable ici-bas! Zanze tomba malade. Les premiers jours de sa maladie, elle venait me voir, se plaignant de grandes douleurs à la tête. Elle pleurait, et ne me disait pas le sujet de ses pleurs; seulement elle balbutiait quelques plaintes contre son amant. « C'est un scélérat, me disait-elle, mais que Dieu lui pardonne! »

Digitized by Google

J'eus beau la prier instamment de m'ouvrir son cœur comme elle avait coutume de le faire, je ne pus savoir ce qui l'affligeait à ce point.

« Je reviendrai demain matin, » me dit-elle un soir; mais le jour suivant le café me fut apporté par sa mère, les autres jours, par les *secondini*; Zanze était gravement malade.

Les *secondini* me rapportaient, sur l'amour de cette jeune fille, des choses équivoques qui me faisaient dresser les cheveux. Une séduction!... Mais peut-être étaient-ce des calomnies?... J'avoue que j'y ajoutai foi, et que je fus profondément affligé d'un si grand malheur. Ils auront menti, j'aime à le croire.

Après plus d'un mois de maladie, la pauvre enfant fut conduite à la campagne, je ne la revis plus.

Je ne saurais dire à quel point cette perte me fut sensible. Oh! comme ma solitude en devint plus horrible! Comme l'idée du malheur de cette excellente créature m'était cent fois plus amère encore que son absence! Sa douce compassion m'avait si souvent consolé dans ma détresse, et la mienne était stérile pour elle! Mais assurément elle aura été persuadée que je la pleurais; que j'aurais fait de grands sacrifices pour lui donner, s'il eût été possible, quelque consolation; que je ne cesserais jamais de la bénir et de faire des vœux pour son bonheur!

Du temps de Zanze, ses visites, quoique toujours trop courtes, en rompant agréablement la monotonie de mes continuelles méditations et de mes silencieuses études, en mêlant d'autres idées à mes idées, en excitant en moi quelque suave émotion, m'embellissaient véritablement l'adversité et doublaient mon existence.

Depuis, la prison redevint pour moi un tombeau. Je fus accablé pendant plusieurs jours d'une telle tristesse, que je ne trouvai même plus aucun plaisir à écrire. Néan-

Digitized by Google

moins cette tristesse était calme, comparée aux agitations que j'avais éprouvées auparavant. Cela voulait-il dire que j'étais déjà plus familiarisé avec l'infortune? plus philosophe? plus chrétien? ou seulement que la chaleur suffoquante de ma chambre allait jusqu'à abattre la force de ma douleur? Oh! non! La force de ma douleur! je me souviens que je la sentais puissamment au fond de mon âme, et d'autant plus puissamment peut-être que je me refusais à l'exhaler au dehors par mes cris et mes agitations.

Assurément ce long apprentissage m'avait déjà rendu plus capable de souffrir de nouvelles afflictions, en me résignant à la volonté de Dieu. Je m'étais dit tant de fois : « C'est une lâcheté de se plaindre, » que j'étais enfin parvenu à savoir contenir mes plaintes prêtes à éclater, et j'étais même honteux qu'elles fussent prêtes à éclater.

L'habitude d'écrire mes pensées avait contribué à fortifier mon âme, à me détromper des vanités, et à réduire la plupart des raisonnements à ces conclusions :

« Il y a un Dieu : donc sa justice est infaillible, donc tout ce qui arrive est ordonné pour une excellente fin, donc les souffrances de l'homme sur la terre sont pour le bien de l'homme. »

La connaissance de Zanze avait été pour moi un bienfait : elle m'avait adouci le caractère. Le charme que je trouvais dans son approbation m'avait excité, pendant quelques mois, à ne pas oublier le devoir imposé à tout homme de se montrer supérieur à la fortune, et par conséquent patient; et ces quelques mois de constance m'avaient plié à la résignation.

Zanze ne me vit mettre en colère que deux fois. La première, j'en ai déjà parlé, ce fut à l'occasion du mauvais café : la seconde, ce fut dans la circonstance suivante.

Digitized by Google

Toutes les deux ou trois semaines le geôlier m'apportait une lettre de ma famille. Cette lettre, qui passait d'abord par les mains de la commission, me venait rigoureusement mutilée par des ratures faites avec une encre très-noire. Il arriva qu'un jour, au lieu d'effacer seulement quelques phrases, on promena l'horrible rature sur la lettre entière, excepté sur ces mots : *Mon très-cher Silvio*, qui étaient au commencement de la lettre, et ceux qui la terminaient : *Nous t'embrassons tous de cœur.*

Cela me mit tellement en fureur, qu'en présence de Zanze, j'éclatai en cris violents, et maudis je ne sais qui. La pauvre enfant eut pitié de moi, mais en même temps elle me reprocha de n'être pas d'accord avec mes principes. Je reconnus qu'elle avait raison, et je ne maudis plus personne.

XXXIII. — Un des *secondini* entra un jour dans ma prison, et me dit d'un air mystérieux :

« Quand la *siora* Zanze était ici... comme c'était elle qui apportait le café... et qu'elle restait longtemps à causer... je craignais que la rusée n'épiât tous les secrets de monsieur.

— Elle n'en a jamais épié un seul, lui dis-je en colère, et si j'en avais, je ne serais pas assez simple pour me les laisser arracher. Continuez.

— Pardon, je ne dis pas que monsieur soit assez simple, mais je ne me fiais pas à la *siora* Zanze ; et maintenant que monsieur n'a plus personne pour lui tenir compagnie... j'ose...

— Quoi ? expliquez-vous une fois !

— Mais avant, jurez-moi de ne pas me trahir.

— Oh ! pour jurer de ne pas vous trahir, je le puis : je n'ai jamais trahi personne.

Digitized by Google

— Ainsi vous le jurez véritablement, n'est-ce pas ?

— Oui, je jure de ne pas vous trahir : mais sachez, sot que vous êtes, qu'un homme capable de trahir, serait capable aussi de violer un serment. »

Tirant alors une lettre de sa poche, il me la remit en tremblant et en me suppliant de la détruire aussitôt que je l'aurais lue.

« Demeurez un moment, lui dis-je en ouvrant la lettre, dès que je l'aurai lue, je la détruirai devant vous.

— Mais il faudrait que monsieur répondît, et je ne puis attendre. Qu'il ne se gêne pas, seulement convenons de ceci : quand vous entendrez venir quelqu'un, remarquez que, si c'est moi, je fredonnerai toujours l'air : *Sognai, mi gera un gato.* » Alors ne craignez aucune surprise. Vous pouvez avoir dans votre poche tous les papiers qu'il vous plaira. Mais si vous n'entendez pas cette chanson, ce sera signe ou que ce n'est pas moi qui viens, ou que je suis accompagné. Dans ce cas, ne vous exposez pas à avoir aucun papier caché, car on pourrait faire une perquisition : si vous en aviez un, hâtez-vous de le déchirer et de le jeter par la fenêtre.

— Soyez tranquille, je vois que vous êtes un homme avisé : de mon côté, je le serai aussi.

— Et pourtant vous m'avez appelé un sot.

— Vous faites bien de me le reprocher, lui dis-je en lui serrant la main, pardonnez-moi. »

Il partit, et je lus :

« Je suis... (ici était le nom) un de vos admirateurs. Je sais par cœur toute votre *Francesca da Rimini*. On m'arêta pour... (et ici se trouvait la cause et la date de l'arrestation), et je donnerais je ne sais combien de livres de mon sang pour avoir le bonheur d'être avec vous, ou pour habiter du moins une prison contiguë à la vôtre, afin que nous pussions causer ensemble. Dès que j'ai su par

Digitized by Google

Tremerello (c'est ainsi que nous nommerons notre confident) que vous étiez arrêté, et pour quel motif, j'ai brûlé de vous dire que personne ne compâtit plus que moi à vos maux, et que personne ne vous porte une plus vive affection. Serez-vous assez bon pour accepter la proposition suivante? Ce serait de nous alléger mutuellement le poids de notre solitude en nous écrivant. Je vous promets, foi d'homme d'honneur, que, de mon côté, âme qui vive ne le saura jamais. Je suis persuadé que, si vous acceptez, la même discrétion m'est assurée de votre part.

« En attendant, pour que vous ayez quelque idée de moi, voici un abrégé de ma vie. »

Ici suivait cet abrégé.

XXXIV — Tout lecteur doué d'un peu d'imagination comprendra sans peine l'effet électrique d'une pareille lettre sur un pauvre prisonnier, et surtout un prisonnier d'un caractère nullement sauvage et d'un cœur aimant. Mon premier sentiment fut de m'affectionner à cet inconnu, de m'attendrir sur ses malheurs, d'être rempli de gratitude pour la bienveillance qu'il me montrait.

« Oui, m'écrirai-je, j'accepte ta proposition, homme généreux! Puissent mes lettres te porter une consolation égale à celle que me vont donner les tiennes, à celle que j'éprouve déjà de la première! »

Je lus et relus cette lettre avec une joie d'enfant; je bénis cent fois celui qui l'avait écrite; chacune de ses expressions semblait révéler une âme pure et noble.

Le soleil se couchait; c'était l'heure de ma prière. Oh! comme je sentais Dieu! comme je le remerciais de me faire toujours trouver quelque nouveau moyen de ne pas laisser languir les facultés de mon esprit et de mon cœur! comme se ravivait en moi le souvenir de tous ses précieux dons!

Digitized by Google

J'étais debout sur ma fenêtre, les bras passés à travers les barreaux et les mains jointes. J'avais au-dessous de moi l'église de Saint-Marc : sur son toit de plomb une multitude prodigieuse de pigeons sans maître se becquetaient, voltigeaient, faisaient leurs nids. Le ciel le plus magnifique se déroulait à mes regards. Je dominais toute cette partie de Venise que l'on pouvait apercevoir de ma prison. Un bruit lointain de voix humaines frappait doucement mon oreille. C'est de ce lieu, à la fois triste et admirable, que je conversais avec celui dont les yeux seuls me voyaient. Je lui recommandais mon père, ma mère et, l'une après l'autre, toutes les personnes qui m'étaient chères ; il me semblait l'entendre me répondre : « Confie-toi en ma bonté, » et je m'écriais : « Oui, c'est en ta bonté que je me confie ! »

Alors je terminais ma prière, attendri, consolé, peu soucieux des morsures que les cousins m'avaient joyeusement faites pendant ce temps.

Ce même soir, comme mon imagination, après une si grande exaltation, commençait à se calmer, les cousins à redevenir plus insupportables, et moi à sentir le besoin d'envelopper mon visage et mes mains, une pensée basse et perverse s'offrit tout à coup à mon esprit : elle me fit horreur, je voulus la repousser, mais ce fut en vain.

Tremerello avait laissé percer sur Zanze l'infâme soupçon qu'elle était là pour épier mes secrets. Elle ! cette âme candide ! qui ne savait rien de la politique ! qui ne voulait rien en savoir !

Concevoir un doute sur elle m'était impossible : « Mais, me demandais-je, suis-je également sûr de Tremerello ? Si ce drôle était l'instrument de quelque insidieuse investigation ? Si cette lettre était fabriquée par je ne sais qui, pour m'engager à faire d'importantes confidences à ce nouvel ami. Peut-être ce prétendu prisonnier qui m'écrit

Digitized by Google

n'existe-t-il même pas, peut-être encore existe-t-il, et n'est-il qu'un perfide qui cherche à s'emparer des secrets d'autrui pour se sauver lui-même en les révélant... Peut-être est-il un honnête homme : oui, mais alors le perfide c'est Tremerello, qui veut nous perdre l'un et l'autre pour obtenir un supplément à son salaire. »

Oh! chose affreuse, mais trop naturelle à celui qui gémit en prison, craindre partout l'inimitié et la fourberie!

Ces doutes m'affligeaient, me décourageaient, non à l'égard de Zanze, je n'avais pu en avoir sur elle un moment : cependant, depuis que Tremerello avait lâché cette parole sur son compte, un demi-doute me tourmentait, non sur elle, mais sur ceux qui la laissaient venir dans ma chambre. En auraient-ils voulu faire mon espion par un mouvement de leur zèle, ou par ordre supérieur?... Oh! s'il en a été ainsi, comme il furent mal servis!

Mais que faire pour la lettre de l'inconnu? S'arrêter aux conseils sévères et étroits de cette peur que l'on décore du nom de prudence! Rendre la lettre à Tremerello, et lui dire : « Je ne veux pas risquer mon repos? » Et s'il n'y avait aucune fourberie? Si cet inconnu était un homme digne de mon amitié? s'il méritait qu'on hasardât quelque chose pour lui adoucir les angoisses de la solitude? Lâche! Tu es peut-être à deux pas de la mort, la fatale sentence peut être prononcée d'un jour à l'autre, et tu te refuserais de faire encore un acte d'amour!... Je répondrai! Je le dois!... Mais si le malheur voulait que cette correspondance vînt à se découvrir, sans même que personne pût, en conscience, nous en faire un crime, un châtiment terrible en tomberait-il moins sur le pauvre Tremerello? Cette considération ne suffit-elle pas pour que je m'impose le devoir absolu de n'entreprendre aucune correspondance clandestine?

Digitized by Google

XXXV. — Je fus agité toute la soirée, et ne pus fermer l'œil de la nuit. Au milieu de tant d'incertitudes, je ne savais que résoudre.

Quand le jour commença à paraître, je sautai à bas du lit, je montai sur la fenêtre, et me mis à prier. Dans les cas difficiles, on sent le besoin de s'entretenir confidentiellement avec Dieu, d'écouter ses inspirations et de les suivre.

C'est ainsi que je fis, et après une longue prière, je descendis, je secouai les cousins, je passai doucement mes mains sur mes joues, couvertes de morsures. Mon parti était pris. J'avais résolu d'exprimer à Tremerello la crainte que cette correspondance ne tournât à sa perte, d'y renoncer s'il hésitait, et d'accepter si cette crainte ne l'arrêtait pas.

Je me promenai jusqu'au moment où j'entendis fredonner : « *Sognai*, » etc. Tremerello m'apportait le café.

Je lui dis mon scrupule et n'épargnai rien pour l'effrayer, je le trouvai ferme dans la volonté de servir, disait-il, *deux cavaliers si accomplis*. Ce langage contrastait avec sa face de lapin et le nom de Tremerello que nous lui donnions. Eh bien ! moi aussi je demeurai ferme.

« Je vous laisserai mon vin, lui dis-je, fournissez-moi le papier nécessaire à cette correspondance, et soyez sûr que si j'entends le bruit des clefs sans votre chanson, je détruirai aussitôt tout objet clandestin.

— Voici justement une feuille de papier : j'en donnerai toujours à monsieur autant qu'il voudra, et je me repose parfaitement sur sa prudence. »

Je me brûlai le palais pour avaler plus vite mon café, Tremerello s'en alla, et je me mis à écrire.

Faisais-je bien, et ta résolution que je prenais était-elle véritablement inspirée de Dieu ? N'était-ce pas plutôt un triomphe de ma hardiesse naturelle, et de ma disposition

Digitized by Google

à préférer ce qui me plaît à de pénibles sacrifices, une complaisance orgueilleuse excitée par l'estime que l'inconnu me témoignait, mêlée de la crainte de paraître pusillanime si je préférais un silence prudent à une correspondance tant soit peu hasardeuse ?

Comment résoudre ces doutes ? Je les exposai avec candeur à mon compagnon de captivité, dans la réponse que je lui fis. J'ajoutai néanmoins, qu'à mon avis, lorsque l'on croit agir avec de bonnes raisons et sans répugnance manifeste de la conscience, on ne doit plus craindre de commettre une faute : qu'il devait toutefois réfléchir sérieusement, de son côté, à ce que nous allions entreprendre, et me dire franchement quels avaient été ses motifs d'inquiétude ou de sécurité en se déterminant ; que, si de nouvelles réflexions lui faisaient juger l'entreprise trop téméraire, nous devrions renoncer à la consolation que nous nous promettions de cette correspondance, et nous contenter de nous être fait connaître l'un à l'autre par l'échange de ces quelques mots ineffaçables, et gages d'une noble amitié.

J'écrivis quatre pages brûlantes de la plus sincère affection. Je dis en peu de mots le sujet de mon emprisonnement, je parlai avec effusion de cœur de ma famille, de quelques autres particularités qui me concernaient, et je mis tous mes soins à me faire connaître jusqu'au fond de l'âme.

Ma lettre fut portée le soir. N'ayant pas dormi la nuit précédente, j'étais très-fatigué, et le sommeil ne se fit pas attendre. Aussi, le lendemain matin, je m'éveillai, reposé, joyeux, et palpitant à la douce pensée que j'allais peut-être dans un instant recevoir la réponse de mon ami.

Digitized by Google

XXXVI. — La réponse arriva avec le café. Je sautai au cou de Tremerello, et lui dis avec tendresse : « Dieu te récompense de tant de charité ! » Mes soupçons sur lui et sur l'inconnu s'étaient évanouis, je ne saurais dire pourquoi : parce qu'ils m'étaient odieux, parce qu'ayant la précaution de ne jamais parler inconsidérément de politique, ils me paraissaient inutiles : parce que, tout en admirant le talent de Tacite, j'ai néanmoins très-peu de foi dans ce jugement à la Tacite qui voit beaucoup en noir.

Julien (tel était le nom qu'il plut à l'écrivain de se donner) commençait sa lettre par un préambule de politesse, et se disait sans aucune inquiétude sur notre correspondance. Puis il plaisantait, d'abord modérément, sur mon hésitation ; puis ses plaisanteries devenaient tant soit peu piquantes. Enfin, après un éloquent éloge de la franchise, il me demandait pardon s'il ne pouvait me cacher le déplaisir qu'il avait éprouvé, disait-il, en remarquant en moi *une certaine hésitation scrupuleuse, une certaine susceptibilité de conscience toute chrétienne, qui ne peut s'accorder avec la vraie philosophie.*

« Je vous estimerai toujours, ajoutait-il, lors même que nous ne pourrions nous accorder sur ce point ; mais la sincérité dont je fais profession m'oblige de vous dire que je n'ai pas de religion, que je les abhorre toutes : que, *par modestie,* je prends le nom de Julien, parce que ce bon empereur était ennemi des chrétiens, mais qu'en réalité je vais plus loin que lui. Le Julien couronné croyait en Dieu, et avait certaine *bigoterie ;* moi, je n'en ai aucune, je ne crois pas en Dieu : toute la vertu pour moi consiste à aimer la vérité et ceux qui la cherchent, et à haïr ce qui me déplaît. »

Et continuant de la sorte, il n'apportait aucune raison de rien, invectivait à tort et à travers contre le christianisme, louait avec une pompeuse énergie la supériorité de

Digitized by Google

la vertu sans religion : puis, d'un style moitié sérieux moitié plaisant, il se mettait a faire l'éloge de l'empereur Julien, à cause de son apostasie et de ses *philanthropiques efforts* pour effacer de la terre toutes les traces de l'Evangile.

Craignant ensuite d'avoir trop heurté mes opinions, il en revenait à me demander pardon et à déclamer contre le manque si fréquent de sincérité. Enfin il m'exprimait de nouveau son extrême désir de rester en relation avec moi, et me saluait.

Il ajoutait par *post-scriptum :* « Je n'ai qu'un scrupule, celui de n'être pas assez franc. Je ne puis donc pas vous cacher que je soupçonne le langage chrétien que vous m'avez tenu de n'être qu'une feinte. Je le souhaite ardemment. En ce cas, jetez le masque; je vous en ai donné l'exemple. »

Je ne saurais dire l'effet étrange que cette lettre produisit sur moi. En lisant les premières lignes, j'avais senti palpiter mon cœur comme celui d'un amant ; il me sembla ensuite qu'il était serré par une main de glace. J'étais offensé de ce sarcasme sur la susceptibilité de ma conscience, je me repentais d'être entré en relation avec un tel homme. Moi qui méprise tant le cynisme ! moi qui le regarde comme la tendance la plus antiphilosophique, la plus grossière ! moi à qui l'arrogance impose si peu !

Quand j'eus lu le dernier mot, je pris la lettre entre le pouce et l'index d'une main, le pouce et l'index de l'autre, et, levant la main gauche, j'abaissai rapidement la droite, de manière que chacune des deux mains resta en possession d'une moitié de la lettre.

XXXVII. — Je regardai ces deux lambeaux, et je méditai un moment sur l'inconstance des choses humaines et

Digitized by Google

la fausseté de leurs apparences. Tout à l'heure un désir si ardent de recevoir cette lettre, et maintenant je la déchire avec indignation! Tout à l'heure un si doux pressentiment d'une future amitié avec ce compagnon d'infortune, une confiance si parfaite en de mutuelles consolations, tant de dispositions à lui vouer mon affection, et maintenant je l'appelle insolent!

J'étendis les deux lambeaux l'un sur l'autre, et, plaçant, comme je l'avais fait d'abord, l'index et le pouce d'un main, l'index et le pouce de l'autre, je recommençai à élever la gauche et à abaisser rapidement la droite.

J'allais répéter la même opération, mais un des quatre morceaux tomba de ma main : je me baissai pour le ramasser, et dans le peu de temps que je mis à me baisser et à me relever, je changeai d'idée, et l'envie me vint de relire cette orgueilleuse lettre.

Je m'assieds, je rapproche les quatre lambeaux sur ma Bible, et je relis. Je les laisse en cet état, je me promène, puis je les relis encore, tout en faisant ces réflexions :

« Si je ne lui réponds pas, il me croira anéanti de confusion, incapable de reparaître en présence d'un tel Hercule. Répondons-lui, faisons-lui voir que nous ne craignons pas de comparer nos doctrines avec les siennes; montrons-lui, de la bonne manière, qu'il n'y a pas lâcheté à mûrir ses décisions, à hésiter quand il s'agit d'une résolution un peu périlleuse, et plus périlleuse pour les autres que pour nous ; qu'il apprenne que le vrai courage ne consiste pas à se jouer de la conscience, que la vraie dignité ne réside pas dans l'orgueil. Démontrons-lui la force de la raison du christianisme et la faiblesse de l'incrédulité. Au surplus, si ce Julien manifeste des opinions si opposées aux miennes, s'il ne m'épargne pas les piquants sarcasmes, s'il dédaigne de captiver mon affection, n'est-ce pas du moins une preuve qu'il n'est pas un espion ?... Mais ne

Digitized by Google

pourrait-il pas y avoir un raffinement de ruse à promener si rudement le fouet sur mon amour-propre! Eh bien! non, je ne puis le croire. Je suis injuste : je me sens offensé par ces plaisanteries audacieuses, et je voudrais me persuader que celui qui les a lancées ne peut être que le plus vil des hommes. Basse méchanceté! que tant de fois je condamnai dans les autres, sors de mon cœur! Non, Julien, est ce qu'il est, et rien de plus : c'est un insolent, et non pas un espion.... Mais ai-je véritablement le droit de donner le nom odieux d'*insolence* à ce qu'il croit être de la *franchise?* Voilà bien ton humilité, ô hypocrite! il suffit que le premier venu, par une erreur d'esprit, soutienne des opinions fausses et tourne ta foi en dérision, pour que tu t'arroges à l'instant le droit de le vilipender. Dieu sait si cette humilité furibonde, si ce zèle malveillant dans le cœur d'un chrétien, ne sont pas pires encore que l'audacieuse franchise de cet incrédule! Peut-être ne lui manque-t-il qu'un rayon de la grâce pour que cet énergique amour de la vérité se change en une piété plus solide que la mienne.... Ne ferais-je pas mieux de prier pour lui, que de m'irriter et de me supposer meilleur?.... Qui sait si, pendant que je déchirais sa lettre avec tant de fureur, il ne relisait pas la mienne avec un sentiment de douce bienveillance, et s'il ne se fiait pas à ma bonté pour me croire incapable de m'offenser de la liberté de ses paroles? Quel est le plus inique des deux, de celui qui aime et dit : « Je ne suis pas chrétien, » ou de celui qui dit : « Je suis chrétien, » et qui n'aime pas?.... Il est difficile de connaître un homme, même après avoir vécu de longues années avec lui, et je voudrais juger celui-ci sur une lettre? Entre tant de probabilités, ne serait-il pas possible que, sans se l'avouer à lui-même, cet homme ne fût pas tranquille dans son athéisme, et qu'il ne m'excitât à le combattre que dans la secrète espérance d'être forcé de céder? « Oh! s'il en

Digitized by Google

était ainsi, grand Dieu ! entre les mains de qui les instruments les plus indignes peuvent devenir efficaces, choisis-moi, choisis-moi pour cette œuvre ! Dicte-moi des raisons assez puissantes, assez saintes, pour convaincre cet infortuné, pour l'amener à te bénir, et pour lui montrer que, loin de toi, il n'est pas de vertu qui ne soit contradiction! »

XXXVIII. — Je déchirai en plus petits morceaux, mais sans le moindre ressentiment de colère, les quatre lambeaux de la lettre : j'allai à la fenêtre, j'étendis la main, et restai à regarder ce que deviendraient tous ces petits fragments de papier abandonnés ainsi au caprice du vent. Quelques-uns se posèrent sur les plombs de l'église, d'autres tourbillonnèrent longtemps dans l'air, et allèrent tomber sur le sol, enfin je les vis si bien dispersés, qu'il n'y avait plus à craindre que l'on pût les réunir et en pénétrer le mystère.

J'écrivis ensuite à Julien, et je fis tous les efforts possibles pour ne pas être et ne pour ne pas paraître piqué.

Je le plaisantai sur la crainte qu'il me témoignait que je ne portasse la susceptibilité de conscience au point qu'elle ne pût s'accorder avec la philosophie, et je le priai de suspendre, au moins à cet égard, son jugement. Je le louai de cette franchise dont il disait faire profession ; je l'assurai qu'en cela j'étais d'accord avec lui, et j'ajoutai que pour lui en donner une preuve, je m'apprêtais à défendre le christianisme ; « bien persuadé, lui disais-je, que si je suis toujours prêt à écouter amicalement toutes vos opinions, vous aurez assez de générosité pour écouter les miennes avec calme. »

Cette défense, je me proposais de l'établir peu à peu, et en attendant, je la commençai par une analyse fidèle de l'essence du christianisme : — culte de Dieu dépouillé de

Digitized by Google

toute superstition, — fraternité entre les hommes, — aspiration perpétuelle à la vertu, — humilité sans bassesse, — dignité sans orgueil, — et, pour type, un homme-Dieu! Quoi de plus grand et de plus philosophique!

Je voulais démontrer ensuite comment tant de sagesse étant plus ou moins faiblement apparue à ceux qui, avec les lumières de la raison, avaient cherché la vérité, n'avait cependant jamais été universellement répandue; comment, à la venue du divin Maître sur la terre, elle donna d'elle-même un merveilleux témoignage, en se propageant par les moyens humainement les plus faibles; comment ce que n'avaient jamais pu opérer les plus grands philosophes, la destruction de l'idolâtrie et la prédication universelle de la fraternité, quelques envoyés grossiers l'exécutèrent; comment alors l'affranchissement des esclaves devint de plus en plus fréquent; et comment enfin apparut une civilisation sans esclavage, état de société que les anciens philosophes avaient cru impossible.

Un précis de l'histoire du monde depuis Jésus-Christ devait montrer, en dernier lieu, comment la religion fondée par lui s'était toujours trouvée appropriée à tous les degrés possibles de la civilisation. Il était donc faux que, la civilisation continuant sa marche progressive, l'Evangile pût cesser un jour d'être d'accord avec elle.

J'écrivis en fort petit caractère et très-longuement, mais je ne pus toutefois aller bien loin : le papier me manqua. Je lus et relus cette introduction, elle me parut bien faite. Il n'y avait pas même un seul mot de ressentiment des sarcasmes de Julien, et les expressions de bienveillance y abondaient : mon cœur, déjà entièrement ramené à la tolérance, les avait dictées.

J'expédiai ma lettre, et le lendemain matin j'en attendais la réponse avec anxiété.

Tremerello vint, et dit :

Digitized by Google

« Ce monsieur n'a pu écrire, mais il prie monsieur de continuer sa plaisanterie.

— Plaisanterie ! m'écriai-je. Il n'aura pas dit *plaisanterie !* vous aurez mal compris ! »

Tremorello leva les épaules : « J'aurai mal compris !

— Quoi ! vous croyez réellement qu'il a dit *plaisanterie.*

— Comme je crois entendre en ce moment l'heure à Saint-Marc » (le bourdon sonnait justement). Je bus mon café, et me tus.

« Mais, dites-moi, ce monsieur avait-il déjà lu toute ma lettre.

— Je pense que oui : car il riait, riait comme un fou, et il faisait de cette lettre une balle qu'il jetait en l'air, puis quand je lui dis de ne pas oublier de la détruire, il la détruisit sur-le-champ.

— C'est très-bien. »

Je rendis la tasse à Tremerello, en lui disant que l'on voyait bien que le café avait été fait par la siora Bettina.

« Monsieur l'a trouvé mauvais ?

— Détestable.

— C'est pourtant moi qui l'ai fait, et je puis assurer monsieur que je l'ai fait très-fort, et qu'il n'y avait pas de marc au fond.

— C'est peut-être que j'ai la bouche mauvaise. »

XXXIX. — Je me promenai toute la matinée en frémissant. « Quelle espèce d'homme est donc ce Julien ? Pourquoi appeler ma lettre une plaisanterie ? Pourquoi en rire et jouer à la balle avec elle ? Pourquoi ne pas répondre même une seule ligne ? Voilà bien les incrédules ! Sentant la faiblesse de leurs opinions, si quelqu'un s'apprête à les réfuter, ils n'écoutent pas, ils rient et font parade d'une supériorité d'esprit qui n'a plus besoin de rien exa-

Digitized by Google

miner. Le malheureux ! et quand y a-t-il eu une philosophie sans examen, sans gravité ? S'il est vrai que Démocrite riait toujours, Démocrite n'est qu'un bouffon.... Mais j'ai ce que je mérite : pourquoi entreprendre cette correspondance ? Qu'un moment je me sois fait illusion, c'était pardonnable ; mais quand je vis qu'il devenait insolent, n'ai-je pas été un insensé de lui écrire encore ?

J'étais décidé à ne plus lui écrire. A dîner Tremerello prit mon vin, se le versa dans une bouteille, et, le mettant dans sa poche, « Ah ! je me souviens, dit-il, que j'ai ici du papier pour monsieur. » Et il me le donna.

Il sortit, et moi, les yeux fixés sur ce papier blanc, je me sentais venir la tentation d'écrire une dernière fois à Julien, et de le congédier avec une bonne leçon sur l'indignité de l'insolence.

« Belle tentation ! me dis-je ensuite, lui rendre mépris pour mépris ! Lui faire haïr encore plus le christianisme, en lui laissant voir que moi, chrétien, je cède à l'impatience et à l'orgueil ! Non, il n'en sera pas ainsi ; cessons entièrement cette correspondance.... Mais si je la cesse aussi brusquement, ne dira-t-il pas également que je me suis laissé dominer par l'impatience et par l'orgueil ?... Il faut lui écrire encore une fois, et sans fiel.... Mais si je puis écrire sans fiel, ne serait-il pas mieux de paraître ignorer ses railleries et ce mot de *plaisanterie* dont il a gratifié ma lettre ? Ne serait-il pas mieux de continuer tout simplement mon apologie du christianisme ? »

J'y pensai un moment, et je m'arrêtai enfin à ce parti.

Le soir j'expédiai mon paquet, et le matin suivant je reçus quelques lignes de remercîment très-froides, sans aucune expression mordante, mais aussi sans le moindre mot d'approbation ou d'invitation à continuer.

Ce billet me déplut. Cependant je résolus d'aller jusqu'au bout.

Digitized by Google

Ma thèse ne pouvait se traiter brièvement; ce fut le sujet de cinq ou six autres lettres très-longues, à chacune desquelles Julien me répondit par un remercîment laconique, accompagné de quelque déclamation étrangère au sujet. Tantôt il se répandait en imprécations contre ses ennemis, tantôt il riait de les avoir maudits, disant qu'il était naturel que les forts opprimassent les faibles, et qu'il ne regrettait qu'une chose, c'était de n'être pas fort. D'autres fois il me confiait ses amours et l'empire qu'ils exerçaient sur son imagination tourmentée.

Néanmoins, en réponse à ma dernière lettre sur le christianisme, il me disait qu'il me préparait une longue réplique. J'attendis plus d'une semaine, et pendant ce temps il m'entretenait chaque jour de tout autre chose, et le plus souvent de sujets obscènes.

Je le priai de se rappeler la réponse qu'il me devait, et je lui recommandai de vouloir bien appliquer son esprit à peser attentivement toutes les raisons que je lui avais données.

Il me répondit avec quelque colère, se prodiguant les titres de *philosophe*, *d'homme sûr*, *d'homme qui n'avait pas besoin de tant réfléchir pour comprendre que les vers luisants ne sont pas des lanternes*. Et il revenait ensuite à raconter gaiement de scandaleuses aventures.

XL. — Je patientais pour ne pas m'attirer les noms de bigot et d'intolérant, et parce que je ne désespérais pas, qu'après cette fièvre d'érotiques bouffonneries, ne vînt le tour de la réflexion. En attendant, je manifestais à Julien combien je désapprouvais son manque de respect pour les femmes, sa manière profane de traiter l'amour, et je plaignais les infortunées qu'il me disait avoir été ses victimes.

Digitized by Google

Il feignit d'ajouter peu de foi à ma désapprobation, et me répétait : « Quoi que vous disiez de l'immoralité, je suis sûr que mes récits vous amusent. Tous les hommes aiment le plaisir comme moi, mais tous n'ont pas la franchise d'en parler ouvertement. Je vous en dirai tant, que je vous enchanterai, et vous serez obligé en conscience de finir par m'applaudir. »

Ainsi les semaines s'écoulaient sans qu'il renonçât à ses infamies ; et moi, espérant toujours, à chaque lettre, trouver un autre sujet, et me laissant aller à la curiosité, je lisais tout, et mon âme, sans être déjà séduite, n'en demeurait pas moins troublée et éloignée des pensées nobles et saintes. L'entretien des hommes dégradés dégrade, quand on n'a pas une vertu beaucoup au-dessus de la vertu commune, beaucoup au-dessus de la mienne.

« Te voilà puni de ta présomption, me disais-je à moi-même, voilà ce que l'on gagne à vouloir faire le missionnaire sans en avoir la sainteté. »

Un jour je me décidai à lui écrire ces mots :

« Je me suis efforcé jusqu'ici d'appeler votre attention sur d'autres sujets, et vous m'écrivez toujours des choses qui, je vous l'ai dit franchement, me déplaisent. S'il vous est agréable que nous parlions d'objets plus dignes, nous continuerons notre correspondance : autrement, touchons-nous la main, et que chacun reste de son côté. »

Je fus deux jours sans réponse, et d'abord je m'en réjouis. « O solitude bénie ! m'écriai-je, combien tu es moins amère qu'un entretien sans accord et sans noblesse ! Au lieu de me tourmenter à lire d'impudiques récits, au lieu de me fatiguer à leur opposer inutilement l'expression de sentiments qui honorent l'humanité, je recommencerai à m'entretenir avec Dieu, avec le cher souvenir de ma famille et de mes véritables amis. Je me remettrai à lire plus souvent la Bible, à écrire mes pensées sur la table, pour

Digitized by Google

étudier le fond de mon cœur et chercher à l'améliorer, à goûter les douceurs d'une innocente mélancolie, mille fois préférable à des images joyeuses et perverses. »

Toutes les fois que Tremerello entrait dans ma prison, il me disait : « Je n'ai pas encore de réponse.

— C'est bien, » lui répondais-je.

Le troisième jour, il me dit : « M. N*** est un peu malade.

— Qu'a-t-il donc ?

— Il ne le dit pas, mais il est toujours étendu sur son lit, il ne mange ni ne boit, et est de mauvaise humeur. »

Je fus ému à l'idée qu'il souffrait sans avoir personne pour l'encourager.

Ces paroles s'échappèrent de mes lèvres, ou plutôt de mon cœur : « Je lui écrirai deux lignes.

— Je les porterai ce soir, » dit Tremerello, et il s'en alla.

J'éprouvais quelque embarras en m'approchant de ma table. « Fais-je bien de reprendre cette correspondance? Tout à l'heure, ne bénissais-je pas ma solitude comme un trésor retrouvé? Quelle inconstance est donc la mienne! Et cependant cet infortuné ne mange pas, ne boit pas : sûrement il est malade. Est-ce le moment de l'abandonner? Mon dernier billet avait de l'aigreur, il aura contribué à l'affliger. Peut-être qu'en dépit de nos diverses manières de voir, il n'aurait jamais rompu notre amitié. Mon billet lui aura semblé plus malveillant qu'il ne l'était, il l'aura pris pour une rupture absolue et méprisante.

XLI. — J'écrivis en ces termes :

« J'apprends que vous n'êtes pas bien, et j'en suis vivement affligé. Je voudrais de tout mon cœur être près de vous, et pouvoir vous rendre tous les soins de l'amitié.

Digitized by Google

J'espère que le dérangement de votre santé aura été, depuis trois jours, la seule cause de votre silence; ne vous seriez-vous pas offensé de mon dernier billet? Je l'ai écrit, je vous l'assure, sans la moindre malveillance, et dans le seul but de vous amener à des sujets d'entretiens plus sérieux. Si vous n'êtes pas en état d'écrire, envoyez-moi seulement, avec exactitude, des nouvelles de votre santé : je vous écrirai chaque jour quelque petite chose pour vous distraire, et vous faire souvenir que je vous veux du bien. »

Jamais je ne me serais attendu à la lettre qu'il me répondit. Elle commençait ainsi : « Je te retire mon amitié : si tu ne sais que faire de la mienne, moi, je ne sais que faire de la tienne. Je ne suis pas homme à pardonner les offenses, jamais je ne reviens quand une fois j'ai été repoussé. Me sachant malade, tu te rapproche hypocritement de moi dans l'espoir que la maladie, affaiblissant mon esprit, me disposera à écouter tes sermons... » Et il continuait sur le même ton, m'injuriant avec violence, me raillant, et tournant en dérision tout ce que je lui avais dit sur la religion et sur la morale ; protestant de vivre et de mourir toujours le même, c'est-à-dire dans la plus grande haine et le plus grand mépris pour toute philosophie différente de la sienne.

Je restai stupéfait.

« Les belles conversions que je fais! m'écriai-je avec douleur et en frissonnant. Dieu m'est témoin de la pureté de mes intentions! Non, ces injures, je ne les ai pas méritées !.. Eh bien! patience, c'est une déception de plus. Que cet insensé reste ce qu'il est s'il lui plaît de se croire offensé, pour se donner le plaisir de ne point pardonner ! Je ne suis pas obligé de faire plus que je n'ai fait.

Toutefois, au bout de quelques jours, mon indignation se calma, et je pensai que cette lettre furibonde pouvait

Digitized by Google

avoir été le fruit d'une exaltation passagère. « Peut-être déjà en est-il honteux, me disais-je, mais il est trop altier pour confesser son tort. Maintenant qu'il a eu le temps de se calmer, ne ferais-je pas une action généreuse en lui écrivant de nouveau?

Il m'en coûtait beaucoup de faire un tel sacrifice d'amour-propre, mais je le fis. Celui qui s'humilie dans un but qui n'a rien de vil ne se dégrade pas, quelque injuste mépris qui lui en revienne.

J'eus pour réponse une lettre moins violente, mais non moins injurieuse. L'implacable me disait qu'il admirait ma modération évangélique.

« Reprenons donc, ajoutait-il, notre correspondance, mais parlons plus clairement : nous ne nous aimons pas. Nous nous écrirons chacun pour nous amuser, jetant librement sur le papier tout ce qui nous passera par la tête : vous, vos rêves séraphiques, moi, mes blasphèmes; vous, vos extases sur la dignité de l'homme et de la femme, moi, le récit ingénu de mes profanations; espérant tous deux, vous, de me convertir, moi d'opérer votre conversion. Répondez-moi si ce pacte vous convient. »

Je répondis : « Ce que vous me proposez n'est pas un pacte, c'est une dérision. J'étais plein de bonne volonté pour vous. Ma conscience ne m'oblige plus maintenant que de vous souhaiter toutes sortes de félicités pour cette vie et pour l'autre. »

Ainsi finirent mes relations clandestines avec cet homme..., qui sait? peut-être moins méchant qu'aigri par le malheur et exaspéré par le désespoir.

XLII. — Je bénis encore une fois sincèrement ma solitude, et pendant quelque temps mes jours se passèrent de nouveau sans aventures.

Digitized by Google

L'été finit, et dans la seconde moitié de septembre, la chaleur diminua. Octobre vint; je me réjouissais alors d'avoir une chambre qui devait être bonne pendant l'hiver, mais voilà qu'un matin le geôlier me dit avoir ordre de me changer de prison.

« Et où allons-nous?

— A quelques pas, dans une chambre plus fraîche.

— Et pourquoi n'y avoir pas pensé quand je mourrais de chaleur, quand l'air était plein de cousins et mon lit couvert de punaises?

— L'ordre n'est pas venu plus tôt?

— Patience! allons.

Quoique j'eusse beaucoup souffert dans cette prison, il m'était pénible de la quitter, non-seulement parce qu'elle devait être excellente dans la saison froide, mais pour mille autres raisons encore. J'y avais d'abord ces fourmis que je nourrissais avec une sollicitude, je dirais presque paternelle si l'expression n'était pas ridicule. Depuis quelques jours, cette chère araignée, dont j'ai déjà parlé, avait émigré, je ne sais pourquoi; mais je me disais: « Qui sait si elle ne se souviendra pas de moi, et si elle ne reviendra pas? Et maintenant que je m'en vais, si elle revient, elle trouvera la prison vide, ou si elle y trouve quelque nouvel hôte, ce sera peut-être un ennemi des araignées, qui, avec sa pantoufle, enlèvera cette belle toile et écrasera la pauvre bête? Cette prison d'ailleurs, n'a-t-elle pas été embellie par la pitié de Zanze? C'est à cette fenêtre qu'elle s'appuyait si souvent, et laissait tomber généreusement des miettes de gâteau pour mes fourmis. C'est ici qu'elle avait coutume de s'asseoir; c'est là qu'elle contait telle chose, là telle autre; c'est là que, penchée sur ma table, elle laissait couler ses larmes... »

La chambre où l'on me mit était aussi sous les plombs, mais elle avait deux croisées, l'une au nord, l'autre au

Digitized by Google

couchant : séjour de rhumes perpétuels et d'un froid horrible pendant les mois rigoureux.

La fenêtre exposée au couchant était fort grande, celle du nord, petite, très-élevée, et placée au-dessus de mon lit.

Je me mis d'abord à la première, et je vis qu'elle donnait sur le palais du patriarche. D'autres prisons voisines de la mienne occupaient, à droite, une aile de peu d'étendue, et un prolongement d'édifice qui était en face de moi, et où se trouvaient deux prisons l'une au-dessus l'autre. Celle d'en bas avait une énorme fenêtre, à travers laquelle je voyais se promener, dans l'intérieur, un homme très-bien vêtu.

C'était M. Caporali de Cesena. Il m'aperçut, me fit quelques signes, et nous nous dîmes nos noms.

Je voulus examiner ensuite où donnait mon autre croisée, et ayant posé ma table sur le lit, et sur la table une chaise, je grimpai dessus, et me vis de niveau avec une partie du toit du palais, au delà duquel apparaissait une bonne partie de la ville et de la lagune.

Je demeurai à contempler cette belle vue, et entendant ouvrir ma porte, je ne bougeai pas. C'était le geôlier, qui, me voyant grimpé si haut, et oubliant que je ne pouvais passer, comme une souris, à travers les barreaux, s'imagina que je tentais de m'évader. Dans le premier moment de son trouble, et en dépit d'une sciatique qui le tourmentait, il sauta sur le lit, me saisit par les jambes, et se mit à crier comme un aigle.

« Mais, lui dis-je, ne voyez-vous pas, étourdi! que ces barreaux m'empêchent de fuir? Ne comprenez-vous pas que je suis monté ici par pure curiosité?

— Je vois, monsieur, je vois... je comprends... Mais descendez, vous dis-je, descendez; ce sont des tentatives de fuir. »

Il fallut descendre, et j'en ris.

Digitized by Google

XLIII. — Je reconnus, aux fenêtres des prisons latérales, six autres détenus pour cause politique.

Ainsi donc, au moment où je me disposais à une solitude plus grande que par le passé, je me trouvai dans une espèce de monde. Je m'en affligeai d'abord, soit que le long isolement dans lequel j'avais vécu m'eût déjà rendu le caractère peu sociable, soit que la fâcheuse issue de mes rapports avec Julien m'eût rendu défiant.

Les courts entretiens que nous eûmes ensemble, tant par signes que de vive voix, ne tardèrent pas cependant à me paraître un bienfait, sinon propre à m'exciter à la joie, du moins à me distraire. Je ne parlai jamais à personne de mes relations avec Julien. Nous nous étions mutuellement promis sur l'honneur que ce secret resterait enseveli en nous. Si j'en parle dans ces pages, c'est parce que ceux qui les liront, quels qu'ils soient, ne pourront deviner lequel, de tant d'infortunes enfermés dans ces prisons, prenait le nom de Julien.

À cette nouvelle connaissance avec des compagnons de captivité s'en joignit une autre, qui me fut aussi bien douce.

De ma grande fenêtre, je voyais, au delà du prolongement des prisons qui était en face de moi, une longue file de toits surmontés de cheminées, de belvédères, de clochers, de coupoles, qui allait se perdre dans la perspective de la mer et du ciel. Dans la maison la plus voisine de moi, laquelle formait une aile du patriarcat, habitait une bonne famille, qui acquit des droits à ma reconnaissance en me témoignant par ses saluts la pitié que je lui inspirais. Un salut, une parole d'amour, aux malheureux, c'est une grande charité !

D'une fenêtre de cette maison, un enfant de neuf à dix ans commença d'abord à élever ses petites mains vers moi, et je l'entendis s'écrier :

Digitized by Google

« Maman ! maman ! on a mis quelqu'un là-haut, dans *les plombs*. Pauvre prisonnier ! qui es-tu ?

— Je suis Silvio Pellico, » répondis-je.

Un autre enfant un peu plus grand que celui-là accourut aussi à la croisée, et s'écria :

« Tu es Silvio Pellico ?

— Oui, et vous, chers enfants ?

— Moi je m'appelle Antoni S***, et mon frère Giuseppe. »

Puis il se retourna, et dit : « Que dois-je encore lui demander ? »

Une dame, que je supposai être leur mère, et qui se cachait à moitié, suggérait à ces chers enfants de douces paroles qu'ils me redisaient, et moi je les remerciais avec la plus vive tendresse.

Ces conversations étaient peu de chose, et il ne fallait pas en abuser, de peur de faire crier le geôlier ; mais chaque jour elles recommençaient, à ma grande joie, le matin, à midi, et le soir. Lorsqu'on allumait les flambeaux, la dame fermait la croisée, et les enfants me criaient : « Bonne nuit ! Silvio ! » Elle aussi, enhardie par l'obscurité, répétait d'une voix émue : « Bonne nuit, Silvio ! Courage ! »

Quand ces enfants étaient à déjeuner ou à goûter, ils me disaient : « Oh ! si nous pouvions te donner de notre café au lait ! Oh ! si nous pouvions te donner de nos gâteaux ! Le jour où on te rendra ta liberté, souviens-toi de venir nous voir ! Nous te donnerons des gâteaux biens bons, bien chauds, et tant de baisers ! »

XLIV. — Le mois d'octobre ramenait le plus triste de mes anniversaires. C'était le 13 de ce mois que, l'année précédente, j'avais été arrêté, et ce même mois me retra-

Digitized by Google

çait encore d'autres souvenirs non moins douloureux; deux ans auparavant, en octobre, un homme de mérite, que j'honorais beaucoup, s'était noyé par accident dans le Tésin; trois années avant, encore en octobre, Odoard Briche, jeune homme que j'aimais presque autant que s'il eût été mon fils; s'était involontairement tué d'un coup de fusil; et, dans ma première jeunesse, toujours en octobre, j'avais été frappé d'une autre grande affliction.

Quoique je ne fusse pas superstitieux, le fatal concours des pénibles souvenirs que m'offrait ce même mois m'inspirait une profonde tristesse.

Quand je causais, de ma fenêtre, avec ces enfants ou avec mes compagnons de captivité, je feignais d'être enjoué, mais à peine rentré dans mon antre, un poids indicible de douleur retombait sur mon âme.

Je prenais la plume pour composer quelques vers ou pour me livrer à quelque autre occupation littéraire, et une force irrésistible semblait me contraindre à écrire tout autre chose. Eh! quoi donc? De longues lettres que je ne pouvais envoyer, de longues lettres à ma chère famille, dans lesquelles j'épanchais tout mon cœur. Je les écrivais sur la table, puis je la râclais. C'étaient de vives expressions de tendresse, des souvenirs de la félicité dont j'avais joui auprès de mes parents, de mes frères, de mes sœurs, si indulgents, si affectueux. Le désir que j'éprouvais de les voir m'inspirait une foule de choses passionnées. Après avoir écrit des heures entières, il me restait toujours d'autres sentiments à exprimer.

C'était, sous une nouvelle forme, recommencer ma biographie et me faire illusion, en me retraçant l'image du passé et en arrêtant forcément mes regards sur un temps heureux qui n'était plus. Mais que de fois, grand Dieu! après avoir retracé dans un tableau animé un des traits du plus heureux temps de ma vie, après avoir enivré

Digitized by Google

mon imagination au point de me croire avec les personnes à qui je parlais, me rappelant soudain le présent, je laissais tomber ma plume et je frissonnais d'horreur ! Ces moments étaient véritablement affreux. Déjà, autrefois, j'en avais éprouvé le tourment, mais jamais avec des convulsions semblables à celles qui venaient alors m'assaillir.

J'attribuais ces convulsions et ces horribles angoisses à la plus grande agitation de mes sentiments, provoquée par la forme épistolaire que je donnais à ces écrits, et à la pensée que j'avais eue de les adresser à des personnes si chères.

Je voulus faire autre chose, et je ne pus y parvenir. Je voulus du moins abandonner la forme épistolaire, et je ne pus pas non plus. Dès que je prenais la plume et me mettais à écrire, c'était toujours une lettre pleine de tendresse et de douleur qui en résultait.

« Ne suis-je pas libre de ma volonté ? me disais-je ; cette nécessité de faire ce que je ne voudrais pas faire n'est-elle pas un véritable bouleversement de mon cerveau ? Autrefois cela ne m'arrivait pas. Cela aurait pu s'expliquer dans les premiers temps de ma détention, mais maintenant que je suis habitué à la vie de prison, maintenant que mon imagination devrait s'être calmée sur tout, maintenant que je me suis tant nourri de réfléxions philosophiques et religieuses, comment deviens-je l'esclave des aveugles désirs de mon cœur ? Comment suis-je enfant à ce point ? Appliquons-nous à autre chose. »

Je cherchais alors à prier ou à m'enfoncer dans l'étude de la langue allemande. Vains efforts ! Je m'apercevais que c'était encore une lettre que j'écrivais !

XLV. — Un état pareil était une vraie maladie, je ne sais si je ne dois pas dire une sorte de somnambulisme.

Digitized by Google

C'était sans doute l'effet d'une grande fatigue, occasionnée par les veilles et la tension d'esprit.

Le mal augmenta ; mes nuits étaient constamment sans sommeil, et presque toujours j'avais de la fièvre. Vainement je cessai de prendre le café le soir : l'insomnie était la même.

Il me semblait qu'il y avait en moi deux hommes, l'un qui voulait continuellement écrire des lettres, et l'autre qui voulait faire autre chose. « Eh bien ! dis-je, transigeons : écris encore des lettres, mais écris-les en allemand ; du moins tu apprendras cette langue. »

J'écrivis dès lors tout en mauvais allemand, et je fis, en effet, quelques progrès dans cette étude.

Le matin, après une longue veille, mon cerveau affaibli tombait dans une sorte d'assoupissement. Alors, dans mes songes, ou plutôt dans mon délire, je voyais mon père, ma mère, ou tout autre de ceux que j'aimais, se désespérer sur mon sort ; j'entendais leurs lamentables sanglots, et aussitôt je m'éveillais épouvanté en sanglottant aussi.

Quelquefois, pendant ces songes de peu de durée, il me semblait entendre ma mère consoler les autres, venir avec eux dans ma prison, et m'adresser les plus saintes paroles sur le devoir de la résignation, et lorsque je me réjouissais le plus de son courage et de celui des autres, tout à coup elle fondait en larmes, et ils pleuraient tous avec elle. Personne ne pourrait dire quels étaient alors les déchirements de mon âme.

Pour échapper à de telles angoisses, j'essayai de ne plus me coucher. Je conservais mon flambeau allumé pendant toute la nuit, et je restais à ma table, à lire et à écrire. Mais quoi ! il venait un moment où, bien que parfaitement éveillé, je lisais sans rien comprendre, et où ma tête n'avait absolument plus la force d'enfanter une idée.

Digitized by Google

Alors, je me mettais à copier, mais je copiais en songeant à tout autre chose qu'à ce que j'écrivais; je songeais à mes afflictions.

Et cependant, si je me couchais, c'était pis encore. Je ne trouvais aucune position supportable; une agitation convulsive me forçait de me lever; ou, si je dormais un peu, ces songes désespérants me faisaient plus de mal que de veiller.

Mes prières étaient arides, et néanmoins je les répétais souvent. Ce n'étaient pas d'abondantes paroles, mais une invocation à Dieu, à ce Dieu fait homme, et qui a éprouvé toutes les douleurs humaines.

Pendant ces nuits horribles, mon imagination s'exaltait quelquefois à tel point, que tout éveillé, il me semblait entendre dans ma prison tantôt des gémissements, tantôt des rires étouffés. Depuis mon enfance, je n'avais jamais cru aux sorcières ni aux esprits, et maintenant ces rires et ces gémissements m'épouvantaient; je ne savais comment me les expliquer; j'étais forcé de douter si je n'étais pas le jouet de quelque puissance inconnue et malfaisante.

Plusieurs fois je pris la lumière en tremblant, et je regardai si personne n'était caché sous mon lit pour se jouer de moi; plusieurs fois aussi j'eus l'idée qu'on m'avait enlevé de ma première chambre, pour me transporter dans celle-ci, parce qu'il s'y trouvait quelque trappe, ou quelque ouverture secrète dans les murs, d'où mes sbires épiaient tout ce que je faisais, et s'amusaient cruellement à m'épouvanter.

Quand j'étais à ma table, tantôt il me semblait que quelqu'un me tirait par mon habit, tantôt que l'on poussait un livre, qui tombait à terre; tantôt aussi je croyais qu'une personne, derrière moi, soufflait ma lumière pour qu'elle s'éteignît. Me levant alors précipitamment, je re-

Digitized by Google

gardais autour de moi, je me promenais avec défiance, et me demandais à moi-même si j'étais fou ou dans mon bon sens ; car au milieu de tout ce que j'éprouvais, je ne savais plus distinguer la réalité de l'illusion, et je m'écriais avec angoisse : « *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquistime*[1] ? »

XLVI. — Une fois, m'étant mis au lit un peu avant l'aurore, je crus être parfaitement sûr d'avoir placé mon mouchoir sous mon traversin. Après un moment d'assoupissement, je m'éveillai comme de coutume, et il me sembla qu'on m'étranglait. Je sentis mon cou étroitement enveloppé. Chose étrange ! Il était enveloppé avec mon mouchoir, fortement attaché par plusieurs nœuds ! J'aurais juré n'avoir pas fait ces nœuds, ni avoir touché mon mouchoir depuis que je l'avais mis sous mon traversin. Il fallait que je l'eusse fait en rêvant ou dans un accès de délire, sans en avoir gardé aucune souvenance ; mais je ne pouvais le croire, et depuis ce moment je craignais chaque nuit d'être étranglé.

Je comprends combien de pareils égarements d'esprit doivent paraître ridicules aux autres, mais pour moi, qui les éprouvais, ils me faisaient tant de mal, que j'en frémis encore.

Ces terreurs s'évanouissaient chaque matin, et tant que durait la lumière du jour, je me sentais l'âme si bien raffermie contre elles, qu'il me semblait impossible que je pusse encore en être atteint ; mais au coucher du soleil, je commençais à frissonner, et chaque nuit ramenait les affreuses extravagances de la nuit précédente.

1 « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez vous abandonné ? » (*Paroles du Sauveur mourant.*)

Digitized by Google

Plus j'étais faible dans les ténèbres, plus je faisais d'efforts, pendant le jour, pour paraître gai dans mes entretiens avec mes compagnons, avec les deux enfants du patriarcat et avec mes geôliers. Personne, en m'entendant plaisanter comme je le faisais, n'aurait pu s'imaginer que je fusse en proie à une si déplorable infirmité. J'espérais me raffermir par ces efforts, mais ils ne me servaient à rien. Ces visions nocturnes, que, dans le jour, je traitais de folies, redevenaient, le soir, d'épouvantables réalités.

Si je l'eusse osé, j'aurais supplié la commission de me changer de chambre; mais je ne pus jamais prendre sur moi d'en parler, craignant de faire rire à mes dépens.

Tous les raisonnements, toutes les résolutions toutes les études et toutes les prières étant inutiles, l'idée affreuse d'être entièrement et pour toujours abandonné de Dieu s'empara de moi.

Tous ces misérables sophismes contre la Providence qui dans l'état de raison, peu de semaines auparavant, m'avaient paru si absurdes, vinrent alors brutalement trotter dans ma tête, et me semblèrent mériter attention. Je luttai plusieurs jours contre cette tentation, puis je m'y abandonnai.

Je méconnus la bonté de la religion, et je dis comme je l'avais ouï dire aux plus furieux athées, et comme dernièrement encore Julien me l'écrivait : « La religion n'est bonne qu'à affaiblir les esprits. » J'eus l'audace de croire qu'en renonçant à Dieu, mon âme recouvrerait sa force. Confiance insensée! Je niais Dieu, et je ne savais pas nier l'existence de ces êtres invisibles et malfaisants qui semblaient m'entourer et se repaître de mes douleurs!

De quel nom qualifier ce martyre? Suffit-il de l'appeler maladie, ou n'était-ce pas en même temps un châtiment du ciel pour abattre mon orgueil et me faire reconnaître

Digitized by Google

que, sans une lumière particulière, je pouvais devenir incrédule comme Julien, et plus insensé que lui?

Quoi qu'il en soit, Dieu me délivra d'un mal si affreux au moment où je m'y attendais le moins.

Un matin, après avoir bu mon café, je fus pris de violentes coliques et de vomissements, qui me firent croire d'abord que j'étais empoisonné. Après ces vomissements, qui m'accablèrent de fatigue et me laissèrent tout en sueur, je me couchai et je m'endormis, vers midi, d'un sommeil paisible et qui dura jusqu'au soir.

Je m'éveillai, étonné d'un si long repos, et croyant n'avoir plus besoin de dormir, je me levai : « Étant debout, je serai plus fort, me dis-je, contre mes terreurs ordinaires. »

Mais les terreurs ne vinrent pas. J'en eus une grande joie, et, dans la plénitude de ma reconnaissance, recommençant à sentir Dieu, je me jetai à terre pour l'adorer et lui demander pardon de l'avoir nié pendant plusieurs jours. Cette effusion de joie épuisa mes forces, et étant resté un peu de temps à genoux, appuyé sur une chaise, je fus repris par le sommeil, et m'endormis dans cette position.

Là je m'éveillai à demi au bout d'une ou de plusieurs heures ; mais j'eus à peine le temps de me jeter tout habillé sur mon lit, et je me rendormis jusqu'au matin. Je demeurai toute cette journée dans un état de somnolence ; le soir, je me couchai de bonne heure, et je dormis la nuit entière. Quelle crise s'était opérée en moi? Je l'ignore, mais j'étais guéri.

XLVII. — Alors cessèrent les nausées dont mon estomac souffrait depuis longtemps, mes maux de tête disparurent, et il me vint un appétit extraordinaire. Je digérais

Digitized by Google

parfaitement, et mes forces augmentaient. Admirable Providence! elle m'avait ôté mes forces pour m'humilier, elle me les rendait parce que l'époque des sentences approchait, et qu'elle ne voulait pas que je succombasse à leur annonce.

Le 24 novembre, un de nos compagnons, le docteur Foresti, fut tiré de la prison des *Plombs* sans que nous sussions en quel lieu on le transportait. Le geôlier, sa femme et les *secondini* paraissaient atterrés, mais aucun d'eux ne voulait m'éclairer sur ce mystère.

« Et que veut savoir monsieur, me disait Tremerello, s'il n'y a rien de bon à lui apprendre? Je lui en ai déjà trop dit, trop dit.

— Allons, à quoi bon le taire? m'écriai-je en frissonnant, ne vous ai-je pas compris? Il est donc condamné à mort?

— Qui?... lui?... le docteur Foresti?... »

Tremerello hésitait; mais l'envie de bavarder n'était pas la moindre de ses vertus.

« Monsieur ne dira pas ensuite que je suis bavard, je ne voulais justement pas ouvrir la bouche sur ces choses-là. Que monsieur se souvienne qu'il m'y a forcé.

— Oui, oui, je vous ai forcé; mais allons! dites-moi tout. Qu'est-il arrivé à ce pauvre Foresti?

— Ah, monsieur! on lui a fait passer le *pont des Soupirs!* Il est dans les prisons criminelles! l'arrêt de mort lui a été lu, et à deux autres encore.

— Et cet arrêt s'exécutera... quand? Ah! les infortunés! Et quels sont les deux autres?

— Je n'en sais pas davantage, pas davantage. Les sentences ne sont pas encore publiés. On dit dans Venise qu'il y aura plusieurs commutations de peine. Dieu veuille que l'arrêt de mort ne s'exécute sur aucun d'eux; Dieu veuille que si tous ne peuvent y échapper, monsieur du moins y échappe!

Digitized by Google

Je porte à monsieur autant d'affection... pardon de la liberté, que s'il était mon frère. »

Et il s'en alla tout ému. Le lecteur peut imaginer dans quelle agitation je me trouvai tout le reste de cette journée, et la nuit suivante, et tant d'autres jours durant lesquels je ne pus en apprendre davantage.

Cette incertitude dura un mois. Enfin, les sentences relatives au premier procès furent rendues publiques. Elles frappaient beaucoup d'accusés, dont neuf étaient condamnées à mort, puis, par grâce, au *carcere duro,* les uns pour vingt ans, les autres pour quinze (et, dans les deux cas, ils devaient subir leur peine dans la forteresse du Spielberg, près la ville de Brünn en Moravie), d'autres enfin pour dix ans ou moins. (Ces derniers allaient dans la forteresse de Lubiana.)

Fallait-il voir dans cette commutation de peine accordée à tous les condamnés du premier procès une preuve que la mort épargnerait ceux du second? ou bien n'userait-on d'indulgence que pour les premiers, parce qu'ils avaient été arrêtés avant la publication des ordonnances contre les sociétés secrètes? et toute la rigueur des lois tomberait-elle sur les seconds?

« La solution de ces doutes ne peut longtemps se faire attendre, me disais-je : que Dieu soit béni de me donner le temps de prévoir la mort et de m'y préparer ! »

XLVIII. — Mon unique pensée était de mourir chrétiennement et avec courage. J'eus la tentation d'échapper au gibet par le suicide, mais elle me quitta. Quel mérite y a-t-il à ne pas se laisser égorger par le bourreau pour en faire soi-même l'office? On sauve son honneur. Eh ! n'est-ce pas une puérilité de croire qu'il y a plus d'honneur à tromper le bourreau qu'à se livrer à lui, lorsque,

Digitized by Google

après tout, force est de mourir? Quand même je n'eusse pas été chrétien, le suicide, en y réfléchissant, m'eût paru une sotte satisfaction et une chose inutile.

« Si le terme de ma vie est arrivé, me disais-je, ne suis-je pas heureux qu'il arrive de manière à me laisser le temps de me recueillir, et de purifier ma conscience par des désirs et un repentir dignes d'un homme? En jugeant comme le vulgaire, la pire de toutes les morts est celle du gibet; mais, au jugement du sage, cette mort n'est-elle pas préférable à tant d'autres causées par les maladies qui, en affaiblissant l'intelligence, ne permettent plus à l'âme de se détacher des pensées terrestres? »

La justesse de ce raisonnement pénétra si avant dans mon esprit, que l'horreur de la mort, et même de ce genre de mort, s'éloigna entièrement de moi. Je méditai longtemps sur les sacrements qui devaient me fortifier dans ce moment solennel, et je me crus en état de les recevoir dans les dispositions nécessaires pour en éprouver toute l'efficacité. Cette élévation d'âme que je croyais avoir, cette paix intérieure, cette indulgente affection pour ceux qui me haïssaient, cette joie de pouvoir sacrifier ma vie à la volonté de Dieu, les aurais-je conservées, si j'eusse été conduit au supplice? Hélas! l'homme est tellement plein de contradictions, que lors même qu'il paraît ne pouvoir être ni plus ferme ni plus saint, il ne faut qu'un moment pour le précipiter dans les faiblesses et dans les fautes. Serais-je alors mort plus dignement? Dieu seul le sait. Je ne m'estime pas assez pour l'affirmer.

Cependant l'approche vraisemblable de la mort arrêtait tellement mon imagination sur cette idée, que non-seulement la mort me semblait possible, mais annoncée par d'infaillibles pressentiments. Nul espoir d'éviter cette destinée n'entrait plus dans mon cœur. Chaque fois que j'entendais le bruit des pas ou des clefs, chaque fois qu'on

Digitized by Google

ouvrait ma porte, je me disais : « Courage! peut-être vient-on me chercher pour me lire ma sentence. Écoutons-la avec calme et dignité, et bénissons le Seigneur. »

Je méditais sur ce que je devais écrire pour la dernière fois à ma famille, et particulièrement à mon père, à ma mère, à chacun de mes frères, à chacune de mes sœurs, et, repassant dans mon esprit ces expressions de sentiments si profonds, si sacrés, je m'attendrissais avec une douceur infinie, je pleurais, et ces pleurs n'affaiblissaient pas ma volonté résignée.

Comment l'insomnie ne serait-elle pas revenue? Mais combien elle était différente de la première! Je n'entendais dans ma chambre ni rires ni gémissements, je ne rêvais ni d'esprits, ni d'hommes cachés. La nuit était pour moi plus délicieuse que le jour, parce que je me concentrais de plus en plus dans la prière. J'avais coutume de me mettre au lit vers quatre heures, et je dormais paisiblement pendant deux heures. Éveillé, je restais tard au lit pour me reposer, et me levais vers onze heures.

Une nuit, je m'étais couché un peu plus tôt que de coutume, et j'avais à peine dormi un quart d'heure, lorsque, me réveillant tout à coup, je vis une éclatante lumière sur le mur que j'avais en face. Je craignais d'être retombé dans mon ancien délire, mais ce que je voyais n'était pas une illusion. Cette lumière venait de la petite fenêtre au nord, au-dessous de laquelle je couchais.

Je saute à terre, je prends la table, la place sur mon lit, et, mettant dessus une chaise, je monte, et je vois un des plus beaux et des plus terribles spectacles de feu que je puisse imaginer.

C'était un grand incendie, à une portée de fusil de nos prisons. Il avait pris à la maison des boulangeries publiques, et il les consuma.

Digitized by Google

La nuit étant très obscure, on en voyait d'autant mieux ces vastes globes de flammes et de fumée agités par un vent furieux. De toutes parts volaient des étincelles qui semblaient pleuvoir du ciel. La lagune voisine réfléchissait l'incendie, un nombre infini de gondoles était en mouvement. Je me représentais l'épouvante et le danger de ceux qui habitaient la maison incendiée et celles qui l'avoisinaient, et je les plaignais. J'entendais des voix lointaines d'hommes et de femmes qui s'appelaient: Tognina! Momolo! Beppo! Zanze! Encore ce nom de Zanze qui venait frapper mon oreille! Il y en a par milliers à Venise, et pourtant je craignais que ce ne fût celle dont le souvenir m'était si doux! L'infortunée, serait-elle là, et peut-être enveloppée par les flammes? Oh si je pouvais voler à son secours!

Palpitant, frémissant, et frappé de stupeur, je restai à cette croisée jusqu'au point du jour, puis je descendis accablé d'une tristesse mortelle, me figurant le mal beaucoup plus grand qu'il n'était. Tremerello m'apprit qu'il n'y avait que les fours de brûlés et les magasins attenants à ces fours, avec une grande quantité de sacs de farine.

XLIX. — Mon imagination était encore vivement frappée d'avoir vu cet incendie, lorsque, quelques nuits après (je n'étais pas encore couché, et, assis à ma table, j'étudiais tout transi de froid), voici des voix peu éloignées de moi (c'étaient celles du geôlier, de sa femme, de leurs enfants et des *secondini*), qui s'écrient: « *Le feu! le feu! O bienheureuse Vierge, nous sommes perdus!* »

Le froid que je ressentais me quitta à l'instant. Je sautai dessus ma chaise, couvert de sueur, et regardai tout à l'entour si déjà on apercevait des flammes: on n'en voyait pas.

Digitized by Google

L'incendie était pourtant dans le palais même, dans quelques bureaux voisins des prisons.

Un des *secondini* criait : « Monsieur le maître, si le feu gagne, que ferons-nous de ces messieurs qui sont en cage ? »

Le geôlier répondait « Je n'ai pas le cœur de les laisser brûler. Cependant on ne peut ouvrir les prisons sans la permission de la commission. Allons ! dis-je, courez donc demander cette permission.

— J'y cours de suite, monsieur, mais la réponse n'arrivera pas à temps, savez-vous... »

Et où était cette héroïque résignation, que je me croyais si sûr de posséder en pensant à la mort ? Pourquoi l'idée d'être brûlé vif me donnait-elle la fièvre ? Comme s'il y avait plus de plaisir à se laisser serrer la gorge qu'à être brûlé ! Je fis cette réflexion, et j'eus honte de ma peur ; j'étais sur le point de crier au geôlier de m'ouvrir par charité, mais je me retins. Néanmoins je tremblais.

« Voilà donc, me dis-je, quel sera mon courage, si, échappé au feu, je suis conduit à la mort ! Je me contiendrai, je cacherai aux autres ma lâcheté, mais je trembleraï... Cependant... n'est-ce pas aussi du courage, quand on éprouve de la crainte, d'agir comme si on n'en avait pas ? N'est-ce pas générosité que de s'efforcer de donner volontiers ce qu'on regrette de donner ? N'est-ce pas obéissance que d'obéir en répugnant à le faire ? »

Le tumulte était si grand dans la maison du geôlier, qu'il indiquait un péril toujours croissant. Et le *secondino* parti pour demander la permission de nous tirer de ces lieux ne revenait pas. Enfin il me sembla entendre sa voix. J'écoutai, et ne pus distinguer ses paroles. J'attends, j'espère ; mais en vain ! Personne ne vient. Est-il possible que l'on n'ait pas permis que nous fussions sauvés du feu ! Et s'il n'y a plus moyen d'échapper ? Si le geôlier et sa famille avaient eux-mêmes de la peine à se mettre en

Digitized by Google

sûreté, et s'il n'y avait plus personne qui pensât aux pauvres prisonniers *en cage ?...*

« Mais enfin, reprenais-je, ce n'est là ni de la philosophie ni de la religion ! Ne serait-ce pas mieux de me préparer à voir les flammes entrer dans ma chambre et me dévorer ? »

Cependant les clameurs s'apaissent : peu à peu je n'entends plus rien. Est-ce une preuve que l'incendie a cessé ? Ou bien tous ceux qui l'ont pu ont-ils pris la fuite ? Et ne reste-t-il plus ici que les victimes abandonnées à une fin si cruelle ?

Le silence qui continuait de régner me calma : je compris que le feu devait être éteint.

Je me mis au lit, et je me reprochai comme une lâcheté l'anxiété que j'avais éprouvée. Maintenant qu'il ne s'agissait plus d'être brûlé, je regrettais de n'avoir pas péri dans les flammes plutôt que de recevoir la mort dans quelques jours de la main des hommes.

Le matin suivant j'appris de Tremerello les détails de l'incendie, et je ris de la peur qu'il me dit avoir eue, comme si la mienne n'avait pas égalé ou peut-être surpassé la sienne.

L. — Le 11 janvier 1822, vers neuf heures du matin, Tremerello saisit une occasion pour venir près de moi, et me dit tout agité :

« Monsieur sait-il que dans l'île Saint-Michel de Murano, ici à peu de distance de Venise, il y a une prison où sont peut-être plus de cent *carbonari ?*

— Vous me l'avez déjà dit d'autres fois ; eh bien !.... que voulez-vous dire ? Allons, parlez : il y en a peut-être de condamnés ?

— Précisément.

Digitized by Google

— Lesquels ?

— Je ne sais.

— Mon pauvre Maroncelli en serait-il ?

— Hélas, monsieur ! je ne sais, je ne sais qui en est. »

Il s'en alla tout ému, en me regardant d'un air de compassion.

Peu après, le geôlier entra, accompagné des *secondini* et d'un homme que je n'avais jamais vu. Le geôlier paraissait troublé. Le nouveau venu prit la parole.

« Monsieur, la commission a ordonnée que vous vinssiez avec moi.

— Partons, répondis-je ; et vous, qui êtes-vous donc ?

— Je suis le geôlier des prisons de Saint-Michel, où monsieur doit être transféré.

Le geôlier des *Plombs* remit à celui-ci mon argent, qu'il avait entre les mains. Je demandai et j'obtins la permission de faire quelque présent aux *secondini*. Je mis en ordre mes vêtements, je pris ma Bible sous le bras, et je partis. Pendant que je descendais ce long escalier, Tremerello me serra furtivement la main, il semblait vouloir me dire : « Malheureux ! tu es perdu ! »

Nous sortîmes par une porte qui donnait sur la lagune, où nous attendaient, avec une gondole, deux *secondini* du nouveau geôlier.

J'entrai dans la gondole agité par mille sentiments opposés. J'éprouvais un certain regret d'abandonner le séjour des *Plombs*, où j'avais beaucoup souffert, mais aussi où je m'étais affectionné à quelqu'un, et où quelqu'un s'était affectionné à moi, je goûtais le plaisir de me retrouver en plein air après une si longue reclusion, de voir le ciel, les eaux et la cité, sans le triste encadrement des barreaux de fer ; je retrouvais le souvenir de la joyeuse gondole qui, dans des temps beaucoup plus heureux, me portait sur cette même lagune ; celui des gondoles du lac

Digitized by Google

de Côme, du lac Majeur, des petites barques sur le Pô, de celles du Rhône et de la Saône.... Oh! riantes années, vous vous êtes évanouies! Qui, dans ce monde, a été aussi heureux que moi?

Né de parents les plus tendres, dans cette condition qui n'est pas la pauvreté, et qui, vous rapprochant presque également du pauvre et du riche, vous facilite la vraie connaissance de ces deux états; condition qui, à mon avis, est la plus favorable pour cultiver les affections; après une enfance entourée de toutes les douceurs de la vie domestique, j'étais allé à Lyon, auprès d'un vieux cousin de ma mère, fort riche et très-digne de ses richesses. Là, tout ce qui peut enchanter un cœur avide d'élégance et d'amour avait rempli de délices la première ardeur de ma jeunesse. Puis, de retour en Italie et fixé à Milan avec mes parents, j'avais continué à étudier, à aimer la société et les livres, ne trouvant partout que d'excellents amis et des applaudissements flatteurs. Monti et Foscolo, quoique ennemis l'un de l'autre, avaient pour moi la même bienveillance. Je m'attachai plus intimement au dernier, et cet homme si irascible, qui éloignait tant de personnes de lui par son âpre rudesse, n'était pour moi que douceur et cordialité, et j'avais pour lui une tendre vénération. D'autres littérateurs distingués me témoignaient aussi une affection que je leur rendais. Jamais les traits de l'envie ni de la calomnie ne m'atteignirent, ou du moins ils partaient de gens si discrédités qu'ils ne pouvaient me nuire. A la chute du royaume d'Italie, mon père était retourné demeurer à Turin, avec le reste de ma famille; et moi, me promettant toujours de rejoindre des êtres si chers, j'avais fini par rester à Milan, où j'étais entouré de tant de bonheur que je ne pouvais me résoudre à y renoncer.

Parmi mes meilleurs amis, trois, à Milan, l'emportaient dans mon cœur, D. Pietro Borsieri, monseigneur Lodo-

Digitized by Google

vico de Brême et le comte Luigi Porro Lambertenghi. A ceux-ci se joignit, plus tard, le comte Federigo Confalonieri.

M'étant chargé de l'éducation de deux des enfants de Porro, j'étais avec eux comme un père, et avec leur père, comme un frère. Dans cette maison affluait non-seulement tout ce que Milan avait d'esprits cultivés, mais encore une foule de voyageurs de distinction. C'était là que je connus madame de Staël, Schlegel, Davis, Byron, Hobhouse, Brougham et beaucoup d'autres personnages illustres des diverses parties de l'Europe. Oh ! comme la connaissance des gens de mérite réjouit l'âme et l'excite à s'ennoblir ! Oui, j'étais heureux ! Je n'aurais pas changé mon sort contre celui d'un prince !... Et d'un sort si doux tomber tout à coup entre les mains des sbires, être traîné de prison en prison, et finir par être étranglé ou périr dans les fers !

LI. — Tout en faisant ces réfléxions, j'arrivai à Saint-Michel, et je fus renfermé dans une chambre qui avait vue sur une cour, sur la lagune et sur la belle île de Murano. Je demandai des nouvelles de Maroncelli au geôlier, à sa femme et à quatre *secondini ;* mais ils me faisaient des visites courtes, pleines de défiance, et ne voulaient me rien dire.

Cependant, partout où il y a cinq à six personnes, il est rare de n'en pas trouver une compatissante et qui aime à parler : je la trouvai, et j'appris ce qui suit :

Maroncelli, après être resté longtemps seul, avait été mis avec le comte Camillo Laderchi : ce dernier, déclaré innocent, était sorti de prison depuis peu de jours, et Maroncelli se trouvait seul encore une fois. Deux autres de nos compagnons de captivité, le professeur Gian-Do-

Digitized by Google

menico Romagnosi et le comte Giovanni Arrivabene avaient été aussi mis en liberté comme innocents. Le capitaine Rezia et M. Canova étaient ensemble, et le professeur Ressi était mourant dans une prison voisine de la leur.

« La sentence de ceux qui ne sont pas sortis est donc venue ? demandai-je ; et qu'attend-on pour nous la faire connaître? peut-être que le pauvre Ressi meure, ou qu'il soit en état d'entendre son arrêt, n'est-ce pas?

— Je crois que oui. »

Tous les jours je demandais des nouvelles de cet infortuné.

« Il a perdu la parole ; — il l'a recouvrée, mais il a le délire et n'entend rien ; — il donne peu de signes de vie ; — il crache souvent le sang, il délire encore ; — il est plus mal ; — il est mieux, — il est à l'agonie. »

Telles furent les réponses que l'on me donna pendant plusieurs semaines. Enfin, un matin, on me dit : « Il est mort ! »

Je versai une larme sur lui, et me consolai en pensant qu'il avait ignoré sa condamnation.

Le jour suivant, 21 février 1822, à dix heures du matin, le geôlier vint me prendre, me conduisit dans la salle de la commission, et se retira. Le président, l'inquisiteur et les deux juges assistants, étaient assis : ils se levèrent.

Le président me dit, avec l'accent d'une noble commisération, que la sentence était arrivée, qu'elle était terrible, mais que déjà l'empereur l'avait adoucie.

L'inquisiteur me lut la sentence. « Condamné à mort ! » puis il lut le rescrit : « La peine est commuée en quinze années de *carcero duro* dans la forteresse du Spielberg. »

Je répondis : « La volonté de Dieu soit faite ! » Mon intention était véritablement de recevoir en chrétien ce coup terrible, et de ne montrer, de ne nourrir du ressentiment contre qui que ce fût.

Digitized by Google

Le président loua ma modération, et m'engagea à la conserver toujours, ajoutant qu'au bout de deux ou trois ans cette modération me mériterait peut-être une plus grande grâce. (Au lieu de deux ou trois, ce furent bien d'autres années!)

Les autres juges aussi m'adressèrent des paroles de consolation et d'espérance; mais l'un d'eux, qui, dans le cours du procès, s'était toujours montré très-hostile envers moi, me dit quelque chose de poli, qui cependant me parut piquant. Cette politesse me sembla démentie par ses regards, dans lesquels j'aurais juré qu'il y avait une joie insultante.

Maintenant je ne jurerais plus que cela ne fût ainsi, je puis très-bien m'être trompé, mais mon sang alors fut bouleversé et j'eus peine à ne pas laisser éclater ma fureur. Je dissimulai, et pendant qu'on me louait encore de ma patience toute chrétienne, en secret je l'avais déjà perdue.

« Demain, dit l'inquisiteur, il nous sera pénible d'avoir à vous annoncer publiquement votre sentence, mais c'est une formalité indispensable.

— Soit, répondis-je.

— Dès ce moment, reprit-il, vous pouvez jouir de la compagnie de votre ami. »

Et, ayant appelé le geôlier, ils me consignèrent de nouveau entre ses mains, en lui disant de me mettre avec Maroncelli.

LII. — Quel doux moment ce fut pour mon ami et pour moi que celui où nous nous revîmes après un an et trois mois de séparation et tant de douleurs? Les joies de l'amitié nous firent presque oublier un instant notre condamnation.

Digitized by Google

Bientôt néanmoins je m'arrachai de ses bras pour prendre la plume et écrire à mon père ; car je désirais ardemment que la nouvelle de mon triste sort fût annoncée par moi à mes chers parents plutôt que par d'autres, afin que le déchirement de leur cœur fût adouci par le calme religieux de mon langage. Les juges me promirent d'expédier aussitôt cette lettre.

Maroncelli me parla ensuite de son procès et du mien. Nous nous racontâmes plusieurs aventures de prison ; puis, allant à la fenêtre, nous saluâmes trois de nos amis, qui étaient à la leur. C'étaient d'adord Canova et Rezia, qui se trouvaient ensemble : le premier condamné à six ans de *carcere duro*, et le second, à trois. Le troisième était le docteur Cesare Armari, qui, dans les mois précédents, avait été mon voisin aux *Plombs*. Il n'avait eu à subir aucune comdamnation, et il sortit depuis, déclaré innocent.

Le plaisir de nous entretenir ensemble fut une distraction pendant toute la journée et toute la soirée : mais quand nous fûmes couchés, quand la lumière fut éteinte et le silence rétabli, il me fut impossible de dormir. Ma tête était en feu et mon cœur saignait en pensant à ma famille. Mes vieux parents résisteront-ils à un tel malheur ? Auront-ils assez de leurs autres enfants pour les consoler? Ils sont tous aimés autant que je le suis, et en sont plus dignes que moi, mais un père et une mère trouvent-ils jamais que les enfants qui leur restent soient une compensation de celui qu'ils perdent ?

Ah ! si du moins je n'eusse pensé qu'à mes parents et à quelques autres personnes que j'aimais ! ce souvenir n'eût produit en moi que de l'affliction et de l'attendrissement, mais je pensai aussi à ce prétendu rire de joie insultante de ce juge, à mon procès, à la cause de ma condamnation, aux passions politiques, au sort d'un si grand nombre de mes

Digitized by Google

amis... et j'étais incapable de juger avec indulgence aucun de mes adversaires. Dieu me soummettait à une grande épreuve! Mon devoir eût été de la subir avec courage, je n'en eus ni la force ni la volonté. La volupté de la haine avait pour moi plus de charme que la douceur du pardon : je passai une nuit d'enfer.

Le matin, je ne priai pas. L'univers me semblait l'œuvre d'un pouvoir ennemi du bien. Plusieurs fois déjà je m'étais fait le calomniateur de Dieu, mais jamais je n'aurais cru pouvoir le redevenir, et surtout le redevenir en si peu d'heures! Julien, dans ses plus grands accès de fureur, ne pouvait pas être plus impie que moi. Quand l'homme ne roule dans son esprit que des pensées de haine, et que surtout il est frappé d'un très-grand malheur, qui devrait au contraire le rendre plus religieux, lors même qu'il aurait été juste, il devient pervers. Oui, lors même qu'il aurait été juste; car on ne peut haïr sans orgueil. Et qui es-tu, ô misérable mortel, pour prétendre qu'aucun de tes semblables ne te juge sévèrement, pour vouloir que personne ne puisse te nuire de bonne foi, en croyant agir avec justice; pour te plaindre, si Dieu veut que tu souffres plutôt d'une manière que d'une autre?

Je me sentais malheureux de ne pouvoir prier, mais où règne l'orgeuil on ne saurait trouver d'autre dieu que soi-même.

J'aurais voulu recommander mes parents désolés au Consolateur suprême, et je ne croyais plus en lui!

LIII. — A neuf heures du matin, on nous fit entrer, Maroncelli et moi, dans une gondole qui nous conduisit à la ville. Nous abordâmes au palais du doge, nous montâmes aux prisons, et on nous mit dans la chambre qu'habitait, peu de jours avant, M. Caporali, qu'on avait trans-

Digitized by Google

féré je ne sais où. Neuf ou dix sbires étaient là, assis, pour nous garder, et nous attendions en nous promenant le moment d'être traînés sur la place. L'attente fut longue; l'inquisiteur ne vint qu'à midi, pour nous annoncer qu'il fallait partir. Le médecin arriva aussi, et nous engagea à boire un petit verre d'eau de menthe, que nous acceptâmes, pénétrés de reconnaissance, moins encore de cette attention que de la pitié que le bon vieillard nous témoignait. C'était le docteur Dosmo. Le chef des sbires s'avança ensuite, nous mit les menottes, et nous le suivîmes, accompagnés des autres sbires.

En descendant le magnifique escalier *des Géants*, nous nous rappelâmes le doge Marino Faliero, décapité en ce lieu même. Nous entrâmes sous le grand portique, qui, de la cour du palais donne sur la *Piazzetta*, et arrivés là, nous tournâmes à gauche, vers la lagune. Au milieu de la *Piazzetta* était l'échafaud sur lequel nous devions monter. De l'escalier *des Géants* à cet échafaud étaient rangées deux files de soldats allemands, au milieu desquels nous passâmes.

Montés sur l'échafaud, nous jetâmes nos regards autour de nous, et nous vîmes une immense population frappée de terreur. On apercevait sur divers points, dans l'éloignement, d'autres soldats alignés, et on nous dit qu'il y avait partout des canons avec mèches allumées.

C'était sur cette même *Piazzetta* qu'en septembre 1820, un mois avant mon arrestation, un mendiant m'avait dit: « Ceci est un lieu de malheur! »

Ce mendiant me revint à la mémoire, et je me dis : « Qui sait s'il n'est pas là, lui aussi, au milieu de ces milliers de spectateurs, et s'il ne me reconnaît pas? »

Le capitaine autrichien nous cria de nous tourner du côté du palais, et de regarder en haut. Nous obéîmes, et nous vîmes sur la terrasse un officier de justice tenant

Digitized by Google

un papier à la main. C'était la sentance. Il la lut à haute voix.

Un profond silence régna jusqu'à ces mots : *condamnés à mort.* Il s'éleva alors un murmure général de compassion, puis le silence se rétablit pour écouter la fin de la lecture, et un nouveau murmure accueillit ces expressions : *condamnés au carcere duro, Maroncelli pour vingt ans, et Pellico pour quinze.*

Le capitaine nous ayant fait signe de descendre, nous jetâmes encore une fois nos regards autour de nous, et nous descendîmes. Rentrés dans la cour, nous montâmes l'escalier, et l'on nous fit retourner dans la chambre d'où on nous avait tirés ; on nous ôta ensuite les menottes, et nous fûmes reconduits à Saint-Michel.

LIV. — Ceux qui avaient été condamnés avant nous étaient déjà partis pour Lubiana et pour le Spielberg, accompagnés d'un commissaire de police. Maintenant nous attendions le retour de ce même commissaire pour qu'il nous conduisît à notre destination. Nous l'attendîmes un mois.

Ma vie alors se passait à parler beaucoup pour me distraire, et à entendre parler les autres. Maroncelli me lisait en outre ses compositions littéraires, et je lui lisais les miennes. Je lus un soir, de ma fenêtre, à Canova, à Rezia et à Armari, l'*Ester d'Engaddi,* et le lendemain au soir, l'*Iginia d'Asti.*

Mais la nuit, je frémissais, je pleurais et je dormais peu ou pas du tout.

Je désirais et craignais en même temps d'apprendre comment la nouvelle de mon infortune avait été reçue par mes parents.

Enfin je reçus une lettre de mon père. Quelle fut ma

Digitized by Google

douleur en voyant que la dernière que je lui avais adressée n'avait pas été envoyée sur-le-champ, comme j'en avais tant prié l'inquisiteur ! Mon malheureux père, qui s'était toujours flatté de l'espérance que je sortirais acquitté, ayant pris, un jour, la *Gazette de Milan*, y avait lu ma condamnation. Lui-même me racontait cette cruelle découverte, et me laissait à imaginer combien son âme avait été déchirée.

Oh ! comme dans mon immense compassion pour lui, pour ma mère, pour toute ma famille, je m'indignai de ce que ma lettre n'avait pas été soigneusement expédiée ! Peut-être n'y avait-il eu aucune mauvaise intention dans ce retard, mais j'en supposai une infernale : je crus y découvrir un raffinement de barbarie, le désir que le coup dont j'étais frappé tombât aussi de toute sa violence sur mes parents innocents. J'aurais voulu pouvoir répandre une mer de sang pour punir cette cruauté imaginaire.

Maintenant que je juge de sang-froid, je trouve mon idée peu vraisemblable. Ce retard n'eut sans doute d'autre cause que la négligence.

Furieux comme je l'étais, j'appris en frémissant que mes compagnons se proposaient de faire leurs pâques avant de partir, et je sentis que je ne devais pas les faire, n'ayant en moi aucune volonté de pardonner. Oh ! que n'ai-je donné ce scandale !

LV. — Le commissaire arriva enfin d'Allemagne, et vint nous dire que, dans deux jours, nous partirions.

« Messieurs, ajouta-t-il, j'ai le plaisir de pouvoir vous donner une consolation. En revenant du Spielberg, j'ai vu, à Vienne, S. M. l'empereur, qui m'a dit que vos jours de détention seraient de douze heures, et non de vingt-quatre. Cette expression de S. M. veut dire que la peine est diminuée de moitié. »

Digitized by Google

Cette diminution ne nous fut jamais annoncée officiellement. Il n'était pas probable cependant que le commissaire nous fît un mensonge, d'autant plus qu'il ne nous donna pas cette nouvelle en secret, mais du consentement de la commission.

Je ne pus néanmoins m'en réjouir ; car, dans ma pensée, sept ans et demi de fers n'étaient guère moins horribles que quinze. Il me semblait impossible que je vécusse aussi long-temps.

Ma santé était de nouveau très-mauvaise. Je souffrais beaucoup de la poitrine, je toussais, et je croyais mes poumons attaqués ; je mangeais peu, et ce peu je ne le digérais pas.

Notre départ eut lieu dans la nuit du 25 au 26 mars. On nous permit d'embrasser notre ami le docteur Cesare Armari. Un sbire nous attacha ensuite une chaîne transversalement de la main droite au pied gauche, pour nous empêcher de fuir. Nous descendîmes dans une gondole, et nos gardes ramèrent vers Fusine.

Arrivés là, nous trouvâmes deux voitures prêtes. Le commissaire monta avec Rezia et Canova dans l'une, et le sous-commissaire, avec Maroncelli et moi, dans l'autre. Six ou sept gardes de police, armés de fusils et de sabres, et placés, les uns dans les voitures, les autres, sur le siége du voiturin, complétaient le convoi.

Il est toujours douloureux de se voir contraint par le malheur de quitter sa patrie, mais la quitter chargé de chaînes, et pour aller habiter des climats horribles, pour aller languir des années entières parmi des sbires, est une chose si déchirante, qu'il n'y a pas de termes pour l'exprimer !

Avant de passer les Alpes, ma nation me devenait à chaque instant plus chère, à cause de la commisération que nous témoignaient partout ceux que nous rencontrions.

Digitized by Google

Notre condamnation étant déjà connue depuis plusieurs semaines, nous étions attendus dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque hameau isolé. Dans plusieurs endroits, les commissaires et les gardes eurent peine à dissiper la foule qui nous entourait. La bienveillance qui se manifestait à notre égard était véritablement étonnante.

A Udine, une touchante surprise nous était réservée. Quand nous fûmes arrivés à l'auberge, le commissaire fit fermer la porte de la cour et écarter le peuple, puis nous assigna une chambre, et ordonna aux domestiques de nous y apporter notre souper et tout ce qu'il fallait pour coucher, un instant après, trois hommes entrent avec des matelas sur les épaules. Quel est notre étonnement en nous apercevant qu'un seul d'entre eux est au service de la maison, et que les deux autres sont de notre connaissance ! Nous feignîmes de les aider à déposer les matelas, et nous leur serrâmes furtivement la main. Les larmes nous jaillissaient du cœur à tous. Oh ! combien il nous fut pénible de ne pouvoir les verser en nous pressant dans les bras les uns des autres !

Les commissaires ne s'aperçurent pas de cette scène touchante; mais je soupçonnai un des gardes d'avoir pénétré le mystère au moment où le bon Dario me serrait la main. Ce garde était Vénitien. Il nous fixa au visage Dario et moi, pâlit, et sembla hésiter s'il devait élever la voix ; mais il se tut, et tourna les yeux d'un autre côté, feignant de n'avoir rien vu. S'il ne devina pas que ces deux personnes fussent de nos amis, il pensa du moins que c'étaient des domestiques de notre connaissance.

LVI. — Il faisait à peine jour quand nous partîmes d'Udine le lendemain. L'excellent Dario était déjà dans la rue, enveloppé de son manteau, il nous salua encore, et

Digitized by Google

nous suivit longtemps. Nous vîmes aussi derrière nous une voiture pendant deux ou trois milles, et dans cette voiture une personne qui agitait son mouchoir. Enfin elle s'en retourna. Qui était-ce? Nous ne pûmes que le supposer.

Que Dieu bénisse toutes les âmes généreuses qui n'ont pas honte d'aimer les malheureux! Ah! je les apprécie d'autant mieux, que, dans les jours de mon adversité, j'ai connu des lâches qui m'ont renié, et ont cru gagner quelque chose en répétant les outrages qui m'étaient adressés; mais ceux-ci ont été en petit nombre, et les autres n'ont pas été rares.

Je me trompais en pensant que cette compassion que nous trouvions en Italie, allait cesser dès que nous serions sur la terre étrangère. Ah! l'homme bon est toujours le compatriote des malheureux! Quand nous fûmes en Illyrie et en Allemagne, il arrivait la même chose que chez nous, ce gémissement était universel : *Arme herren!* (Pauvres messieurs !)

Quelquefois, en entrant dans un pays, on était obligé de faire arrêter nos voitures avant de décider où nous irions loger. Alors la population se pressait autour de nous, et nous entendions des paroles de compassion qui partaient véritablement du cœur. La bonté de ces étrangers me touchait encore plus que celle de mes compatriotes. Oh! comme je leur en étais reconnaissant! Combien est douce la pitié de nos semblables! et qu'il est doux de les aimer!

La consolation que j'en tirais diminuait jusqu'à mon indignation contre ceux que j'appelais mes ennemis.

« Qui sait, me disais-je, si je voyais de près leurs visages, et qu'ils vissent le mien, si je pouvais lire dans leurs âmes et eux dans la mienne, qui sait si je ne serais pas forcé d'avouer qu'il n'y a aucune scélératesse en eux,

Digitized by Google

et eux, qu'il n'y en a aucune en moi? Qui sait si nous ne serions pas forcés de nous plaindre mutuellement et de nous aimer?

Trop souvent les hommes ne se haïssent que parce qu'ils ne se connaissent pas : s'ils échangeaient entre eux quelques paroles, peut-être se donneraient-ils le bras avec une mutuelle confiance.

Nous nous arrêtâmes un jour à Lubiana, où Canova et Rezia furent séparés de nous, et conduits au château : on concevra facilement combien cette séparation nous fut douloureuse à tous les quatre.

Le soir de notre arrivée à Lubiana, un monsieur que l'on nous dit être, si j'entendis bien, un secrétaire municipal, vint poliment nous tenir compagnie. C'était un homme plein d'humanité, qui parlait de la religion avec onction et gravité. Je soupçonnai que c'était un prêtre : les prêtres, en Allemagne, s'habillent comme les séculiers. Celui-ci avait une de ces figures ouvertes qui inspirent l'estime : je regrettai de ne pouvoir faire une plus ample connaissance avec lui, et je regrettai d'avoir eu l'étourderie d'oublier son nom.

Qu'il me serait doux aussi de savoir ton nom, ô jeune fille qui, dans un village de la Styrie, nous suivis au milieu de la foule, et nous saluas des deux mains lorsque notre voiture dut s'arrêter quelques minutes! Tu t'éloignas ensuite, ton mouchoir sur les yeux, appuyée sur le bras d'un jeune homme triste, qui paraissait Allemand à sa blonde chevelure, mais qui, peut-être, était allé en Italie, et s'était attaché à notre malheureuse nation.

Qu'il me serait doux de savoir le nom de chacun de vous, vénérables pères et mères de famille qui, en différents lieux, vous approchiez de nous pour nous demander si nous avions encore nos parents, et qui, en apprenant qu'ils existaient, pâlissiez en vous écriant : « Ah!

Digitized by Google

que Dieu vous rende bientôt à ces malheureux vieillards !»

LVII. — Nous arrivâmes le 10 avril au lieu de notre destination.

La ville de Brünn est la capitale de la Moravie, et le gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie y réside. Elle est située dans une riante vallée, et a un certain air d'opulence. Plusieurs manufactures de draps y prospéraient alors, elles sont tombées depuis en décadence : sa population était d'environ trente mille âmes.

Près de ses murs, à l'occident, s'élève une colline dominée par le funeste château du Spielberg, autrefois le palais des seigneurs de Moravie, aujourd'hui la plus rigoureuse prison de la monarchie autrichienne. C'était une citadelle très-forte, mais les Français la bombardèrent et la prirent lors de la fameuse bataille d'Austerlitz (le village d'Austerlitz est à peu de distance). Depuis elle ne fut pas rétablie de manière à pouvoir encore servir de forteresse ; on se borna à relever une partie de l'enceinte qui était démantelée. Environ trois cents condamnés, pour la plupart voleurs ou assassins, sont détenus dans ce lieu, les uns au *carcere duro*, les autres au *carcere durissimo*.

Le *carcere duro* signifie être obligé de travailler, porter la chaîne aux pieds, coucher sur des planches nues, et vivre de la plus misérable nourriture que l'on puisse imaginer. Le *carcere durissimo* signifie être enchaîné d'une manière plus horrible encore, avec un cercle de fer autour des reins, et la chaîne fixée au mur, de sorte qu'on peut à peine se traîner autour de la planche qui sert de lit : la nourriture est la même, quoique la loi dise : *du pain et de l'eau*.

Nous autres, prisonniers d'État, nous étions condamnés au *carcere duro*.

Digitized by Google

En gravissant cette colline, nous tournâmes les yeux derrière nous, pour dire adieu au monde, incertains si le gouffre qui allait nous engloutir vivants se rouvrirait jamais pour nous. J'étais calme en apparence, mais intérieurement je rugissais. Vainement je voulus recourir à la philosophie pour retrouver la paix, la philosophie n'avait pas de raisons suffisantes pour moi.

Étant parti de Venise en mauvaise santé, le voyage m'avait horriblement fatigué. Ma tête et tout mon corps étaient endoloris. J'avais une fièvre brûlante. Le mal physique contribuait à entretenir mon irascibilité, qui, à son tour, probablement, aggravait le mal physique.

On nous consigna entre les mains de surintendant du Spielberg, et nos noms furent inscrit, par celui-ci, parmi ceux des voleurs. En nous quittant, le commissaire impérial nous embrassa, il était attendri : « Messieurs, nous dit-il, je vous recommande particulièrement la docilité, car la moindre infraction à la discipline pourrait être sévèrement punie par M. le surintendant. »

Quand l'acte d'écrou fut terminé, on nous conduisit, Maroncelli et moi, dans un corridor souterrain, où s'ouvrirent pour nous deux chambres ténébreuses et non contiguës, et chacun de nous fut enfermé dans sa tanière.

LVIII. — C'est une chose bien cruelle quand déjà on a dit adieu à tant d'objets, et qu'on n'est plus que deux amis également malheureux, oui, c'est une chose bien cruelle de se séparer ! Maroncelli, en me quittant, me voyait malade, et plaignait en moi un homme que probablement il ne reverrait jamais : je plaignais en lui une fleur brillante de santé, arrachée peut-être pour toujours à la lumière vivifiante du soleil. Et cette fleur, en effet, comme elle s'est flétrie ! Elle revit un jour la lumière, mais hélas ! en quel état !

Digitized by Google

Lorsque je fus seul dans mon horrible cachot, et que j'eus entendu se fermer les verroux, je distinguai, à la faible lueur qui descendait d'une petite fenêtre, un lit composé de quelques planches, et une énorme chaîne attachée au mur. Je m'assis en frémissant sur ce lit, et, ayant pris la chaîne, j'en mesurai la longueur, pensant qu'elle m'était destinée.

Une demi-heure après, le bruit des clés se fit entendre; la porte s'ouvrit : le chef-geôlier m'apportait une cruche d'eau.

« Voici de quoi boire, me dit-il, d'une voix rude, demain matin j'apporterai le pain.

— Merci, bonhomme.

— Je ne suis pas bon, me répondit-il.

— Tant pis pour vous, lui dis-je indigné, et cette chaîne, ajoutai-je, elle est pour moi, peut être?

— Oui, monsieur, si vous n'étiez pas tranquille, si vous vous mettiez en fureur, et si vous disiez des injures; mais si vous êtes raisonnable, nous ne vous mettrons qu'une chaîne aux pieds : le forgeron la prépare en ce moment.

Il se promenait lentement de long en large, en agitant son vilain trousseau de grosses clefs; et moi, d'un œil irrité, je regardais sa gigantesque, maigre et vieille personne, et bien que les traits de son visage ne fussent pas communs, tout en lui me semblait offrir l'odieuse expression d'une brutale rigueur.

Oh! que les hommes sont injustes en jugeant sur l'apparence et selon leurs orgueilleuses préventions! Celui que je croyais voir agiter joyeusement ses clés pour me faire sentir son triste pouvoir, celui que je croyais impudent par une longue habitude de cruauté, roulait dans son esprit des pensées de compassion, et certainement il ne parlait ainsi, avec un accent brusque, que pour dissimuler ce sentiment. Il aurait voulu le cacher pour ne pas paraître

Digitized by Google

faible, et dans la crainte que j'en fusse indigne; mais, en même temps, supposant que j'étais peut-être plus malheureux que méchant, il eût désiré me le montrer.

Ennuyé de sa présence et plus encore de ses airs de maître, je crus devoir l'humilier en lui disant impérieusement, comme à un laquais : « Donnez-moi à boire. »

Il me regarda, et sembla me dire : « Arrogant! ici il faut se déshabituer de commander. »

Mais il se tut, courba sa longue échine, prit la cruche qui était par terre et me la donna. En la prenant, je m'aperçus qu'il tremblait : et, attribuant ce tremblement à la vieillesse, un mélange de pitié et de vénération tempéra mon orgueil.

« Quel âge avez-vous? lui demandai-je avec l'accent de la bienveillance.

— Soixante-quatorze ans, monsieur, j'ai déjà vu bien des malheurs, soit les miens ou ceux d'autrui. »

Ce mot sur ses malheurs et ceux des autres fut accompagné d'un nouveau tremblement pendant qu'il reprenait la cruche, et je soupçonnai que ce n'était pas seulement l'effet de l'âge, mais aussi celui de quelque noble émotion. Cette idée effaça de mon âme la haine que son premier aspect y avait fait naître.

« Comment vous nommez-vous? lui demandai-je.

— Le sort se moqua de moi, monsieur, en me donnant le nom d'un grand homme : je m'appelle Schiller. »

Il m'apprit ensuite, en peu de mots, quel était son pays, son origine, les guerres qu'il avait vues et les blessures qu'il y avait reçues.

Il était né en Suisse, d'une famille d'agriculteurs; il avait combattu contre les Turcs, sous les ordres du général Laudon, du temps de Marie-Thérèse et de Joseph II, et depuis, dans toutes les guerres de l'Autriche contre la France jusqu'à la chute de Napoléon.

Digitized by Google

LIX. — Quand nous venons à concevoir meilleure opinion d'un homme que d'abord nous avions jugé méchant, examinant son visage, sa voix, ses manières, nous croyons y découvrir des signes évidents de bonté. Cette découverte est-elle une réalité? Je la soupçonne de n'être qu'une illusion; car ce même visage, cette même voix, ces mêmes manières, nous semblaient peu de temps auparavant des signes certains de perversité. Nous n'avons pas plus tôt réformé notre jugement sur les qualités morales, que nous réformons aussi les conclusions de notre science physiognomonique. Que de figures nous vénérons parce que nous savons quelles ont appartenu à des gens vertueux, et qui ne nous paraîtraient propres à inspirer aucune vénération si elles eussent appartenu à d'autres hommes! et *vice versâ*. J'ai beaucoup ri un jour d'une dame qui, voyant une tête de Catilina, et la prenant pour celle de Collatin, s'imaginait y voir la douleur sublime de ce dernier à la mort de Lucrèce. Et cependant de telles illusions sont communes.

Non qu'il n'y ait des figures d'honnêtes gens qui ne portent clairement empreint dans leurs traits le caractère de la bonté, et qu'il n'y ait des figures de méchants où se peint aussi clairement le caractère de la méchanceté, mais je soutiens qu'il y a beaucoup de physionomies dont l'expression est douteuse.

En somme, lorsque le vieux Schiller fut un peu entré dans mes bonnes grâces, je le regardai plus attentivement que je ne l'avais fait d'abord, et il cessa de me déplaire. A dire vrai, son langage, quelle que fût sa rudesse, offrait parfois des traces d'une âme élevée.

« Caporal comme je suis, disait-il, il m'est échu pour retraite le triste emploi de geôlier, et Dieu sait si cela ne m'est pas beaucoup plus pénible que de risquer ma vie sur les champs de bataille! »

Je me repentis de lui avoir demandé à boire avec hau-

Digitized by Google

teur. « Mon cher Schiller, lui dis-je en lui serrant la main, c'est en vain que vous le niez, je vois que vous êtes bon ; et puisque je suis tombé dans ce malheur, je remercie le ciel de vous avoir choisi pour mon gardien. »

Il écouta mes paroles, secoua la tête, et répondit en passant la main sur son front, comme un homme qui a une pensée importune :

« Je suis méchant, monsieur, on m'a fait prêter un serment auquel je ne manquerai jamais. Je suis obligé de traiter tous les prisonniers, et surtout les prisonniers d'État, avec la même sévérité, sans avoir égard à leur condition, sans indulgence, et sans permettre aucun abus. L'empereur sait ce qu'il fait, je dois lui obéir.

— Vous êtes un brave homme, et je respecterai ce que vous regardez comme un devoir de conscience. Celui qui agit dans la sincérité de sa conscience peut se tromper, mais il est pur devant Dieu.

— Pauvre monsieur ! Prenez patience, et plaignez-moi. Je serai de fer pour mes devoirs, mais le cœur... le cœur est plein des regrets de ne pouvoir soulager les malheureux : voilà ce que je voulais dire à monsieur. »

Nous étions émus tous deux. Il me supplia d'être calme, de ne pas me mettre en fureur, comme le font souvent les condamnés, afin de ne pas le forcer à me traiter durement.

Et, prenant ensuite un ton brusque, comme pour me cacher une partie de son émotion, il me dit :

« Maintenant, il faut que je m'en aille. »

Puis il se retourna, pour me demander depuis combien de temps durait cette misérable toux que j'avais, et lança un gros mot de malédiction contre le médecin, parce qu'il ne venait pas ce soir même me visiter.

« Monsieur a une fièvre de cheval, ajouta-t-il, je m'y connais. Il lui faudrait au moins une paillasse, mais jusqu'à

Digitized by Google

ce que le médecin l'ait prescrit, nous ne pouvons la lui donner. »

Il sortit, referma la porte, et je m'étendis sur ces planches si dures, agité par la fièvre, et ayant de fortes douleurs à la poitrine ; mais moins irrité, moins ennemi des hommes, et moins éloigné de Dieu.

LX. — Le soir, le surintendant vint, accompagné de Schiller, d'un autre caporal et de deux soldats, pour faire une perquisition. On en faisait trois par jour : une le matin, une le soir, et la troisième à minuit. Tout les coins de la prison étaient visités ; on examinait la moindre des choses, ensuite les subalternes se retiraient, et le surintendant qui, le matin et le soir ne manquait jamais à la visite, demeurait quelque temps à causer avec moi.

La première fois que je vis cette petite troupe, il me vint une pensée étrange. Dans l'ignorance où j'étais encore de cet usage importun, en proie au délire de la fièvre, je m'imaginai que l'on venait pour m'égorger, et je saisis la longue chaîne qui se trouvait près de moi pour briser la tête du premier qui s'approcherait.

« Que faites-vous ? me dit le surintendant, nous ne venons vous faire aucun mal ; c'est une visite de formalité que nous faisons dans toutes les prisons pour nous assurer que tout est dans l'ordre. »

J'hésitai ; mais lorsque je vis Schiller s'avancer vers moi et me tendre amicalement la main, son air tout paternel m'inspira de la confiance, je laissai retomber la chaîne, et je pris sa main dans les miennes.

« Oh ! comme il est brûlant ! dit-il au surintendant, si on pouvait seulement lui donner une paillasse ! »

Il prononça ces mots avec un accent de douleur si vrai, si affectueux, que j'en fus attendri.

Digitized by Google

Le surintendant me tâta le pouls, et me plaignit: c'était un homme de bonnes manières, mais qui n'osait prendre sur lui aucune décision.

« Ici tout est rigueur, même pour moi, dit-il. Si je n'exécute pas à la lettre tout ce qui m'est prescrit, je risque d'être destitué de mon emploi. »

Schiller allongeait les lèvres, et j'aurais parié qu'il se disait à lui-même : « Si j'étais surintendant, je ne pousserais pas la peur jusque-là. On ne pourrait jamais me faire un grand crime de prendre une décision si bien justifiée par la nécessité, et si inoffensive pour la monarchie. »

Lorsque je fus seul, mon cœur, incapable depuis quelque temps de profonds sentiments religieux, s'attendrit, et je priai. C'était une prière de bénédiction sur Schiller, et j'ajoutai : « Fais, ô mon Dieu, que je découvre aussi dans les autres quelque qualité qui m'attache à eux; j'accepte toutes les tortures de la prison, mais du moins permets que j'aime! Délivre-moi du tourment de haïr mes semblables! »

A minuit j'entends des pas dans le corridor. Les clefs résonnent, la porte s'ouvre. C'est le caporal avec deux gardes qui viennent faire la visite.

« Où est mon vieux Schiller? m'écriai-je avec l'expression du regret. Il s'était arrêté dans le corridor.

« Je suis là, je suis là, répondit-il, et, s'approchant de mes planches, il me tâta le pouls de nouveau, et se pencha sur moi avec sollicitude pour me regarder, comme un père sur le lit de son fils malade.

« Et maintenant que je me rappelle, demain c'est jeudi! murmurait-il, oui, que trop bien jeudi !

— Et que voulez-vous dire par là?

— Que le médecin n'a coutume de venir que les lundis, mercredis et vendredis matin, et que malheureusement demain il ne viendra pas.

Digitized by Google

— Ne vous inquiétez pas pour cela.

— Que je ne m'inquiète pas! que je ne m'inquiète pas! Dans toute la ville on ne parle que de l'arrivée de ces messieurs : le médecin ne peut l'ignorer. Pouquoi diable n'a-t-il pas fait l'effort extraordinaire de venir une fois de plus ?

— Qui sait s'il ne viendra pas demain, quoique ce soit jeudi ? »

Le vieillard n'ajouta pas un mot, mais il me serra rudement la main de manière à m'estropier, et, quoiqu'il me fît mal, j'en éprouvai du plaisir ; le plaisir qu'éprouve un amant s'il arrive qu'en dansant, sa bien-aimée lui marche sur le pied : il crierait presque de douleur, mais au lieu de crier, il lui sourit, et il s'estime heureux.

LXI. — Le jeudi matin, après une très-mauvaise *nuit*, affaibli, et les os rompus par les planches, je *me sentis* couvert d'une sueur abondante. On vint me faire la visite. Le surintendant n'y était pas : quelquefois cette heure lui était incommode, et alors il venait plus tard.

Je dis à Schiller : « Voyez comme je suis trempé de sueur; je la sens déjà qui se refroidit : j'aurais besoin de changer de chemise à l'instant.

— Cela ne se peut ! » s'écria-t-il d'une voix brutale.

Mais il me fit furtivement signe des yeux et de la main, et lorsque le caporal et les gardes furent sortis, il se retourna pour me faire un nouveau signe au moment où il fermait la porte.

Peu après il reparut, m'apportant une de ses chemises, deux fois longue comme tout mon corps.

« Elle sera un peu longue pour monsieur, dit-il, mais je n'en ai pas d'autre pour le moment.

— Je vous remercie, mon ami : mais comme j'ai apporté

Digitized by Google

au Spielberg une malle pleine de linge, j'espère qu'on ne me refusera pas l'usage de mes chemises : ayez la complaisance d'aller en demander une au surintendant.

— Il n'est pas permis de rien laisser à monsieur de son linge. Tous les samedis on lui donnera une chemise de la maison comme aux autres condamnés.

— Honnête vieillard, lui dis-je, vous voyez dans quel état je suis, il n'est pas probable que je sorte vivant d'ici : je ne pourrai jamais récompenser ce que vous faites pour moi.

— Fi ! monsieur, fi ! s'écria-t-il, parler de récompense à qui ne peut rendre service, à qui peut tout au plus prêter furtivement à un malade de quoi essuyer la sueur dont son corps est trempé. »

Et m'ayant jeté brusquement sa longue chemise sur le dos, il s'en alla en grommelant et referma la porte avec bruit, comme un furieux.

Deux heures après environ, il m'apporta un morceau de pain noir.

« Ceci, dit-il, est la portion de deux jours. » Puis il se mit à marcher en frémissant.

« Qu'avez-vous ? lui dis-je, êtes-vous en colère contre moi ? J'ai pourtant accepté la chemise que vous avez bien voulu me donner.

— Je suis en colère contre le médecin : quoique ce soit aujourd'hui jeudi, il pourrait bien se donner la peine de venir.

— Patience ! » répondis-je.

Je disais : « Patience ! » mais il m'était impossible de reposer sur ces planches, n'ayant pas même un oreiller. Je souffrais dans tous mes os.

A onze heures, un condamné, accompagné de Schiller, m'apporta mon dîner. Ce dîner était dans deux petits pots de fer, dont l'un contenait un potage détestable, et l'autre

Digitized by Google

des légumes accommodés avec une sauce telle que l'odeur seule suffisait pour soulever le cœur.

J'essayai d'avaler quelques cuillerées de potage, cela me fut impossible.

« Que monsieur prenne courage, me répétait Schiller, qu'il tâche de s'accoutumer à cette nourriture, sinon, il lui arrivera ce qui déjà est arrivé à d'autres, de ne manger qu'un peu de pain, et de mourir ensuite de langueur. »

Le vendredi matin, le docteur Bayer arriva enfin. Il me trouva de la fièvre, prescrivit qu'on me donnât une paillasse, et insista pour que l'on me sortît de ce souterrain, et que l'on me transportât à l'étage supérieur. On ne le pouvait pas; la place manquait. Mais un rapport ayant été fait à ce sujet au comte Mitrowski, gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie, résidant à Brünn, celui-ci, répondit que, vu la gravité de la maladie, l'ordonnance du médecin devait être suivie.

Un peu de jour pénétrait dans la chambre que l'on me donna, et en grimpant aux barreaux de l'étroite fenêtre, je voyais la vallée que dominait la forteresse, une partie de la ville de Brünn, un faubourg avec beaucoup de petits jardins, le cimetière, le petit lac de la Chartreuse, et les collines boisées qui nous séparaient des fameux champs d'Austerlitz.

Cette vue m'enchantait. Oh! combien j'aurais été heureux si j'avais dû en jouir avec Maroncelli!

LXII. — Cependant on travaillait à nos habits de prisonniers, j'eus le mien au bout de cinq jours.

Il consistait en un pantalon de drap grossier, dont le côté droit était gris et le côté gauche couleur capucin; un justaucorps de ces deux couleurs disposées de la même manière et un pourpoint encore des mêmes couleurs, mais

Digitized by Google

placées en sens inverse, c'est-à-dire la couleur capucin à droite et le gris à gauche. Les bas étaient de grosse laine, la chemise de toile d'étoupes, pleine d'aiguillons, un véritable cilice ; au cou, un morceau de toile pareille à celle de la chemise. Les bottines étaient de cuir brut et lacées. Le chapeau était blanc.

Pour compléter ce costume, nous avions les fers aux pieds, c'est-à-dire une chaîne qui allait d'une jambe à l'autre, et dont les anneaux avaient été arrêtés avec des clous rivés sur une enclume. Le forgeron qui me fit cette opération dit à un des gardes, croyant que je ne comprenais pas l'allemand : « Malade comme il est, on aurait bien pu lui épargner ce jeu-là : il ne se passera pas deux mois que l'ange de la mort ne vienne le délivrer.

— *Môchte es seyn !* » (Eh bien soit !) lui dis-je en lui frappant sur l'épaule avec la main. Le pauvre homme tressaillit et demeura confus, puis il ajouta :

« J'espère que je ne serai pas prophète, et je désire que ce soit tout autre ange qui délivre monsieur.

— Plutôt que de vivre ainsi, ne vous semble-t-il pas, répliquai-je, que même l'ange de la mort serait le bienvenu? »

Il fit de la tête un signe affirmatif, et s'en alla en me plaignant.

J'aurais, en effet, volontiers cessé de vivre ; mais je n'avais aucune tentation de suicide. J'espérais que la faiblesse de mes poumons serait bientôt assez grande pour me débarrasser de la vie. Dieu ne le voulut pas. La fatigue du voyage m'avait fait beaucoup de mal : le repos m'apporta quelque soulagement.

Un peu après la sortie du forgeron, j'entendis résonner le marteau sur l'enclume dans le souterrain. Schiller était encore dans ma chambre.

« Entendez-vous ces coups? lui dis-je ; sans doute on rive les fers du pauvre Maroncelli. »

Digitized by Google

En disant cela, mon cœur se serra tellement, que je chancelai, et je serais tombé, si le bon vieillard ne m'eût soutenu. Je restai plus d'une demi-heure dans un état qui ressemblait à l'évanouissement, cependant ce n'en était pas un. Je ne pouvais parler, mon pouls battait à peine, j'étais inondé d'une sueur froide de la tête aux pieds, et malgré cela j'entendais tout ce que disait Schiller ; j'avais un très-vif souvenir du passé et le sentiment du présent.

L'ordre du surintendant et la vigilance des gardes avaient jusqu'alors maintenu le silence dans toutes les prisons voisines. Trois ou quatre fois j'avais entendu entonner quelques airs italiens ; mais les cris des sentinelles les avaient fait cesser aussitôt. Nous en avions plusieurs sur le terre-plein situé sous nos fenêtres, et une autre jusque dans notre corridor, laquelle allait continuellement, écoutant aux portes et regardant aux guichets, pour empêcher le bruit.

Un jour vers le soir (chaque fois que j'y pense, *les palpitations* que l'éprouvai alors se renouvellent en moi), les sentinelles, par un heureux hasard, furent moins attentives, et j'entendis, dans la prison contiguë à la mienne, un fredonnement s'élever et se continuer à voix basse mais claire.

Oh ! quelle joie ! quelle émotion s'empara de moi !

Je me levai de ma paillasse, je prêtai l'oreille, et quand la voix se tut, je fondis irrésistiblement en larmes.

« Qui es-tu, infortuné? m'écriai-je, qui es-tu ? Dis-moi ton nom. Moi, je suis Silvio Pellico.

— Oh ! Silvio ! s'écria à son tour mon voisin, je ne t'ai jamais vu, mais je t'aime depuis bien longtemps. Approche-toi de ta fenêtre, et causons en dépit des sbires. »

Je me cramponnai à la fenêtre, il me dit son nom, et nous échangeâmes quelques tendres paroles.

C'était le comte Antonio Oroboni, né à la Fratta, près de Rovigo, jeune homme de vingt-neuf ans.

Digitized by Google

Hélas ! nous fûmes bientôt interrompus par les cris menaçants des sentinelles ! Celle du corridor frappait de toute sa force avec la crosse de son fusil, tantôt à ma porte, tantôt à celle d'Oroboni. Nous ne voulions, nous ne pouvions obéir ; mais les imprécations des gardes devinrent telles que nous cessâmes, nous promettant bien de recommencer quand les sentinelles seraient relevées.

✪

LXIII. Nous espérions, ce qui en effet arriva, qu'en parlant plus bas nous pourrions nous entendre, et que nous trouverions quelquefois des sentinelles compatissantes qui feindraient de ne pas s'apercevoir de nos causeries. A force d'expériences, nous trouvâmes un moyen d'émettre un son de voix si faible, que, tout en parvenant à nos oreilles, il échappait à celles des autres, ou se prêtait à être dissimulé. Il nous arriva bien, de temps à autre, d'avoir des auditeurs d'une ouïe plus fine, ou d'oublier nous-mêmes de modérer le son de notre voix. Alors recommençaient les cris, les coups de crosse à nos portes, et, ce qui était pis, la colère du pauvre Schiller et celle du surintendant.

Peu à peu nous perfectionnâmes toutes nos précautions, qui consistaient à parler dans de certains moments, de préférence à d'autres ; quand c'était le tour de telles sentinelles, plutôt que celui de telles autres, et toujours d'une voix très-basse. Soit qu'en effet notre art se fût perfectionné, ou que nos gardiens prissent insensiblement l'habitude de la condescendance, nous parvînmes à pouvoir nous entretenir assez longtemps chaque jour, sans qu'auqu'un des chefs eût presque jamais l'occasion de nous gronder.

Nous nous liâmes d'une tendre amitié. Il me raconta sa vie, je lui racontai la mienne. Les angoisses et les conso-

Digitized by Google

lations de l'un devenaient les angoisses et les consolations de l'autre. Oh! comme nous nous soutenions mutuellement! Combien de fois, après une nuit d'insomnie, chacun de nous, allant le matin à la fenêtre, saluant son ami, entendant ses chères paroles, sentait dans son cœur la tristesse s'adoucir et le courage se redoubler! Nous nous savions utiles l'un à l'autre, et cette certitude éveillait dans nos pensées une douce émulation d'amabilité, et nous donnait ce contentement que l'homme éprouve, même dans la détresse, lorsqu'il peut aider son semblable.

Chaque entretien laissait après lui le besoin de le reprendre, d'avoir des éclaircissements; c'était un aiguillon vivifiant et continuel pour l'intelligence, pour la mémoire, pour l'imagination, pour le cœur.

Au commencement, me souvenant de Julien, je me défiais de la constance de ce nouvel ami. « Jusqu'ici, pensais-je, il ne nous est pas encore arrivé de nous trouver en dissentiment; d'un jour à l'autre, je puis lui déplaire en quelque chose, et alors il m'enverra *à la malheure.* »

Ce soupçon se dissipa bientôt. Nos opinions s'accordaient sur tous les points essentiels; seulement à une âme noble, animée de sentiments généreux et supérieure à l'adversité, il unissait la foi la plus entière au christianisme; tandis qu'en moi, cette foi était chancelante depuis quelque temps, et semblait même quelquefois tout à fait éteinte.

Il combattait mes doutes par des réflexions très-justes et avec beaucoup d'amitié, je sentais qu'il avait raison, et je l'avouais; mais les doutes revenaient sans cesse. C'est ce qui arrive à tous ceux qui n'ont pas l'Evangile dans le cœur, à tous ceux qui haïssent leurs semblables et s'enorgueillissent d'eux-mêmes. L'esprit voit un instant la vérité; mais comme elle ne lui plaît pas, l'instant d'après il cesse d'y croire, et s'efforce de regarder ailleurs.

Digitized by Google

Oroboni excellait à fixer mon attention sur les motifs qui doivent porter l'homme à être indulgent envers ses ennemis. Dès que je lui parlais d'une personne que je haïssais, il cherchait adroitement à la défendre non-seulement par des paroles, mais encore par l'exemple. Plusieurs personnes lui avaient nui ; il en gémissait, mais il leur pardonnait, et s'il pouvait me raconter quelque trait honorable de l'une d'elles, il le faisait volontiers.

L'irritation qui me dominait, et qui me rendait irréligieux depuis ma condamnation, dura encore quelques semaines, puis elle cessa entièrement. La vertu d'Oroboni m'avait charmé. En m'efforçant de l'atteindre, je me mis du moins sur ses traces.

Dès que je pus de nouveau prier sincèrement, pour tous les hommes, et ne plus en haïr aucun, mes doutes sur la foi s'évanouirent : *ubi charitas et amor, Deus ibi est* (Dieu est partout où règnent l'amour et la charité).

LXIV. — A dire vrai, si notre peine était très-rigoureuse et de nature à irriter, nous avions en même temps le rare bonheur de n'être entourés que de bonnes gens. Ils ne pouvaient alléger notre sort que par des manières bienveillantes et respectueuses ; c'est ce que nous trouvions dans tous. S'il y avait quelque rudesse dans le vieux Schiller, combien n'était-elle pas rachetée par la noblesse de son cœur ! Il n'était pas jusqu'au pauvre Kunda (ce condamné qui nous apportait notre dîner et de l'eau trois fois par jour), qui ne voulût aussi nous témoigner sa compassion. Il balayait nos chambres deux fois la semaine. Un matin, en balayant, il saisit le moment où Schiller s'était éloigné à deux pas de la porte, pour m'offrir un morceau de pain blanc. Je ne l'acceptai pas, mais je lui serrai cordialement la main. Cette poignée de main l'attendrit, il me

Digitized by Google

dit en mauvais allemand (il était Polonais) : « Monsieur, on vous donne si peu à manger, que sûrement vous devez souffrir de la faim. »

Je l'assurai que non, mais j'assurais ce qui n'était pas croyable.

Le médecin, voyant qu'aucun de nous ne pouvait s'habituer à la nourriture que l'on nous avait donnée dans les premiers jours, nous mit tous à celle que l'on nomme *quart de portion*, c'est-à-dire au régime de l'hôpital. Il consistait en trois petits potages très-légers par jour, un très-petit morceau d'agneau rôti, que l'on pouvait avaler en une bouchée, et peut-être trois onces de pain blanc. Comme ma santé s'améliorait, l'appétit augmentait, et j'avais réellement trop peu de ce *quart de portion*. J'essayai de revenir à la nourriture de ceux qui se portaient bien, mais il n'y avait rien à gagner, elle me dégoûtait à tel point, que je ne pouvais la manger. Il fallut donc absolument m'en tenir au *quart*. Pendant plus d'une année, j'appris ce que c'est que le tourment de la faim. Ce tourment fut senti bien plus vivement encore par quelques-uns de mes compagnons, qui, plus robustes que moi, étaient accoutumés à une nourriture plus abondante. J'ai su, par plusieurs d'entre eux, qu'ils acceptèrent du pain de Schiller et de deux autres gardiens attachés à notre service, et même de ce bon Kunda.

« On dit, dans la ville, que l'on donne bien peu à manger à ces messieurs, » me dit un jour le barbier, un tout jeune homme, l'apprenti de notre chirurgien.

« Cela est très-vrai, » répondis-je franchement.

Le samedi suivant (il venait tous les samedis), il voulut me donner en cachette un gros pain blanc. Schiller feignit de ne pas s'apercevoir de cette offre. Si j'avais écouté mon estomac, je l'aurais acceptée; mais je restai ferme dans mon refus, afin que ce pauvre jeune homme

Digitized by Google

ne fût pas tenté de renouveler ce don, ce qui à la longue aurait pu lui être à charge.

Je refusais, par la même raison, tout ce que m'offrait Schiller. Plusieurs fois il m'apporta un morceau de viande bouillie, me priant de le manger, et protestant qu'il ne lui coûtait rien, que c'était le reste de son dîner, qu'il ne savait qu'en faire, qu'il le donnerait à d'autres si je ne le prenais pas. Je me serais volontiers jeté sur ce morceau de viande pour le dévorer, mais si je le prenais, Schiller n'aurait-il pas eu tous les jours le désir de me donner quelque chose ?

Deux fois seulement, qu'il m'apporta une assiette de cerises, et une autre fois, quelques poires, la vue de ces fruits me fascina irrésistiblement. Je me repentis de les avoir acceptés, parce que, depuis, il ne cessait plus de m'en offrir.

LXV. — Dès les premiers jours il fut établi que chacun de nous aurait, deux fois la semaine, une heure de promenade. Dans la suite, ce soulagement nous fut accordé tous les deux jours : et plus tard, chaque jour, hors les fêtes.

Chacun de nous était conduit séparément à la promenade, entre deux gardes ayant le fusil sur l'épaule. Me trouvant logé à l'une des extrémités du corridor, je passais, quand je sortais, devant les prisons de tous les condamnés politiques d'Italie, excepté devant celle de Maroncelli, qui seul languissait en bas.

« Bonne promenade! » murmuraient-ils tous par le guichet de leur porte; mais il ne m'était pas permis de m'arrêter pour saluer personne.

On descendait l'escalier, on traversait une grande cour, et on arrivait sur un terre-plein situé au midi, d'où l'on

Digitized by Google

voyait la ville de Brünn et une grande partie des pays environnants.

Dans la cour dont j'ai parlé étaient toujours beaucoup de condamnés ordinaires qui allaient et venaient des travaux, ou qui se promenaient par groupes en causant. Parmi eux étaient plusieurs voleurs italiens, qui me saluaient avec beaucoup de respect, et qui se disaient entre eux : « Ce n'est pas un vaurien comme nous, et pourtant sa captivité est plus dure que la nôtre. »

Ils avaient, en effet, beaucoup plus de liberté que moi. J'entendais ces paroles et d'autres encore, et je leur rendais cordialement leur salut. L'un d'eux me dit une fois : « Le salut de monsieur me fait du bien. Monsieur voit peut-être dans ma physionomie quelque chose qui n'est pas de la scélératesse. Une passion malheureuse m'entraîna à commettre un crime, mais non, non, monsieur, je ne suis pas un scélérat. »

Et il fondit en larmes. Je lui tendis la main ; mais *il* ne put me la serrer : mes gardes le repoussèrent, non par méchanceté, mais pour obéir à leurs instructions. Ils ne devaient laisser approcher de moi qui que ce fût, et quoique les paroles que ces condamnés m'adressaient eussent l'air, le plus souvent, d'être dites entre eux, dès qu'ils s'apercevaient qu'elles m'étaient adressées, ils imposaient silence.

Il passait aussi par cette cour des personnes de différentes conditions, étrangères à la forteresse ; elles venaient voir, soit le surintendant, le chapelain, le sergent ou l'un des caporaux. « Volà un des Italiens ! voilà un des Italiens ! » disaient-elles à voix basse, et elles s'arrêtaient pour me regarder. Plusieurs fois je les entendis dire en allemand, croyant que je ne les comprenais pas : « Ce pauvre monsieur ne vieillira pas, il a la mort sur le visage. »

C'est qu'en effet, après avoir éprouvé quelques amélio-

Digitized by Google

rations dans ma santé, j'étais redevenu languissant par le défaut de nourriture, et souvent la fièvre venait de nouveau m'assaillir. C'était avec peine que je traînais ma chaîne jusqu'au lieu de la promenade, là je me jetais sur l'herbe, et j'y restais ordinairement jusqu'à ce que mon heure se fût écoulée.

Les gardes se tenaient debout ou s'asseyaient à côté de moi, et nous causions. L'un d'eux, nommé Kral, né en Bohême, d'une famille de pauvres paysans, avait reçu néanmoins une certaine éducation, et l'avait perfectionnée lui-même autant qu'il avait pu, en réfléchissant avec beaucoup de justesse sur les choses du monde, et en lisant tous les livres qui lui tombaient sous la main. Il connaissait Klopstock, Wieland, Gœthe, Schiller et plusieurs autres bons écrivains allemands. Il en savait par cœur un grand nombre de morceaux, et les récitait avec intelligence et avec âme. L'autre garde, nommé Kubitzky, était un Polonais ignorant, mais aimant et respectueux. Leur compagnie m'était bien chère.

LXVI. — A l'une des extrémités de ce terre-plein était le logement du surintendant ; à l'autre, demeurait un caporal avec sa femme et un petit enfant. Quand je voyais sortir quelqu'un de ces habitations, je me levais, et je m'approchais de la personne ou des personnes qui sortaient, et j'étais comblé par elles de marques de politesse et de compassion.

La femme du surintendant était malade depuis longtemps, et dépérissait lentement. Elle se faisait quelquefois porter au grand air sur un canapé. Je ne saurais dire à quel point elle s'attendrissait en m'exprimant la pitié qu'elle ressentait pour nous tous. Quoique son regard fût très-doux et très-timide, il s'attachait parfois avec une

Digitized by Google

confiance excessive et curieuse sur le regard de celui qui lui parlait.

Je lui dis un jour en souriant: « Savez-vous, madame, que vous ressemblez beaucoup à une personne qui me fut chère? »

Elle rougit, et répondit avec une simplicité aimable et sérieuse : « Ne m'oubliez donc pas quand je serai morte, priez pour ma pauvre âme et pour les petits enfants que je laisserai sur la terre. »

Depuis ce jour, elle ne quitta pas son lit, et je ne la revis plus. Après avoir langui encore quelques mois, elle mourut.

Elle avait trois fils, beaux comme de petits amours, et dont un était encore à la mamelle. Souvent l'infortunée les avait embrassés en ma présence, en disant : « Qui sait quelle femme deviendra leur mère après moi? Quelle qu'elle soit, que le Seigneur lui donne des entrailles de mère, même pour les enfants qui ne sont pas nés d'elle! » Et elle pleurait.

Mille fois je me suis rappelé sa prière et ses larmes.

Quand elle ne fut plus, j'embrassais quelquefois ces enfants, et je m'attendrissais en répétant cette prière maternelle. Je pensais alors à ma mère, aux vœux ardents que son cœur si tendre formait sans doute pour moi, et je m'écriais en sanglottant : « Oh! mille fois plus heureuse encore est cette mère qui laisse en mourant ses enfants en bas âge, que celle qui se les voit, ravir après avoir mis tous ses soins à les élever! »

Deux bonnes vieilles avaient coutume d'être avec ces enfants : l'une était la mère du surintendant, l'autre, sa tante. Elles voulurent savoir toute mon histoire, et je la leur racontai en abrégé.

« Que nous sommes malheureuses, disaient-elles avec l'expression de la plus sincère douleur, de ne pouvoir vous

Digitized by Google

être utiles en rien ! Mais soyez sûr que nous prierons pour vous, et que si un jour votre grâce arrive, ce sera pour toute notre famille un jour de fête. »

La première de ces dames, qui était celle que je voyais le plus souvent, avait une douce et merveilleuse éloquence pour me consoler. Je l'écoutais avec une reconnaissance toute filiale, et ses paroles se gravaient dans mon cœur.

Elle me disait des choses que je savais déjà, et ces choses me frappaient comme si elles eussent été nouvelles : « que le malheur, loin de dégrader l'homme, l'élève s'il n'est vil; que si nous pouvions pénétrer les vues de Dieu, nous verrions que les vainqueurs sont souvent plus à plaindre que les vaincus, les heureux que les affligés, les riches que les pauvres dépouillés de tout; que l'amour particulier témoigné par l'Homme-Dieu aux malheureux, est un grand enseignement; que nous devons nous glorifier de la croix depuis qu'elle a été portée par des épaules divines. »

Eh bien ! ces deux bonnes vieilles, que je voyais avec tant de plaisir, qurent bientôt quitter le Spielberg, pour raisons de famille; les petits enfants aussi cessèrent de venir sur le terre-plein. Combien ces pertes m'affligèrent!

LXVII. — La gêne que me causait la chaîne aux pieds, en m'empêchant de dormir, contribuait à me ruiner la santé. Schiller voulait que je réclamasse à ce sujet, et prétendait que le devoir du médecin était de me la faire ôter. Pendant quelque temps je ne l'écoutai pas; mais cédant ensuite à son conseil, je dis au médecin que, pour recouvrer le bienfait du sommeil, je le priais de me faire retirer cette chaîne, au moins pendant quelques jours. Il me répondit que ma fièvre n'était pas assez forte pour qu'il pût satisfaire mon désir, et qu'il était nécessaire que je m'habituasse à porter les fers....

Digitized by Google

La réponse m'indigna, j'étais furieux d'avoir fait cette demande inutile.

« Voilà, dis-je à Schiller, ce que j'ai gagné à suivre votre obstiné conseil! »

J'articulai sans doute ces paroles assez brusquement; car le bon, mais rude vieillard, s'en offensa.

« Il déplaît à monsieur, s'écria-t-il, de s'être exposé à un refus, et il me déplaît que monsieur soit orgueilleux envers moi! »

Puis il continua un long sermon : « Les orgueilleux font consister leur grandeur à ne point s'exposer aux refus, à ne point recevoir les offres; ils rougissent de mille absurdités! *Alle eselcyen* (toutes âneries)! vaine grandeur! ignorance de la vraie dignité! La vraie dignité consiste en grande partie à ne rougir que des mauvaises actions!... »

Il dit, et sortit en faisant un vacarme infernal avec ses clefs.

Je restai abasourdi : « Et pourtant, me dis-je, *cette* rude franchise me plaît; elle part du cœur, comme sa compassion; et, après tout, ne me dit-il pas la vérité? A combien de faiblesses ne donné-je pas le nom de dignité, quand, en effet, ce n'est autre chose que l'orgueil? »

A l'heure du dîner, Schiller laissa le condamné Kunda m'apporter l'eau et les petits pots, et s'arrêta devant ma porte. Je l'appelai.

« Je n'ai pas le temps, » me répondit-il sèchement. Je descendis de mon lit de camp, j'allai à lui, et je lui dis : « Si vous voulez que mon dîner me fasse du bien, ne me faites pas cette mauvaise mine.

— Et quelle mine dois-je faire? demanda-t-il en se déridant.

— Celle d'un homme gai, d'un ami, lui répondis-je.

— Vive la joie! s'écria-t-il, et si monsieur veut même me voir danser, pour que le dîner lui fasse du bien, le

Digitized by Google

voilà servi. » Et il se mit alors si plaisamment à gambader avec ses longues et maigres perches, que j'éclatai de rire. Je riais et j'avais le cœur tout ému.

LXVIII. — Étant un soir, Oroboni et moi, chacun à notre fenêtre, et nous plaignant l'un et l'autre d'avoir faim, nous élevâmes un peu la voix, et les sentinelles crièrent. Le surintendant, qui par malheur passait à côté, crut de son devoir de faire appeler Schiller, et de le réprimander sévèrement de ce qu'il ne veillait pas assez à nous faire garder le silence.

Schiller vint, plein de colère, s'en plaindre à moi, et m'intima l'ordre de ne plus jamais parler de ma fenêtre. Il voulait que je le lui promisse.

« Non, lui répondis-je, je ne veux pas vous le promettre.

Oh! *der teufel! der teufel!* (diable! diable!) s'écria-t-il, me dire à moi : je ne veux pas! à moi qui reçois cette maudite réprimande à cause de monsieur?

— Je suis fâché, mon cher Schiller, de la réprimande que vous avez reçue ; j'en suis véritablement fâché, mais je ne veux pas promettre ce que je sens que je ne tiendrais pas.

— Et pourquoi monsieur ne le tiendrait-il pas?

— Parce que je ne le pourrais pas, parce que cette solitude continuelle est pour moi un si cruel tourment, que je ne résisterai jamais au besoin de laisser échapper quelques paroles de ma poitrine, et d'engager mon voisin à me répondre, et si mon voisin se taisait, j'adresserais la parole aux barreaux de ma fenêtre, aux collines que j'ai devant moi, aux oiseaux qui volent.

— *Der teufel!* Et monsieur ne veut pas me promettre?

— Non, non, non ! » m'écriai-je.

Il jeta à terre son bruyant trousseau de clefs, répéta *der teufel! der teufel!* puis m'embrassa en s'écriant :

Digitized by Google

« Eh bien ! dois-je cesser d'être homme pour ces canailles de clefs? Monsieur est un homme comme il faut, et je suis content qu'il ne veuille pas me promettre ce qu'il ne me tiendrait pas. Je ferais de même aussi, moi ! »

Je ramassai les clefs, et les lui donnai :

« Ces clefs, lui dis-je, ne sont déjà pas si *canailles*, puisqu'elles ne peuvent faire d'un honnête caporal, comme vous êtes, un sbire méchant.

— Et si je croyais qu'elles pussent le faire, répondit-il, je les porterais à mes chefs, et je leur dirais : « Si vous ne voulez me donner que du pain de bourreau, j'irai demander l'aumône. »

Il tira son mouchoir de sa poche, s'essuya les yeux, puis les éleva en joignant les mains, dans l'attitude de la prière. Je joignis aussi les miennes, et je priai, comme lui, en silence. Il comprenait que je faisais des vœux pour lui comme je comprenais qu'il en faisait pour moi.

En s'en allant, il me dit à voix basse : « Quand *monsieur* cause avec le comte Oroboni, qu'il parle du moins le plus bas qu'il lui est possible. Il fera deux bonnes choses à la fois : l'une, m'épargner les cris de M. le surintendant; l'autre, de ne pas faire entendre quelque discours... dois-je le dire?... quelque discours qui, rapporté, irriterait de plus en plus celui qui peut punir. »

Je l'assurai qu'il ne sortait jamais de nos lèvres un seul mot dont on pût s'offenser, fût-il rapporté n'importe à qui.

En effet, nous n'avions pas besoin d'avertissements pour être circonspects. Deux prisonniers qui parviennent à pouvoir communiquer ensemble savent très-bien se créer un jargon qui leur permette de tout dire, sans être compris de quiconque les écoute.

LXIX. — Je revenais un matin de ma promenade :

Digitized by Google

c'était le 7 août. La porte de la prison d'Oroboni était ouverte, et Schiller, qui s'y trouvait, ne m'avait pas entendu venir. Mes gardes veulent presser le pas pour fermer cette porte; je les devance, je m'élance dans la prison, et me voilà dans les bras d'Oroboni.

Schiller fut étourdi : « *Der teufel! der teufel!* » s'écria-t-il, et il leva le doigt pour me menacer; mais ses yeux se remplirent de larmes, et il dit en sanglottant : « O mon Dieu, faites miséricorde à ces pauvres jeunes gens et à moi, et à tous les malheureux, vous qui avez été si malheureux sur la terre! »

Les deux gardes pleuraient. La sentinelle du corridor, accourue au bruit, pleurait aussi; Oroboni me disait : « Silvio! Silvio! ce jour est l'un des plus chers de ma vie! » Je ne sais ce que je lui répondis, j'étais hors de moi de joie et de tendresse.

Lorsque Schiller nous conjura de nous séparer, et qu'il fallut obéir, Oroboni, fondant en larmes, me dit : « Nous reverrons-nous jamais sur la terre? »

Et je ne le revis plus! Quelques mois après sa chambre était vide, et Oroboni était couché dans le cimetière que j'avais devant ma fenêtre!

Depuis que nous nous étions vus un moment, on eût dit que notre amitié était plus tendre, plus étroite encore qu'auparavant; il nous semblait mutuellement que nous étions devenus plus nécessaires l'un à l'autre.

Oroboni était un beau jeune homme, d'un extérieur noble, mais pâle, et d'une pauvre santé. Ses yeux seuls étaient pleins de vie. Mon affection pour lui s'était augmentée par la pitié que m'inspiraient sa maigreur et sa pâleur. Il éprouvait la même chose pour moi; nous sentions tous les deux que vraisemblablement l'un de nous aurait bientôt le malheur de survivre à l'autre.

Au bout de quelques jours il tomba malade. Je ne fai-

Digitized by Google

sais que gémir et prier pour lui. Après plusieurs accès de fièvre, il reprit un peu de force, et il put revenir à nos doux entretiens. Ah ! quelle consolation ce fut pour moi d'entendre de nouveau le son de sa voix !

« Ne t'abuse pas, me disait-il, ce sera pour peu de temps. Aie la force de te préparer à me perdre, inspire-moi du courage par ton courage. »

A cette époque, on voulut mettre une couche de blanc sur les murs de notre prison, et, en attendant, on nous fit passer dans les souterrains. Le malheur voulut que pendant cet intervalle nous ne fussions pas placés dans des cachots contigus. Schiller me disait qu'Oroboni allait bien ; mais je le soupçonnais de ne vouloir pas me dire la vérité, et je craignais que la santé, déjà si faible, de mon ami, n'empirât encore dans ces souterrains.

Si du moins, dans cette occasion, j'avais eu le bonheur d'être près de mon cher Maroncelli ! J'entendis cependant sa voix. Nous nous saluâmes en chantant, malgré les cris des gardes.

Pendant ce temps, le premier médecin de Brünn vint nous visiter. Il était envoyé sans doute par suite des rapports que le surintendant avait adressés à Vienne, sur l'extrême faiblesse à laquelle nous avait tous réduits une telle insuffisance de nourriture, ou bien parce qu'il régnait alors dans les prisons un scorbut très-épidémique.

Ignorant la cause de cette visite, je m'imaginai que c'était pour une nouvelle maladie d'Oroboni, et la crainte de le perdre me donna une inexprimable inquiétude. Je fus alors en proie à une mélancolie profonde ; j'eus le désir de mourir, et la pensée du suicide revint se présenter à moi. Je la combattais ; mais j'étais comme un voyageur épuisé qui, tout en se disant : « Mon devoir est d'aller jusqu'au but, » sent l'irrésistible besoin de se jeter à terre et de se reposer.

Digitized by Google

On m'avait dit que, récemment, dans un de ces ténébreux cachots, un vieux Bohémien s'était donné la mort en se brisant la tête contre les murs. Je ne pouvais chasser de mon esprit la tentation de l'imiter. Je ne sais si mon délire ne serait pas allé jusque-là, si une gorgée de sang que je rendis ne m'eût fait croire ma mort prochaine. Je remerciai Dieu de vouloir bien me faire mourir lui-même de cette manière, en m'épargnant un acte de désespoir que ma raison condamnait.

Mais Dieu voulut me conserver. Cette gorgée de sang allégea mes douleurs. Sur ces entrefaites, je fus remis dans la prison d'en haut, où une lumière plus vive et le voisinage d'Oroboni, qui m'était rendu, me rattachèrent à la vie.

LXX. — Je lui confiai l'horrible mélancolie que j'avais éprouvée, séparé de lui; et il me dit que lui aussi avait eu à combattre la pensée du suicide.

« Profitons, me disait-il, du peu de temps qui nous est accordé de nouveau, pour nous fortifier mutuellement avec la religion. Parlons de Dieu, excitons-nous à l'aimer; souvenons-nous qu'il est la justice, la sagesse, la bonté, la beauté, tout ce que nous admirons de plus excellent. Je te le dis en vérité, la mort n'est point loin de moi; je te serai éternellement reconnaissant si tu contribues à me rendre aussi religieux dans ces derniers jours que j'aurais dû l'être toute ma vie.»

Et nos discours ne roulaient plus que sur la philosophie chrétienne et sur la comparaison de celle-ci avec les pauvretés de la doctrine sensualiste. Tous deux nous nous réjouissions d'apercevoir une si grande conformité entre le christianisme et la raison; tous deux, en comparant les diverses communions évangéliques, nous reconnaissions

Digitized by Google

que la communion catholique est la seule qui puisse véritablement résister à la critique, et que sa doctrine consiste dans les dogmes les plus purs, la morale la plus saine, et non dans les misérables sophismes enfantés par l'ignorance humaine.

« Et si, par un événement que nous ne pouvons espérer, nous retournions dans la société, disait Oroboni, serons-nous assez pusillanimes pour ne pas confesser l'Evangile, pour nous laisser aller au respect humain, si quelqu'un s'imagine que la prison a affaibli notre intelligence, et que c'est par faiblesse d'esprit que nous sommes devenus plus fermes dans la foi.

— Mon cher Oroboni, lui dis-je, ta question me révèle ta réponse, qui est aussi la mienne. Le comble de la lâcheté est d'être l'esclave des jugements d'autrui, quand on a la conviction qu'ils sont faux. Je ne crois pas que, ni toi ni moi, nous aurions jamais une telle lâcheté. »

Dans ces effusions de cœur, je commis une faute. J'avais juré à Julien de ne confier jamais à personne, en révélant son véritable nom, les relations qui avaient existé entre nous. Je les racontai à Oroboni, en lui disant : « Dans le monde, ce secret ne s'échapperait jamais de mes lèvres ; mais ici nous sommes dans un tombeau, et quand même tu en sortirais je sais que je puis me fier à toi. »

Cette âme si parfaitement honnête se taisait.

« Pourquoi ne me réponds-tu pas ? » lui dis-je.

Enfin il se mit à me blâmer très-sérieusement d'avoir violé ce secret. Son reproche était juste. Aucune amitié, si intime qu'elle soit, lorsqu'elle est fortifiée par la vertu, ne peut autoriser une telle violation.

Mais puisque la faute était commise, Oroboni sut en faire résulter un bien pour moi. Il avait connu Julien, et savait plusieurs traits honorables de sa vie ; il me les raconta en me disant : « Cet homme a si souvent agi en

Digitized by Google

chrétien, qu'il ne peut porter sa fureur antireligieuse jusqu'au tombeau. Espérons, espérons qu'il en sera ainsi! Et toi, Silvio, sache lui pardonner de bon cœur sa mauvaise humeur, et prie pour lui! »

Ces paroles étaient sacrées pour moi.

LXXI. — Les conversations dont je parle, tantôt avec Oroboni, tantôt avec Schiller ou d'autres, n'occupaient cependant qu'une faible partie des longues vingt-quatre heures de ma journée, et il arrivait même assez souvent que je ne pouvais avoir aucun entretien avec le premier.

Que faisais-je dans un si grande solitude?

Voici toute ma vie pendant ces jours-là : je me levais toujours dès l'aurore, et monté sur mon lit de planches, je me cramponnais aux barreaux de la fenêtre, et je faisais ma prière. Oroboni était déjà à sa fenêtre, ou ne tardait pas à y venir. Après nous être salués, chacun de nous continuait à élever silencieusement ses pensées vers Dieu. Autant nos prisons étaient horribles, autant était beau le spectacle extérieur qui se déroulait devant nous. Ce ciel, cette campagne, ce mouvement lointain des créatures humaines dans la vallée, ces voix des jeunes villageoises, ces rires, ces chants, nous égayaient, nous faisaient sentir plus clairement la présence de celui qui est si magnifique dans sa bonté, et dont nous avions tant besoin.

Venait ensuite la visite que les gardes nous faisaient tous les matins; ils donnaient un coup d'œil à la chambre pour voir si tout était en ordre, et ils examinaient ma chaîne, anneau par anneau, pour s'assurer qu'elle n'avait pas été rompue, soit par quelque accident ou par quelque ruse, ou plutôt (car il était impossible de rompre cette chaîne) ils faisaient cette inspection pour obéir fidèlement aux lois de la discipline. Si c'était le jour du médecin,

Digitized by Google

Schiller demandait si on voulait lui parler, et il en prenait note.

La visite de nos prisons terminée, Schiller revenait accompagnant Kunda, qui était chargé de nettoyer chaque chambre.

Après un court intervalle, on nous apportait le déjeuner, qui consistait en un demi-pot d'un liquide rougeâtre, avec trois tranches de pain excessivement minces. Je mangeais le pain, et ne buvais pas ce liquide.

Je me mettais ensuite à l'étude. Maroncelli avait apporté d'Italie beaucoup de livres, et tous nos compagnons en avaient aussi apporté, plus ou moins. Le tout ensemble formait une bonne petite bibliothèque. Nous espérions, en outre, l'augmenter avec notre argent. On n'avait encore reçu aucune réponse à la demande que nous avions adressée à l'empereur, de lire nos livres et d'en acquérir d'autres ; mais en attendant, le gouverneur de Brünn permettait *provisoirement* à chacun de nous de conserver deux livres, et de les changer toutes les fois que nous le voulions. Vers neuf heures venait le surintendant, et si le médecin avait été demandé, il l'accompagnait.

Il me restait ensuite un autre espace de temps pour l'étude, jusqu'au dîner, qui était à onze heures.

Aucune autre visite n'avait lieu avant le coucher du soleil, et je me remettais à l'étude. Alors Schiller et Kunda venaient pour changer mon eau, et un instant après arrivait le surintendant, avec quelques gardes, pour l'inspection du soir, qui s'étendait à toute ma chambre et à mes fers.

Notre promenade se faisait à une heure quelconque de la journée, avant ou après le dîner, selon le bon plaisir des gardes.

Après la visite du soir dont je viens de parler, Oroboni et moi nous nous mettions à causer, et c'étaient ordinaire-

Digitized by Google

ment nos plus longs entretiens. Nous en avions quelquefois le matin ou aussitôt après le dîner ; mais ceux-ci, pour la plupart, étaient forts courts.

Quelquefois les sentinelles étaient assez compatissantes pour nous dire : « Un peu plus bas, messieurs, sans quoi le châtiment retombera sur nous. »

D'autres fois elles feignaient de ne pas s'apercevoir que nous parlassions ; puis, voyant paraître le sergent, elles nous priaient de nous taire jusqu'à ce qu'il fût passé, et à peine l'était-il, qu'elles nous disaient : « *Signori patroni, vous le pouvoir maintenant ; mais le plus bas qu'être possible.* »

Quelques-uns de ces soldats osaient même parfois causer avec nous, répondre à nos questions, et nous donner quelques nouvelles d'Italie.

A certain discours, nous ne répondions qu'en les priant de se taire. Il était naturel que nous doutassions si toutes leurs paroles n'étaient que l'expansion de cœurs ingénus, ou bien une ruse pour scruter nos pensées. Néanmoins je penche plutôt à croire qu'ils nous parlaient avec sincérité.

LXXII. — Un soir que nous avions des sentinelles très-indulgentes, et que nous ne nous donnions pas la peine, Oroboni et moi, de baiser la voix, Maroncelli, cramponé à la fenêtre de son souterrain, nous entendit, distingua ma voix, et, ne pouvant se contenir, il me salua en chantant. Il me demanda comment je me portais, et m'exprima dans les termes les plus tendres son regret de n'avoir pu encore obtenir que nous fusions mis ensemble. Cette faveur, je l'avais aussi demandée ; mais ni le surintendant du Spielberg, ni le gouverneur de Brünn, n'avaient le pouvoir de l'accorder. Notre désir mutuel avait été transmis à l'empereur, et jusqu'alors aucune réponse n'était arrivée.

Digitized by Google

Outre le jour où nous nous étions salués en chantant dans les souterrains, j'avais plusieurs fois entendu ces chants de l'étage supérieur, sans en distinguer les paroles, et encore à peine quelques instants, car on ne le laissait pas continuer.

Cette fois il éleva beaucoup plus la voix, ne fut pas sitôt interrompu, et je compris tout. Il n'y a pas d'expression qui puisse rendre l'émotion que je ressentis.

Je lui répondis et nous continuâmes notre dialogue environ un quart d'heure; mais les sentinelles du terre-plein ayant été relevées, celles qui les remplacèrent ne furent pas complaisantes. Lorsque nous voulûmes reprendre nos chants, des cris furieux s'élevèrent pour nous maudire, et il fallut les respecter.

Je me représentais Maroncelli gisant depuis si longtemps dans cette prison, bien autrement affreuse que la mienne; je me figurais la tristesse qui devait souvent l'y accabler, tout ce que sa santé devait en souffrir, et une mortelle angoisse m'oppressait.

Il me fut enfin possible de pleurer, mais les pleurs ne me soulagèrent pas. Un grand mal de tête et une fièvre violente s'emparèrent de moi; ne pouvant plus me tenir sur mes pieds, je me jetai sur ma paillasse. La convulsion augmenta : j'avais d'horribles spasmes et une vive souffrance dans la poitrine : je pensai mourir cette nuit-là.

Le jour suivant, la fièvre avait cessé, et ma poitrine allait mieux; mais mon cerveau me semblait en feu, et je pouvais à peine remuer la tête sans y réveiller d'atroces douleurs.

Je dis à Oroboni l'état dans lequel je me trouvais. Lui aussi se sentait plus mal que de coutume.

« Ami, me dit-il, le jour n'est pas loin où l'un de nous ne pourra plus venir à sa fenêtre. Chaque fois que nous nous saluons peut-être la dernière. Tenons-nous donc

Digitized by Google

prêts tous deux ou à mourir ou à survivre à un ami. »

Sa voix était attendrie, moi je ne pouvais lui répondre. Nous gardâmes un instant le silence, puis il reprit :

« Que tu es heureux de savoir l'allemand ! Tu pourras du moins te confesser. Moi, j'ai demandé un prêtre qui sût l'italien ; on m'a dit qu'il n'y en avait pas. Mais Dieu voit mon désir, et depuis que je me suis confessé à Venise, il me semble, en vérité, n'avoir rien qui me pèse sur la conscience.

— Moi, au contraire, lui dis-je, je me suis confessé à Venise avec un âme pleine de rancune, et je fis pis que si j'avais refusé les sacrements ; mais si maintenant on m'accorde un prêtre, je t'assure que je me confesserai de cœur, et en pardonnant à tout le monde.

— Que le ciel te bénisse ! s'écria-t-il, tu me donnes une grande consolation. Faisons, oui, faisons notre possible tous deux pour être réunis dans l'éternelle félicité comme nous le fûmes dans ces jours de malheur ! »

Le lendemain, je l'attendis à la fenêtre, et il ne vint pas. J'appris par Schiller qu'il était gravement malade.

Huit ou dix jours après, il allait mieux, et revint me saluer. Je souffrais, mais je pouvais me soutenir. Plusieurs mois se passèrent, tant pour lui que pour moi, dans cette alternative de mieux et de pire.

✪

LXXIII. — Je pus me traîner jusqu'au 11 janvier 1823. Le matin, je me levai avec un léger mal de tête et avec des dispositions à m'évanouir ; mes jambes tremblaient, et j'avais de la peine à respirer.

Oroboni aussi était mal depuis deux ou trois jours, et ne se levait pas.

On m'apporta mon potage, et à peine j'en eus goûté une cuillerée, que je tombai privé de sentiment. Quelques

Digitized by Google

moments après, la sentinelle du corridor ayant par hasard regardé à travers le guichet de ma porte, et, me voyant étendu à terre, le petit pot renversé auprès de moi, me crut mort, et appela Schiller.

Le surintendant vint aussi; on fit appeler le médecin sur-le-champ, et on me mit au lit. J'eus peine à revenir.

Le médecin dit que j'étais en danger, et me fit ôter mes fers. Il m'ordonna je ne sais quel cordial, mais mon estomac ne pouvait rien supporter. Mon mal de tête augmentait horriblement.

On fit immédiatement un rapport au gouverneur, qui expédia un courrier à Vienne pour savoir comment je devais être traité. On répondit qu'il ne fallait pas me mettre à l'infirmerie, mais me servir dans ma prison, avec le même soin que si j'étais à l'infirmerie. On autorisait, en outre, le surintendant à me donner des bouillons et des potages de sa cuisine tant que durerait la gravité du mal.

Cette dernière autorisation me fut d'abord inutile; aucune nourriture, aucune boisson ne passait. Mon état empira pendant une semaine, j'avais le délire jour et nuit.

Kral et Kubitzky me furent donnés pour infirmiers, tous deux me servaient avec affection.

Chaque fois que je reprenais connaissance, Kral me répétait :

« Que monsieur ait confiance en Dieu! Dieu seul est bon !

Priez-le pour moi, lui disais-je; non pour qu'il me rende la santé, mais pour qu'il accepte mes malheurs et ma mort en expiation de mes péchés. »

Il me suggéra la pensée de demander les sacrements.

« Si je ne les ai pas demandés, lui répondis-je, attribuez-le à la faiblesse de ma tête; mais ce sera pour moi une grande consolation de les recevoir. »

Digitized by Google

Kral rapporta mes paroles au surintendant, et on fit venir le chapelain des prisons.

Je me confessai, je communiai et reçus l'extrême-onction. Je fus content de ce prêtre. Il se nommait Sturm. Les réflexions qu'il me fit sur la justice de Dieu, sur l'injustice des hommes, sur l'obligation de pardonner, sur la vanité de toutes les choses de ce monde, n'étaient pas des lieux communs; elles portaient l'empreinte d'un esprit cultivé, plein d'élévation, et d'un vif sentiment du véritable amour de Dieu et du prochain.

LXXIV. — L'effort d'attention que je fis pour recevoir les sacrements sembla épuiser le reste de mes forces; mais au contraire il me fut favorable, en me plongeant dans une léthargie de plusieurs heures, qui me reposa.

Je m'éveillai un peu soulagé, et voyant Schiller et Kral près de moi, je pris leurs mains, et les remerciai de leurs soins.

Schiller me dit : « Mon œil est exercé à voir des malades, je parierais que monsieur ne mourra pas.

— Et il ne vous semble pas, lui dis-je, me faire là un triste pronostic?

—Non, répondit-il; les misères de la vie sont grandes, il est vrai; mais celui qui les supporte avec noblesse d'âme et avec humilité gagne toujours à vivre. »

Puis il ajouta : « Si monsieur vit, j'espère qu'il aura dans quelques jours une grande consolation. Monsieur a demandé à voir M. Maroncelli?

— Je l'ai demandé tant de fois en vain, que je n'ose plus l'espérer.

— Espérez, espérez, monsieur; et renouvelez votre demande. »

Je la renouvelai en effet le jour même. Le surintendant

Digitized by Google

me dit également d'espérer, et ajouta que non-seulement il était probable que Maroncelli pouvait me voir, mais qu'il était même possible qu'il me fût donné pour infirmier, et ensuite pour compagnon inséparable.

Comme tous les prisonniers d'État avaient tous plus ou moins la santé délabrée, le gouverneur avait demandé à Vienne la permission de nous mettre deux à deux, afin que nous pussions nous secourir mutuellement.

J'avais aussi demandé la faveur d'écrire un dernier adieu à ma famille.

Vers la fin de la seconde semaine, une crise s'opéra dans ma maladie, et le danger disparut.

Je commençais à me lever, lorsqu'un matin ma porte s'ouvre, et je vois entrer avec un air joyeux le surintendant, Schiller et le médecin. Le premier courut à moi, et me dit : « Nous avons la permission de vous donner Maroncelli pour compagnon, et de vous laisser écrire une lettre à vos parents. »

La joie m'ôta la respiration, et le pauvre surintendant qui, dans l'élan de son bon cœur, avait manqué de prudence, me crut perdu.

Quand je repris mes sens, et que je me souvins de ce qu'on m'avait annoncé, je priai qu'on ne différât pas à me faire jouir d'un si grand bien. Le médecin y consentit, et Maroncelli fut conduit dans mes bras.

Oh ! quel moment fut celui-là ! Tu vis encore ! nous écriâmes-nous tous deux. O mon ami ! ô mon frère ! Quel heureux jour il nous est encore donné de voir ! Que Dieu en soit béni ! »

Mais à notre joie, qui était immense, se joignait une immense compassion. Maroncelli devait être moins frappé de mon dépérissement ; il savait que j'avais fait une maladie fort grave. Mais moi, même en pensant à ce qu'il avait souffert, je ne me le figurais pas aussi changé. Il

Digitized by Google

était à peine reconnaissable. Ce visage si beau, si brillant de santé, avait été flétri par la douleur, par la faim, par le mauvais air d'une obscure prison !

C'était toutefois une consolation que de nous voir, de nous entendre, d'être enfin réunis. Oh ! que de choses nous avions à nous dire, à nous rappeler, à nous répéter ! Quelle douceur à pleurer ensemble ! quelle harmonie dans toutes nos idées ! quelle satisfaction de nous trouver d'accord sur la religion, de haïr l'un et l'autre l'ignorance et la barbarie, mais de ne haïr aucun homme, de plaindre les ignorants et les barbares, et de prier pour eux !

LXXV. — On m'apporta une feuille de papier et un encrier, afin que j'écrivisse à mes parents.

Comme la permission d'écrire n'avait été donnée en réalité qu'à un moribond qui désirait adresser son dernier adieu à sa famille, je craignais que ma lettre ne fût pas expédiée si, maintenant, elle contenait autre chose, et je me bornai à prier avec la plus vive tendresse mes parents, mes frères et mes sœurs, de se résigner à mon sort, leur protestant que j'y étais résigné moi-même.

Cette lettre fut néanmoins envoyée, comme je l'ai su depuis, lorsque après tant d'années je revis le toit paternel. Ce fut la seule que mes chers parents purent recevoir pendant ma longue captivité. Je n'en reçus jamais aucune d'eux; celles qu'ils m'écrivirent furent toujours retenues à Vienne. Mes compagnons d'infortune étaient également privés de toute relation avec leur famille.

Nous demandâmes nombre de fois la faveur d'avoir au moins du papier et de l'encre pour étudier, et la permission d'acheter des livres avec notre argent. Nous ne fûmes jamais écoutés.

Digitized by Google

Le gouverneur continuait cependant à nous permettre de lire nos livres.

Nous dûmes aussi à sa bonté quelque amélioration dans notre régime : mais hélas! cela ne dura pas. Il avait permis que notre nourriture fût préparée dans la cuisine du surintendant, au lieu de l'être dans celle du *traiteur* des prisons, et quelques fonds en sus avaient été affectés à cet usage. Ces dispositions ne furent pas confirmées, mais tant que dura ce bienfait j'en éprouvais un grand soulagement. Maroncelli aussi reprit un peu de force. Quant à l'infortuné Oroboni, il était trop tard.

Ce dernier avait eu pour compagnon, d'abord l'avocat Solora, ensuite le prêtre D. Fortini.

Lorsque nous fûmes mis deux par deux dans toutes les prisons, la défense de parler aux fenêtres nous fut renouvelée, avec menaces de replonger dans la solitude *celui* qui oserait l'enfreindre. A dire vrai, nous enfreignîmes quelquefois cette défense pour nous saluer, mais nous ne fîmes plus de longues conversations.

Le caractère de Maroncelli était en parfaite harmonie avec le mien. Le courage de l'un soutenait le courage de l'autre. Si l'un de nous avait de la tristesse ou des mouvements de colère contre les rigueurs de la situation, l'autre l'égayait par quelque plaisanterie ou des raisonnements faits à propos. Un doux sourire venait presque toujours tempérer nos tourments.

Tant que nous eûmes des livres, quoique nous les eussions relus tant de fois que nous les savions par cœur, c'était pour l'âme une douce pâture. Continuellement ces livres étaient le sujet de nouveaux examens, de nouvelles comparaisons, de nouveaux jugements, de nouvelles rectifications, etc. Nous lisions ou nous méditions une grande partie du jour en silence, et nous donnions à la causerie le temps du dîner, celui de la promenade et toute la soirée.

Digitized by Google

Maroncelli, dans son souterrain, avait composé beaucoup de vers d'une grande beauté. Il me les récitait et en composait d'autres. J'en composais aussi que je lui récitais, et notre mémoire s'exerçait à retenir tout cela. Nous acquîmes par là une étonnante aptitude à composer par cœur de longs poëmes, à les limer, à les relimer encore un grand nombre de fois, et à les amener au même degré de perfection que nous aurions pu leur donner en les écrivant. Maroncelli composa ainsi peu à peu et retint par cœur plusieurs milliers de vers lyriques et épiques. Moi je fis la tragédie de *Leoniero da Dertona*, et diverses autres choses.

LXXVI. — Oroboni, après avoir beaucoup souffert pendant l'hiver et le printemps, se trouva encore plus mal l'été. Il crachait le sang et devenait hydropique.

Je laisse à penser quelle fut notre affliction, quand il s'éteignait si près de nous, sans que nous pussions percer ce mur cruel qui nous empêchait de le voir et de lui donner nos soins affectueux !

Schiller nous apportait de ses nouvelles. Le malheureux jeune homme souffrit d'une manière atroce, mais son courage ne s'abattit jamais. Il reçut les secours spirituels du chapelain, qui heureusement savait le français.

Il mourut le jour de sa fête, le 13 juin 1823. Quelques heures avant d'expirer, il parla de son père octogénaire, s'attendrit et pleura. Puis il se reprit, en disant : « Mais pourquoi pleurer le plus heureux de tous ceux qui me sont chers, puisqu'il est à la veille de me joindre dans la paix éternelle ?

Ses dernières paroles furent celles-ci : « Je pardonne de bon cœur à mes ennemis. »

Digitized by Google

D. Fortini lui ferma les yeux, c'était son ami d'enfance, un homme toute religion et toute charité.

Pauvre Oroboni! quel froid mortel parcourut nos veines lorsqu'on nous dit qu'il n'était plus...., et que nous entendîmes les voix et les pas de ceux qui venaient prendre son cadavre!.... et que nous vîmes de la fenêtre le char qui le portait au cimetière! Deux condamnés ordinaires traînaient ce char, quatre gardes le suivaient. Nous accompagnâmes des yeux le triste convoi jusqu'au cimetière. Il entra dans l'enceinte, et s'arrêta dans un coin : là était la fosse!

Peu d'instants après, le char, les condamnés et les gardes revinrent sur leurs pas, l'un de ces derniers était Kubitzky. Il me dit (belle et étonnante pensée chez un homme si commun) : « J'ai remarqué exactement le lieu de la sépulture, afin que si quelque ami obtenait un jour de recueillir ses os et de les porter dans son pays, on pût savoir où ils reposent. »

Combien de fois Oroboni m'avait dit en regardant tout le cimetière de sa fenêtre : « Il faut que je m'habitue à l'idée d'aller pourrir là-bas, et cependant j'avoue que cette idée me fait frissonner. Il me semble qu'enterré dans ce pays, on ne doit pas être aussi bien que dans notre chère péninsule. »

Puis il riait et s'écriait : « Enfantillage! Quand un vêtement est usé et qu'il faut le quitter, qu'importe où il est jeté? »

D'autres fois il disait : « Je me prépare à la mort, mais je m'y serais résigné plus volontiers, à une condition : rentrer un instant sous le toit paternel, embrasser les genoux de mon père, entendre une parole de bénédiction et mourir! »

Il soupirait et ajoutait : « Si ce calice ne peut s'éloigner de moi, ô mon Dieu, que ta volonté soit faite! »

Digitized by Google

Et la dernière matinée de sa vie, il disait encore en baisant un crucifix que Kral lui présentait : « Toi qui étais Dieu, tu eus cependant horreur de la mort, et tu dis : *Si possibile est, transeat a me calix iste!* Pardonne-moi si je le dis aussi. Mais je répète aussi tes autres paroles : *Verum tamen non sicut ego volo, sed sicut tu!*

LXXVII. — Après la mort d'Oroboni, je tombai de nouveau malade. Je crus aller rejoindre bientôt mon ami dans la tombe, et je le désirais. Seulement me serais-je séparé sans regret de Maroncelli?

Plusieurs fois, tandis que lui, assis sur sa paillasse, lisait ou faisait des vers, ou peut-être feignait comme moi de se distraire avec l'étude, et méditait sur nos malheurs, je le regardais douloureusement, et me disais : « Combien ta vie sera plus triste encore, lorsque le souffle de la mort m'aura atteint, lorsque tu me verras emporter de cette chambre ; lorsque, regardant le cimetière, tu diras : Silvio aussi est là! » Et je m'attendrissais sur ce pauvre survivant, et je faisais des vœux pour qu'on lui donnât un autre compagnon capable de l'apprécier comme je l'appréciais, ou pour que le Seigneur prolongeât mes tourments et me laissât le doux office d'adoucir ceux de cet infortuné en les partageant.

Je ne dis pas combien de fois mes maladies s'en allèrent et revinrent. L'assistance que Maroncelli me donnait pendant leur durée était celle d'un frère le plus tendre. Il s'apercevait quand je ne me souciais pas de parler, et il gardait alors le silence ; il voyait quand ses paroles pouvaient me soulager, et il trouvait toujours alors des sujets conformes aux dispositions de mon esprit, tantôt cherchant à les seconder, tantôt s'efforçant de les changer par degrés. Jamais je n'ai connu d'âme plus noble que la sienne, et

Digitized by Google

d'égales à la sienne, j'en ai connu un bien petit nombre. Un grand amour de la justice, une grande tolérance, une grande confiance dans la vertu de l'homme et dans le secours de la Providence, un très-vif sentiment du beau dans tous les arts, une imagination riche de poésie, les dons les plus aimables de l'esprit et du cœur, s'unissaient en lui pour me le rendre cher.

Je n'oubliais pas Oroboni : chaque jour je gémissais de sa mort ; mais mon cœur se réjouissait souvent à la pensée que ce bien-aimé, libre de tous maux dans le sein de Dieu, devait mettre au nombre de ses contentements celui de me voir avec un ami non moins affectueux que lui.

Il semblait qu'une voix m'assurât au fond de l'âme qu'Orobini n'était plus dans le lieu des expiations ; cependant je priais toujours pour lui. Plusieurs fois, je rêvai que je le voyais, priant aussi pour moi ; j'aimais à me persuader que ces songes n'étaient pas l'effet du *hasard*, mais bien de véritables manifestations que Dieu permettait pour me consoler. Il paraîtrait fort ridicule si je retraçais ici la vivacité des songes, et l'ineffable douceur qu'ils me laissaient réellement des journées entières.

Mais les sentiments religieux et mon amitié pour Maroncelli allégeaient chaque jour de plus en plus mes afflictions. La seule idée qui m'épouvantât, c'était la possibilité que cet infortuné, d'une santé délabrée, quoique moins chancelante que la mienne, ne me précédât au tombeau. Chaque fois qu'il était malade, je tremblais ; et chaque fois qu'il allait mieux, c'était une fête pour moi.

Cette peur continuelle de le perdre donnait à mon affection une force toujours plus grande, et la peur de me perdre produisait sur lui le même effet. Ah ! il y a encore bien de la douceur dans cette alternative de crainte et d'espérance pour la seule personne qui nous reste ! Notre destinée était certainement une des plus misérables qu'il

Digitized by Google

y eût sur la terre, et cependant cette estime et cette amitié sans bornes que nous éprouvions l'un pour l'autre nous composait, au milieu de nos douleurs mêmes, une sorte de félicité que nous sentions bien réellement.

LXXVIII. — J'aurais désiré que le chapelain, dont j'avais été si content lors de ma première maladie, nous fût accordé pour confesseur, et que nous pussions le voir de temps en temps, même sans que nous fussions gravement malades. Mais au lieu de lui donner cet emploi, le gouverneur nous assigna un augustin nommé le père Baptiste, en attendant que cette nomination fût confirmée à Vienne, ou qu'on en fît une autre.

Je craignais de perdre au change, je me trompais. Le père Baptiste était un ange de charité, ses manières étaient très-distinguées et même élégantes, il raisonnait avec profondeur sur les devoirs de l'homme.

Nous le priâmes de nous visiter souvent. Il venait tous les mois, et plus fréquemment s'il le pouvait. Il nous apportait aussi quelques livres, avec la permission du gouverneur, et nous disait, au nom de son abbé, que toute la bibliothèque du couvent était à notre disposition. C'eût été un grand bien pour nous si cela eût duré. Toutefois, nous en profitâmes pendant plusieurs mois.

Après la confession, il s'arrêtait longtemps à causer avec nous, et tous ses discours montraient une âme droite, pleine de dignité, vivement pénétrée de la grandeur et de la sainteté de l'homme. Nous eûmes le bonheur de jouir environ une année de ses lumières et de son affection, sans que jamais il se démentît. Jamais un mot qui pût faire soupçonner en lui l'intention de servir la politique et non son ministère; jamais il ne manqua, en quoi que ce fût, aux égards les plus délicats.

Digitized by Google

A dire vrai, dans les commencements je me méfiais de lui; je m'attendais à le voir faire servir la finesse de son esprit à des investigations déplacées. Cette méfiance n'est que trop naturelle dans un prisonnier d'État; mais quel soulagement on éprouve lorsqu'elle s'évanouit, et que dans l'interprète de Dieu on ne découvre du zèle pour aucune autre cause que pour celle de Dieu et de l'humanité!

Il avait une manière toute particulière et très-efficace de donner des consolations. Je m'accusais, par exemple, de mes transports de colère contre les rigueurs de la discipline de notre prison. Il moralisait un moment sur la nécessité de souffrir avec sérénité et en pardonnant, puis il dépeignait sous les plus vives couleurs les misères des conditions autres que la mienne. Il avait beaucoup vécu à la ville et à la campagne, connu les grands et les petits, médité sur les injustices humaines; il savait peindre habilement les passions et les mœurs des diverses classes de la société. Partout il me montrait des forts et des faibles, des oppresseurs et des opprimés; partout la nécessité ou de haïr nos semblables, ou de les aimer, par une généreuse indulgence et par compassion. Les événements qu'il me racontait pour me rappeler l'universalité du malheur, et les bons effets que l'on en peut recueillir, n'avaient rien de singulier, ils étaient même très-ordinaires, mais il les racontait avec des expressions si justes, si puissantes, qu'elles me faisaient fortement sentir les conclusions qu'on en devait tirer.

Oh, oui! chaque fois que j'avais entendu ces tendres reproches et ces nobles conseils, je brûlais d'amour pour la vertu, je ne haïssais plus personne, j'aurais donné ma vie pour le dernier de mes semblables; je bénissais Dieu de m'avoir fait homme.

Ah! malheureux celui qui ignore la sublimité de la confession! malheureux celui qui, pour paraître au-dessus

Digitized by Google

du vulgaire, se croit obligé de la tourner en dérision! Parce que chacun sait qu'il faut être bon, il n'est pas vrai qu'il soit inutile de se l'entendre répéter, qu'il suffise de nos propres réflexions et de lectures faites à propos. Non! la parole vivante d'un homme a une puissance que ne peuvent avoir ni nos lectures ni nos propres réflexions! L'âme en est plus ébranlée, les impressions qu'elle en reçoit sont plus profondes. Dans la parole d'un frère, il y a une vie, un à propos, qu'on chercherait souvent en vain dans les livres et dans ses propres pensées.

LXXIX. — Au commencement de 1824, le surintendant, qui avait ses bureaux à l'une des extrémités de notre corridor, les transporta ailleurs, et les pièces qui les composaient, avec d'autres dépendances, furent changées en prisons. Nous comprîmes, hélas! que de nouveaux prisonniers d'État étaient attendus d'Italie. En effet, bientôt arrivèrent les condamnés d'un troisième procès, tous mes amis ou de ma connaissance! Oh! quelle fut ma tristesse quand je sus leurs noms! Borsieri était l'un de mes plus anciens amis! J'étais lié depuis moins de temps avec Confalonieri, mais je l'aimais de tout cœur! Si j'avais pu, en passant au *carcere durissimo* ou à quelque autre tourment imaginable, acquitter leur peine et les délivrer, Dieu sait si je ne l'aurais pas fait! Je ne dis pas seulement donner ma vie pour eux! Hélas, donner sa vie est peu de chose : souffrir c'est bien plus.

J'aurais eu alors tant besoin des consolations du père Baptiste! mais on ne lui permit plus de venir.

De nouveaux ordres arrivèrent pour le maintien de la discipline la plus sévère. Le terre-plein qui nous servait de promenade fut d'abord entouré de palissades, de manière que personne ne pût nous voir, même de loin, à

Digitized by Google

l'aide de télescopes. Nous perdîmes ainsi le spectacle magnifique des collines environnantes et de la ville qu'elles dominaient. Ce ne fut point assez. Pour aller à ce terre-plein, il fallait comme je l'ai dit, traverser la cour, dans laquelle beaucoup de personnes pouvaient nous voir. Afin de nous dérober à tous les regards, on nous priva de ce lieu de promenade, et on nous en assigna un autre, très-petit, qui touchait à notre corridor, et situé tout à fait au nord, comme nos chambres.

Je ne puis exprimer combien ce changement de promenade nous affligea. Je n'ai pas fait remarquer toutes les consolations que nous trouvions dans ce lieu dont on nous privait : la vue des enfants du surintendant, leurs doux embrassements, là même où nous avions vu souffrir leur pauvre mère dans ses derniers jours; quelques mots échangés avec le forgeron, qui était logé aussi en cet endroit; les joyeuses chansonnettes d'un caporal et les sons harmonieux qu'il tirait d'une guitare, enfin un innocent amour, qui n'était ni le mien ni celui de mon compagnon, mais celui d'une bonne Hongroise, femme d'un caporal, et marchande de fruits. Elle s'était éprise de Maroncelli.

Déjà, avant qu'on l'eût mis avec moi, cette Hongroise et lui se voyaient presque tous les jours, et il s'était établi entre eux une certaine amitié. Il avait l'âme si honnête, si noble, si candide, qu'il ignorait complétement avoir inspiré de l'amour à cette compatissante créature. Je le lui fis remarquer. Il hésita à me croire, et, dans le doute seul que je pouvais avoir raison, il s'imposa la loi de se montrer plus froid avec elle : mais ce surcroît de réserve, au lieu d'éteindre l'amour de la Hongroise semblait l'augmenter.

Comme la fenêtre de sa chambre était à peine élevée d'une coudée au-dessus du sol du terre-plein, elle sau-

Digitized by Google

tait de notre côté, sous prétexte d'étendre du linge au soleil ou de vaquer à quelque autre occupation, restait là à nous regarder, et nous adressait la parole si elle le pouvait.

Nos pauvres gardes, toujours fatigués d'avoir dormi peu ou point la nuit, saisissaient volontiers l'occasion d'être dans ce coin où, sans être vus des chefs, ils pouvaient s'asseoir sur l'herbe et sommeiller. Maroncelli était alors dans un grand embarras, tant se montrait à découvert l'amour de cette infortunée. Mon embarras, à moi, était plus grand encore. Néanmoins ces scènes, qui auraient été assez risibles si cette femme nous eût inspiré peu de respect, étaient pour nous sérieuses, et je pourrais dire pathétiques. La malheureuse Hongroise avait une de ces physionomies qui annoncent indubitablement l'habitude de la vertu et le besoin de l'estime. Elle n'était pas belle, mais les contours de son visage, quoique irréguliers, avaient une expression si gracieuse, qu'ils semblaient s'embellir à chaque sourire, à chaque mouvement de ses muscles.

S'il entrait dans mon dessein de parler d'amour, il me resterait ici bien des choses à dire de cette malheureuse et vertueuse femme, qui est morte maintenant; mais il me suffit d'avoir noté un des rares événements de notre prison.

LXXX. — Les rigueurs croissantes rendaient notre vie chaque jour plus monotone. Comment se passèrent pour nous les années 1824, 1825, 1826 et 1827? On nous retira l'usage de nos livres, que le gouverneur nous avait provisoirement accordé. La prison devint pour nous un véritable tombeau dans lequel on ne nous laissait pas même le repos du tombeau. Chaque mois, à un jour indé-

Digitized by Google

terminé, le directeur de la police, accompagné d'un lieutenant et de gardes, venait pour faire une exacte perquisition. On nous mettait nus : on examinait toutes les coutures de nos vêtements, dans la crainte que nous n'y eussions caché quelque papier ou toute autre chose : on décousait nos paillasses pour en fouiller l'intérieur. Quoiqu'on ne pût rien nous trouver de clandestin, cette visite hostile et par surprise, répétée sans fin, avait je ne sais quoi qui m'irritait, et qui, chaque fois, me donnait la fièvre.

Les années précédentes m'avaient paru si malheureuses, et maintenant j'y pensais avec regret, comme à un temps de douces jouissances. Où étaient ces heures durant lesquelles je m'enfonçais dans l'étude de la Bible ou d'Homère? A force de lire Homère dans le texte, la faible connaissance que j'avais du grec s'était augmentée, et je m'étais passionné pour cette langue. Combien je regrettais de ne pouvoir en continuer l'étude! Le Dante, Pétrarque, Shakspaere. Byron, Walter Scot, Schiller, Gœthe, etc., que d'amis m'étaient enlevés! Parmi ces ouvrages, j'en comptais aussi quelques-uns de science chrétienne, comme Bourdaloue, Pascal, l'*Imitation de Jésus-Christ*, la *Philothée*, etc. Quand on lit ces livres avec cette critique étroite et peu libérale qui se réjouit à chaque faute de goût, à chaque pensée qui manque de force, on les jette là et on ne les reprend plus ; mais quand on les lit sans malignité et sans se scandaliser des côtés faibles, on découvre une haute philosophie qui donne au cœur et à l'intelligence une nourriture substantielle.

Quelques-uns de ces livres de religion nous furent ensuite envoyés en présent par l'empereur, à l'exclusion absolue de tout autre genre de livres servant à nos études littéraires.

Ce don d'ouvrages ascétiques nous fut obtenu en

Digitized by Google

1825, par un confesseur dalmate qu'on nous envoya de Vienne, le père Stephano Paulowich, nommé, deux ans après, évêque de Cattaro. Ce fut à lui aussi que nous dûmes le bonheur d'entendre enfin la messe, faveur que jusqu'alors on nous avait toujours refusée, en nous disant que l'on ne pouvait nous conduire à l'église et nous tenir séparés deux par deux, ainsi qu'il était prescrit.

Une si grande séparation étant impossible, nous allions à la messe divisés en trois groupes, dont l'un se plaçait sur la tribune de l'orgue; un autre, dessous, de manière à ne pouvoir être aperçu, et le dernier, dans un petit oratoire ayant vue sur l'église au moyen d'une grille.

Maroncelli et moi nous avions alors pour compagnons, mais avec défense expresse qu'un couple s'entretint avec l'autre, six condamnés dont la sentence était antérieure à la nôtre. Deux d'entre eux avaient été mes voisins sous les *Plombs* de Venise. Des gardes nous conduisaient à la place qui nous était assignée, et ramenaient chaque couple dans sa prison après la messe. C'était un capucin qui venait nous la dire. Ce bon et digne homme terminait toujours la cérémonie par un *Oremus*, pour demander à Dieu de nous délivrer de nos fers, et alors sa voix s'attendrissait. Lorsqu'il se retirait de l'autel, il jetait un regard compatissant à chacun des trois groupes, et penchait tristement la tête en priant.

LXXXI. — En 1825, Schiller parut trop affaibli par les infirmités de la vieillesse, et on lui donna la garde d'autres condamnés, pour lesquels autant de vigilance ne semblait pas nécessaire. Oh! combien il nous fut pénible de le voir s'éloigner, et combien il lui en coûta aussi de nous laisser!

Il eut d'abord pour successeur Kral, qui ne lui cédait

Digitized by Google

pas en bonté; mais celui-ci aussi eut bientôt une autre destination, et il nous en vint un qui sans être méchant, était bourru et étranger à toute démonstration affectueuse.

Ces changements m'affligeaient profondément. Schiller, Kral et Kubitzky, mais particulièrement les deux premiers, nous avaient soignés dans nos maladies comme aurait pu le faire un père ou un frère. Incapables de manquer à leur devoir, ils savaient le remplir sans y mettre de la dureté de cœur. S'il y avait un peu de rudesse dans les formes, elle était presque toujours involontaire, et pleinement rachetée par les preuves de bonté qu'ils nous donnaient.

Je m'irritais quelquefois contre eux, mais comme ils me pardonnaient de bon cœur! comme ils désiraient nous persuader qu'ils n'étaient pas sans affection pour nous, et combien ils étaient joyeux en voyant que nous en étions convaincus, et que nous les regardions comme des gens de bien!

Depuis que Schiller était loin de nous, il était tombé malade plusieurs fois, et s'en était relevé. Nous demandions de ses nouvelles avec une sollicitude toute filiale. Quand il était convalescent, il venait quelquefois se promener sous nos fenêtres. Nous toussions pour le saluer, et lui regardait en haut avec un sourire mélancolique, et disait à la sentinelle, de manière que nous l'entendissions : « *Da sind meine shone!* (là sont mes enfants!) »

Pauvre vieillard! avec quel chagrin je te voyais traîner péniblement ton corps malade, sans pouvoir te soutenir avec mon bras!

Quelquefois il s'asseyait là, sur l'herbe, et lisait. C'étaient des livres qu'il m'avait prêtés. Et afin que je les reconnusse, il en disait le titre à la sentinelle, ou il en répétait quelques passages. Le plus souvent ces livres

Digitized by Google

étaient des contes d'almanach ou des romans de peu de mérite littéraire, mais pleins de moralité.

Après plusieurs attaques d'apoplexie, il se fit porter à l'hôpital militaire. Il était déjà dans un très-mauvais état, et il y mourut bientôt. Il possédait quelques centaines de florins, fruit de ses longues épargnes ; il les avait prêtés à quelques-uns de ses compagnons d'armes. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il fit appeler ses amis, et leur dit : « Je n'ai plus de parents, que chacun de vous garde ce qu'il a entre les mains, je vous demande seulement de prier pour moi. »

L'un d'eux avait une fille de dix-huit ans, qui était la filleule de Schiller ; peu d'heures avant de mourir, ce bon vieillard la fit demander. Déjà il ne pouvait plus articuler un mot distinctement. Il ôta de son doigt un anneau d'argent, sa dernière richesse, le mit au doigt de la jeune fille, et l'embrassa en pleurant. La pauvre enfant poussait des cris, et l'inondait de ses larmes. Il les essuyait avec son mouchoir ; puis il lui prit les mains, et les posa sur les yeux... Ses yeux étaient fermés pour toujours.

LXXXII. — Les consolations humaines allaient ainsi nous manquant l'une après l'autre, et les maux s'accroissaient toujours. Je me résignais à la volonté de Dieu ; mais je me résignais en gémissant, et mon âme, au lieu de s'endurcir à la souffrance, semblait la sentir chaque jour plus douloureusement.

On m'apporta une fois, clandestinement, une feuille de la *Gazette d'Augsbourg*, dans laquelle on avançait sur moi une chose bien étrange, à l'occasion de la prise d'habit d'une de mes sœurs.

On disait : « La signora Maria-Angiola Pellico, fille de, etc., etc., a pris aujourd'hui le voile dans le monas-

Digitized by Google

tère de la Visitation, à Turin, etc. Elle est la sœur de l'auteur de la *Francesca da Rimini*, Silvio Pellico, qui est sorti récemment de la forteresse du Spielberg, grâcié par S. M. l'empereur ; trait de clémence bien digne d'un aussi magnanime souverain, et dont se réjouit toute l'Italie, parce que, etc., etc. »

Ici suivait un éloge de moi.

Je ne pouvais m'imaginer pourquoi on avait inventé cette fable de ma grâce. Il ne me paraissait pas vraisemblable que ce fût un simple divertissement du journaliste. N'était-ce pas peut-être quelque ruse des polices allemandes? Qui sait? mais les noms de Maria-Angiola étaient précisément ceux de ma plus jeune sœur. Ils avaient passé sans doute de la *Gazette de Turin* aux autres journaux. Ainsi donc cette excellente fille s'était vraiment faite religieuse! Ah! peut-être a-t-elle pris cet état parce qu'elle a perdu ses parents! Pauvre enfant! *Elle* n'a pas voulu que je souffrisse seul les angoisses de la prison : elle aussi a voulu se renfermer! Puisse le Seigneur lui donner les vertus de la patience et de l'abnégation plus qu'il ne me les donne! Que de fois, dans sa cellule, cette ange pensera à moi! Que de fois elle fera de dures pénitences pour obtenir de Dieu l'allégement des maux de son frère!

Ces pensées m'attendrissaient, et me déchiraient le cœur. Hélas! mes malheurs ne pouvaient que trop avoir abrégé les jours de mon père ou de ma mère, de tous les deux peut-être! Plus j'y pensais, plus il me semblait impossible que, sans cette perte, ma *Marietta* eût abandonné le toit paternel. Cette idée m'oppressait comme si c'était une certitude, et me plongea dans les angoisses de la tristesse.

Maroncelli n'en était pas moins ému que moi. Quelques jours après, il se mit à composer une complainte poétique

Digitized by Google

sur la sœur du prisonnier. Il en résulta un charmant petit poëme, qui respirait la mélancolie et la pitié. Quand il l'eût terminé, il me le récita. Oh ! comme je lui fus reconnaissant de cette attention délicate ! Parmi tant de milliers de vers composés jusqu'alors à l'occasion d'une prise d'habit, ceux-ci étaient probablement les seuls qui eussent été faits en prison, pour le frère de la religieuse, par un compagnon de captivité. Quelle réunion d'idées pathétiques et pieuses !

C'est ainsi que l'amitié adoucissait mes maux. Ah ! depuis ce moment, il ne se passa plus un jour sans que ma pensée n'errât longtemps au milieu d'un couvent de vierges : que, parmi ces vierges, je n'en considérasse une avec la plus tendre compassion ; que je ne priasse ardemment le ciel d'embellir sa solitude, et de ne pas permettre que son imagination lui représentât ma prison trop horrible.

LXXXIII. — Que le lecteur n'imagine pas, d'après la ruse clandestine de cette gazette, que je pouvais réussir à me procurer souvent des nouvelles du monde. Non : tous ceux qui m'entouraient étaient bons, mais une crainte excessive les enchaînait. Si parfois on fit en secret quelque légère infraction à la discipline, ce ne fut que lorsqu'il ne paraissait réellement y avoir aucun danger, et il était difficile qu'il parût ne pas y en avoir au milieu de tant de perquisitions ordinaires et extraordinaires.

A l'exception du mot que je viens de rapporter relativement à ma sœur, jamais il ne me fut donné d'avoir en secret quelques nouvelles de ceux que je chérissais, et qui étaient si loin de moi.

La crainte que j'avais que mes parents ne fussent plus en vie fut plutôt augmentée que diminuée, quelque temps après, par la manière dont le directeur de la police vint

Digitized by Google

un jour m'annoncer qu'on se portait bien dans ma famille.

« S. M. l'empereur, me dit-il, ordonne de vous donner de bonnes nouvelles de tous les parents que vous avez à Turin. »

Je tressaillis de plaisir et de surprise à cette communication, qui ne m'avait jamais été faite auparavant, et je demandai de plus grands détails.

« J'ai laissé à Turin, lui dis-je, un père, une mère, des frères et des sœurs. Sont-ils tous vivants? Oh! si vous avez une lettre de quelqu'un d'entr'eux, je vous supplie ne me la montrer.

— Je ne puis rien vous montrer. Vous devez vous contenter de cela, c'est toujours une preuve de bonté de la part de l'empereur que de vous faire dire ces consolantes paroles : cela ne s'est encore fait pour personne.

— Je conviens que c'est une preuve de bonté de *la part* de l'empereur, mais vous comprendrez qu'il m'est impossible de tirer quelque consolation de paroles aussi vagues. Quels sont ceux de mes parents qui se portent bien? N'en ai-je perdu aucun?

— Je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous en dire plus qu'il ne m'a été prescrit. »

Et là-dessus il se retira.

Certainement on avait eu l'intention de me donner quelque soulagement par cette nouvelle. Mais je me persuadai que l'empereur, tout en cédant aux instances de quelqu'un de mes parents, et en permettant que cet avis me fût transmis, ne voulait pas que l'on me montrât aucune lettre, afin de me laisser ignorer qui pouvait me manquer d'entre les miens.

Plusieurs mois après, on vint encore me donner un avis semblable, aucune lettre, aucune explication de plus.

On vit que je ne me contentais pas de cela, et que j'en

Digitized by Google

restais même plus affligé : alors on ne me dit plus rien de ma famile.

La pensée que mon père, ma mère, que mes frères, que Joséphine, mon autre sœur bien-aimée, étaient peut-être morts, et que Marietta, leur unique survivante, s'éteindrait peut-être bientôt aussi dans les angoisses de la solitude et dans les austérités de la pénitence, me détachait chaque jour davantage de la vie.

Quelquefois, violemment assailli par mes souffrances ordinaires ou par de nouvelles, telles que d'affreuses coliques avec symptômes très-douloureux, et semblables à ceux du *choléra-morbus*, j'espérais mourir. Oui, c'est bien le mot, *j'espérais*.

Et néanmoins, ô contradictions de l'homme ! en jetant un regard sur mon compagnon languissant, mon cœur se déchirait à la pensée de le laisser seul, et de nouveau je désirais vivre.

LXXXIV. — Trois fois il nous arriva de Vienne de grands personnages qui venaient visiter nos prisons, pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'abus de discipline. La première fut celle du baron von Münch, qui, s'apitoyant sur le peu de clarté dont nous jouissions, nous promit de demander qu'on nous prolongeât notre journée, en faisant mettre pendant quelques heures de la soirée une lanterne à la partie extérieure du guichet. Sa visite eut lieu en 1825 : un ans après, sa charitable intention fut remplie, et, grâce à cette lumière sépulcrale, nous pûmes dès lors voir les murs, et ne pas nous casser la tête en nous promenant.

La seconde visite fut celle du baron von Vogel. Il me trouva dans un état déplorable de santé, et apprenant que le médecin pensait que le café me ferait du bien, mais

Digitized by Google

qu'il n'osait me l'ordonner parce que c'était un objet de luxe, il dit un mot de consentement en ma faveur, et le café me fut ordonné.

La troisième visite fut celle de je ne sais quel autre seigneur de la cour, homme de cinquante à soixante ans, qui nous témoigna, par ses manières et par ses paroles, la plus généreuse compassion. Il ne pouvait rien pour nous, mais la douce expression de sa bonté était un bienfait, et nous en fûmes reconnaissants.

Oh! avec quelle ardeur le prisonnier désire voir des créatures de son espèce! La religion chrétienne, si riche d'humanité, n'a pas oublié de compter au nombre des œuvres de miséricorde *la visite des prisonniers*. L'aspect des hommes qui compatissent à vos malheurs, alors même qu'ils n'ont aucun moyen plus efficace de les adoucir, ne laisse pas de vous soulager.

La solitude absolue peut être avantageuse à l'amendement de quelques âmes, mais je crois qu'en général elle l'est plus encore si elle n'est pas poussée à l'extrême, si elle se trouve mêlée de quelque contact avec la société. Moi, du moins, je suis ainsi fait : si je ne vois pas mes semblables, je concentre mon amour sur un trop petit nombre d'entre eux, et je cesse d'aimer les autres; si je puis en voir, je ne dirai pas beaucoup, mais un certain nombre, j'aime avec tendresse tout le genre humain.

Mille fois je me suis trouvé le cœur si uniquement voué à l'amour d'un petit nombre, et si rempli de haine pour les autres, que j'en étais épouvanté. Alors j'allais à la fenêtre, soupirant après quelque visage nouveau, et je m'estimais heureux si la sentinelle ne passait pas trop près du mur, si elle s'en éloignait assez pour je pusse la voir, si elle levait la tête en m'entendant tousser, si sa physionomie était bonne; lorsque je croyais y découvrir un sentiment de pitié, il me prenait une douce palpitation, comme

Digitized by Google

si ce soldat inconnu eût été un ami. S'il s'éloignait, j'attendais son retour avec une tendre inquiétude, et s'il revenait en me regardant, je m'en réjouissais comme d'une grande charité. S'il ne passait plus de manière que je pusse le voir, je restais mortifié comme un homme qui aime, et qui s'aperçoit qu'on ne se soucie pas de lui.

LXXXV. — Dans la prison contiguë à la nôtre, et qui avait été celle d'Oroboni, se trouvaient maintenant D. Marco Fortini et M. Antonio Villa. Ce dernier, autrefois robuste comme un Hercule, souffrit beaucoup de la faim pendant la première année, et lorsqu'on lui donna un peu plus de nourriture, il manqua de force pour digérer. Il languit longtemps, puis, réduit presque à l'extrémité, il obtint qu'on lui donnât une prison plus aérée. L'atmosphère méphitique d'un étroit sépulcre lui était sans doute très-nuisible, comme elle l'était à tous les autres, mais le remède qu'il avait invoqué ne fut pas suffisant. Il vécut quelques mois encore dans cette grande chambre, puis, après plusieurs vomissements de sang, il mourut.

Il fut assisté par son compagnon de captivité, D. Fortini, et par l'abbé Paulowich, venu en hâte de Vienne, quand on le sut moribond.

Quoique je ne me fusse pas lié avec lui aussi étroitement que je l'avais été avec Oroboni, sa mort m'affligea beaucoup. Je le savais tendrement aimé de ses parents et de sa femme! Quant à lui, il était plus à envier qu'à plaindre; mais ceux qui lui survivaient!...

Il avait été aussi mon voisin sous les *Plombs;* Tremerello m'avait apporté quelques vers de lui, et lui en avait porté des miens. Il régnait quelquefois dans ces vers qu'il m'envoyait un sentiment profond.

Après sa mort, lorsque j'appris des gardes les cruelles

Digitized by Google

souffrances qu'il avait endurées, il me sembla que je lui étais plus attaché que je l'avais cru durant sa vie. L'infortuné ne pouvait se résigner à mourir, quoiqu'il fût très-religieux. Il éprouva au plus haut degré l'horreur de ce terrible passage, bénissant néanmoins sans cesse le Seigneur, et lui criant avec larmes : « Je ne puis, ô mon Dieu, conformer ma volonté à la tienne, et cependant je le voudrais ; opère en moi ce miracle ! »

Il n'avait pas le courage d'Oroboni, mais il l'imita en protestant qu'il pardonnait à ses ennemis.

A la fin de cette année (c'était en 1826), nous entendîmes un soir, dans le corridor, le bruit mal étouffé de plusieurs personnes qui marchaient. Nos oreilles étaient devenues très-habiles à distinguer mille genres de bruit. Une porte s'ouvre, nous reconnaissons que c'est celle de l'avocat Solera. On en ouvre une seconde, c'est celle de Fortini : entre plusieurs voix qui parlent bas, nous distinguons celle du directeur de la police. Que sera-ce ? Une perquisition à une heure si avancée ? Et pourquoi ?

Mais bientôt ils sortent de nouveau dans le corridor. Et voici la voix du bon Fortini : « *O povereto mi !* Pardon, savez-vous, monsieur ; j'ai oublié un tome de mon bréviaire. »

Et vite, vite, il courut reprendre ce volume, puis il rejoignit la petite troupe ; la porte de l'escalier s'ouvrit, nous entendîmes le bruit de leurs pas jusqu'en bas ; nous comprîmes qu'ils avaient été assez heureux pour obtenir leur grâce, et quel que fût notre regret de ne pouvoir les suivre, nous nous en réjouîmes.

LXXXVI. — La délivrance de ces deux compagnons était-elle sans aucune conséquence pour nous ? Pourquoi sortaient-ils, eux, condamnés comme nous, l'un à vingt

Digitized by Google

ans, l'autre à quinze ans de prison, et pourquoi la grâce ne s'étendait-elle pas sur nous et sur beaucoup d'autres? Existait-il donc des préventions plus graves contre ceux qu'on ne délivrait pas? ou bien voulait-on nous gracier tous, mais à de courts intervalles les uns des autres, deux à la fois? peut-être chaque mois? peut-être tous les deux ou trois mois?

Nous restâmes dans ce doute pendant quelque temps, et plus de trois mois se passèrent sans qu'aucune autre délivrance eût lieu. Vers la fin de 1827, nous pensâmes que décembre pouvait être choisi pour l'anniversaire des grâces; mais décembre passa, et rien n'arriva.

Notre attente se prolongea jusqu'à l'été de 1828, époque à laquelle se terminaient pour moi les sept années et demie de prison, équivalant à quinze, selon les paroles de l'empereur, si toutefois on voulait bien compter la peine à dater de mon arrestation; mais si l'on voulait n'y pas comprendre le temps du procès (et cette supposition était la plus vraisemblable), et ne partir que de la publication de l'arrêt, les sept ans et demi ne finiraient qu'en 1829.

Tous les termes calculables passèrent, et la grâce ne luisait pas. Cependant, déjà avant la sortie de Solera et de Fortini, il était venu à mon pauvre Maroncelli une tumeur au genou gauche. Au commencement, la douleur était supportable, et le forçait seulement à boiter : puis il eut peine à traîner sa chaîne, et sortait rarement pour se promener. Un matin d'automne, il désira sortir avec moi pour respirer un peu l'air; il y avait déjà de la neige, et dans un moment où, par malheur, je ne le soutenais pas, il trébucha et tomba. Le coup qu'il se donna rendit aussitôt la douleur du genou beaucoup plus aiguë. Nous le portâmes sur son lit; il n'était plus en état de se tenir debout. Lorsque le médecin le vit, il se décida enfin à lui faire ôter sa chaîne. La tumeur empira de jour en jour;

Digitized by Google

elle devint énorme, et toujours plus douloureuse. Les souffrances du pauvre malade étaient telles, qu'il ne pouvait avoir de repos ni dans son lit ni hors de son lit.

Quand il devait se mouvoir, se lever, se coucher, j'étais obligé de prendre le plus délicatement possible la jambe malade, et de la porter très-lentement de la manière qui lui convenait. Quelquefois, pour le moindre changement de position, il avait un quart d'heure entier de spasmes.

Les sangsues, les cautères, la pierre infernale, les fomentations, tantôt sèches, tantôt humides, tout fut essayé par le médecin. C'était un surcroît de souffrances, et rien de plus. Après avoir brûlé avec la pierre infernale, la suppuration s'établissait. La tumeur était devenue une plaie; mais jamais elle ne diminuait, jamais la suppuration n'apportait aucun soulagement à la douleur.

Maroncelli était mille fois plus malheureux que moi, et pourtant combien je souffrais avec lui! Il m'était doux de remplir l'office d'infirmier envers un si digne ami : *mais* le voir dépérir ainsi, au milieu de tourments si longs et si atroces, sans pouvoir lui rendre la santé; prévoir que jamais ce genou ne pourra être guéri, voir le malade plus persuadé de sa mort que de sa guérison, et ne pouvoir qu'admirer continuellement son courage et sa sérénité, oh! il n'y a pas d'expressions pour peindre de telles angoisses!

LXXXVII. — Dans cet état déplorable, il composait encore des vers, il chantait, il discourait, il faisait tout pour me faire illusion et me cacher une partie de ses maux. Il ne pouvait plus ni digérer ni dormir, il maigrissait d'une manière effrayante, tombant souvent en défaillance, et toutefois, par moments, il ramassait ses forces, et me donnait du courage.

Digitized by Google

Ce qu'il souffrit pendant neuf longs mois ne saurait se décrire. Une consultation fut enfin accordée. Le médecin en chef arriva, approuva tout ce que son confrère avait essayé, et s'en alla sans dire son opinion sur la maladie et sur ce qui restait à faire.

Un moment après, le sous-intendant vint, et dit à Maroncelli : « Le médecin en chef n'a pas voulu prendre sur lui de s'expliquer en votre présence, craignant que vous n'eussiez pas la force de vous entendre annoncer une dure nécessité. Je lui ai assuré, monsieur, que vous ne manquiez pas de courage.

— J'espère, dit Maroncelli, en avoir donné quelque preuve en souffrant ces tortures sans pousser des cris. Me proposerait-on ?...

— Oui, monsieur, l'amputation. Seulement le médecin en chef, en voyant l'épuisement de votre corps, hésite à la conseiller. Dans un tel état de faiblesse, vous sentez-vous capable de supporter l'opération? Voulez-vous vous exposer au danger?...

— De mourir? Et ne mourrai-je pas également dans peu si l'on ne met un terme à ce mal?

— Nous allons donc faire sur-le-champ un rapport à Vienne, et aussitôt que la permission de vous amputer sera venue...

— Quoi ! il faut une permission?

— Oui, monsieur. »

Au bout de huit jours, la permission attendue arriva.

Le malade fut porté dans une plus grande chambre : il demanda que je l'y suivisse.

« Je pourrais expirer pendant l'opération, dit-il, que je me trouve du moins dans les bras de mon ami. »

Ma compagnie lui fut accordée.

L'abbé Wrba, notre confesseur (qui avait succédé à Paulowich), vint administrer les sacrements à l'infortuné.

Digitized by Google

Cet acte de religion rempli, nous attendîmes les chirurgiens, qui n'arrivaient pas. Maroncelli se mit encore à chanter une hymne.

Enfin les chirurgiens parurent, ils étaient deux : l'un était le chirurgien ordinaire de la maison, c'est-à-dire notre barbier, qui, ayant le droit de faire lui-même les opérations quand il s'en présentait, ne voulant céder cet honneur à personne ; l'autre était un jeune chirurgien, élève de l'école de Vienne, et jouissant déjà d'une grande réputation d'habileté. Celui-ci, envoyé par le gouverneur pour assister à l'opération et la diriger, aurait voulu la faire lui-même, mais il dût se contenter d'en surveiller l'exécution.

Le malade fut assis sur le bord du lit, avec ses jambes en bas. Je le tenais dans mes bras. Au-dessus du genou, à l'endroit où la cuisse commençait à être saine, on forma une ligature pour marquer le cercle que devait faire l'instrument. Le vieux chirurgien coupa tout autour, à la profondeur d'un doigt, puis il releva la peau ainsi découpée, et continua d'opérer sur les muscles découverts. Le sang coulait à torrents des artères, mais elles furent bientôt liées avec un fil de soie. A la fin on scia l'os.

Maroncelli ne poussa pas un cri. Quand il vit emporter sa jambe coupée, il jeta sur elle un regard de compassion : puis se retournant vers le chirurgien qui l'avait opéré, il lui dit : « Vous m'avez délivré d'un ennemi, et je n'ai aucun moyen de vous en récompenser ! »

Il y avait une rose, dans un verre, sur la fenêtre.

« Apporte-moi cette rose, je te prie, » me dit-il.

Je la lui portai, et il la présenta au vieux chirurgien en lui disant : « Je n'ai pas autre chose à vous offrir en témoignage de ma reconnaissance. »

Celui-ci prit la rose et pleura.

Digitized by Google

LXXXVIII. — Les chirurgiens avaient cru que l'infirmerie du Spielberg était pourvue de tout ce qui était nécessaire, excepté des instruments qu'ils avaient apportés: mais l'amputation finie, ils s'aperçurent qu'il leur manquait diverses choses indispensables, telles que de la toile gommée, de la glace, des bandelettes, etc.

Le malheureux mutilé dut attendre pendant deux heures que tout cela fût apporté de la ville. Enfin il put s'étendre sur son lit, et on appliqua de la glace sur le moignon.

Le lendemain, ils débarassèrent ce moignon des caillots de sang qui s'y étaient formés, le lavèrent, tirèrent la peau en bas et placèrent l'appareil.

Pendant plusieurs jours, on ne donna au malade que quelques demi-tasses de bouillon avec un jaune d'œuf battu, et quand le danger de la fièvre traumatique fut passé, on commença à le restaurer peu à peu par un régime plus substantiel. L'empereur avait ordonné que, jusqu'au rétablissement des forces du malade, on lui donnât une bonne nourriture de la cuisine du surintendant.

La guérison s'opéra en quarante jours, après lesquels nous fûmes reconduits dans notre ancienne prison, que l'on avait agrandie en la réunissant, au moyen d'une ouverture dans le mur, à celle qu'avait d'abord habitée Oroboni, et ensuite Villa.

Je transportai mon lit à la place même qu'avait occupée celui où Oroboni était mort. Cette identité de lieu m'était chère, il me semblait que je m'étais rapproché de mon ami. Je rêvais souvent de lui ; il me semblait que son esprit venait réellement me visiter, et me rassénérait l'âme par de célestes consolations.

Le spectacle horrible de tant de tourments soufferts par Maroncelli avant l'amputation de sa jambe, pendant *et après* l'opération, me donna plus de fermeté. Dieu, qui

Digitized by Google

m'avait accordé assez de santé tout le temps qu'avait duré la maladie de mon ami, parce que mes soins lui étaient nécessaires, me l'ôta aussitôt qu'il put se tenir sur ses béquilles.

J'eus plusieurs tumeurs glanduleuses qui me firent beaucoup souffrir : j'en guéris ; mais à ces douleurs succédèrent des oppressions de poitrine que j'avais déjà éprouvées autrefois, et qui maintenant me suffoquaient plus que jamais ; puis des vertiges et des dyssenteries spasmodiques.

« Mon tour est venu, me disais-je, serais-je moins patient que mon compagnon ? »

Je m'appliquai donc autant que je le pus à imiter sa vertu.

Il est sans doute des devoirs particuliers pour chaque condition humaine. Ceux d'un malade sont la patience, le courage, et tous les efforts possibles pour être agréable à ceux qui l'approchent.

Maroncelli, avec ses pauvres béquilles, n'avait plus son agilité d'autrefois ; il s'en affligeait, dans la crainte de ne pas me servir aussi bien. Il craignait, en outre, que, pour lui épargner du mouvement et de la fatigue, je n'eusse pas recours à ses services aussi souvent que j'en avais besoin.

Cela arrivait effectivement quelquefois, mais je faisais en sorte qu'il ne s'en aperçût pas. Quoiqu'il eût repris ses forces il n'était pas pour cela exempt de souffrances. Comme tous les amputés, il éprouvait de douloureuses sensations dans les nerfs, comme si la partie coupée était encore vivante. Il souffrait au pied, à la jambe, au genou, qu'il n'avait plus. Ajoutez à cela que l'os avait été mal scié, qu'il pénétrait dans les chairs nouvelles, et y formait souvent des plaies. Ce ne fut qu'au bout d'une année environ que le moignon fut suffisamment endurci, et ne s'ouvrit plus.

Digitized by Google

LXXXIX. — Mais de nouveaux maux assaillirent l'infortuné, et presque sans intervalle. Il eut d'abord une arthrite, qui commença par les jointures des mains, et qui martyrisa ensuite, pendant plusieurs mois, toute sa personne; puis le scorbut. Ce dernier fléau lui couvrit bientôt le corps de taches livides, qui le rendaient épouvantable.

Je cherchais à me consoler en disant : « puisqu'il faut mourir dans cette prison, il vaut mieux que le scorbut soit un mal contagieux, et qui nous conduira au tombeau sinon en même temps, du moins à peu de distance l'un de l'autre.

Nous nous préparions tous deux à la mort, et nous étions tranquilles. Neuf ans de captivité et de grandes souffrances nous avaient enfin familiarisés avec l'idée de la destruction totale de deux corps aussi ruinés, et qui avaient tant besoin de repos. Nos âmes, se confiant en la bonté divine espéraient se réunir dans un lieu où cessent toutes les colères des hommes, et où nous demandions à Dieu, qu'il réunît aussi un jour à nous, mais dépouillés de tout ressentiment, ceux qui ne nous aimaient pas.

Pendant les années précédentes, le scorbut avait fait de grands ravages dans ces prisons. Lorsque le gouvernement apprit que Maroncelli était attaqué de ce mal terrible, il craignit une nouvelle épidémie scorbutique, et consentit à la demande du médecin qui déclarait qu'il n'y avait pour Maroncelli de remède efficace que le grand air, et conseillait de le tenir renfermé le moins possible.

Comme son compagnon de chambre, et malade moi-même d'une cachexie, je jouis du même avantage.

Nous restions dehors tout le temps que le lieu de la promenade n'était pas occupé par d'autres, c'est-à-dire depuis une demi-heure avant le jour, pendant une couple d'heures; puis durant le dîner, si cela nous plaisait; en-

Digitized by Google

suite pendant trois heures de la soirée, jusqu'après le coucher du soleil : cela pour les jours ouvrables. Quant aux jours de fête, comme il n'y avait pas de promenade pour les autres prisonniers, nous étions dehors du matin au soir, excepté à l'heure du dîner.

Un autre infortuné, âgé d'environ soixante et dix ans, et d'une santé entièrement ruinée, fut joint à nous, dans la pensée que l'air extérieur lui ferait aussi du bien. C'était Constantin Munari, vieillard aimable, passionné pour les études littéraires et philosophiques, et dont la société nous fut très-agréable.

En faisant remonter le temps de ma peine non plus à l'époque de mon arrestation, mais à celle de ma condamnation, les sept ans et demi finissaient en 1829, dans les premiers jours de juillet, selon la date de la signature de l'empereur, ou bien le 22 août, selon la date de la publication de la sentence.

Ce terme passa encore, et toute espérance s'éteignit.

Jusqu'alors Maroncelli, Murani et moi, nous espérions quelquefois encore revoir le monde, notre chère Italie, nos parents, et tout cela était pour nous le sujet d'entretiens pleins de regrets, de piété et d'amour.

Août passa, septempre aussi, puis toute cette année, et nous nous habituâmes à ne plus rien espérer sur la terre, si ce n'est l'inaltérable continuation de notre amitié réciproque, et l'assistance de Dieu pour consommer dignement le reste de notre long sacrifice.

Oh ! l'amitié et la religion sont deux biens inestimables; elles embellissent jusqu'aux heures du prisonnier pour qui a cessé de luire toute probabilité de grâce ! Dieu est véritablement avec les malheureux, avec les malheureux qui aiment !

Digitized by Google

XC. — Après la mort de Villa, l'abbé Paulowich ayant été nommé évêque, nous eûmes pour confesseur l'abbé Wrba, Morave, professeur du Nouveau Testament à Brünn, élève distingué de l'*Institut sublime* de Vienne.

Cet institut est une congrégation fondée par le célèbre Frint, alors curé de la cour. Les membres de cette congrégation sont tous des prêtres, qui, déjà théologiens lauréats, poursuivent, sous une sévère discipline, le cours de leurs études, pour arriver au plus haut dégré de savoir que l'on puisse atteindre. Le fondateur a eu la noble intention de répandre continuellement une science forte et véritable parmi le clergé catholique d'Allemagne, et cette intention a généralement été remplie.

Wrba, demeurant à Brünn, pouvait nous donner une plus grande partie de son temps que Paulowich. Il devint pour nous ce qu'avait été le père Baptiste, excepté qu'il ne lui était pas permis de nous prêter des livres. Nous avions souvent ensemble de longues conférences très-profitable, à ma piété, ou, si cela est trop dire, il me le semblait du moins, et j'en éprouvais une très-grande consolation.

Il tomba malade en 1829, puis ayant été obligé de prendre d'autres engagements il ne put plus venir près de nous. Cela nous affecta profondément, mais nous eûmes le bonheur de le voir remplacé par un homme également instruit et excellent, l'abbé Ziak, vicaire.

Parmi plusieurs ecclésiastiques *allemands* qui nous furent destinés, nous n'en trouvâmes pas un seul de mauvais, pas un qui eût voulu se faire l'instrument de la politique (et cela est si facile à découvrir), pas un au contraire qui n'eût les mérites réunis d'un grand savoir, d'une foi catholique hautement professée, et d'une philosophie profonde! Oh! comme de tels ministres de l'Église sont *res*pectables!

Digitized by Google

Le petit nombre de ceux que je connus me fit concevoir une opinion très-avantageuse du clergé catholique allemand.

L'abbé Ziak avait aussi de longues conférences avec nous. Il me servait d'exemple pour supporter avec sérénité mes douleurs. De continuelles fluxions aux dents, à la gorge, aux oreilles, le tourmentaient, et néanmoins il était toujours souriant.

Cependant le grand air fit disparaître peu à peu les taches scorbutiques de Maroncelli; Munari et moi nous étions également beaucoup mieux.

XCI. — Le premier jour d'août 1830 parut. Il allait y avoir dix ans que j'avais perdu ma liberté; huit ans et demi que je subissais le *carcere duro*.

C'était un dimanche, nous allâmes, comme les autres jours de fête, dans l'enceinte accoutumée. Nous regardâmes encore, du haut du petit mur, la vallée au-dessous de nous et le cimetière où reposaient Oroboni et Villa; nous parlâmes encore du repos que nos ossements y trouveraient un jour. Nous nous assîmes encore sur le banc accoutumé pour attendre que les pauvres condamnés vinssent à la messe qu'on leur disait avant la nôtre. Elles étaient conduites dans le même petit oratoire où nous allions entendre la messe suivante. Il était contigu au lieu de la promenade.

Il est d'usage en Allemagne que, pendant la messe, le peuple chante des hymnes en langue vivante. Comme l'empire d'Autriche est un pays mêlé d'Allemands et de Slaves, et que dans les prisons du Spielberg le plus grand nombre des condamnés ordinaires appartient à l'un ou à l'autre de ces peuples, on y chante les hymnes une fête en langue allemande, et l'autre en langue slave. Ainsi chaque

Digitized by Google

fête on y fait deux sermons, en se servant alternativement des deux langues. C'était pour nous un bien doux plaisir que d'entendre ces cantiques et l'orgue qui les accompagnait.

Parmi les femmes, il y en avait dont la voix allait au cœur. Les malheureuses! Il y en avait de très-jeunes. L'amour la jalousie, un mauvais exemple, les avaient entraînées au crime! J'entends encore résonner au fond de mon âme leur chant si religieux du *Sanctus : Heilig! heilig! heilig!* Je versai encore une larme en les entendant.

A dix heures les femmes se retirèrent, et nous, nous allâmes à la messe. Je vois encore ceux de mes compagnons d'infortune qui entendaient la messe sur la tribune de l'orgue, dont une seule grille nous séparait, tous pâles, maigres, traînant avec peine leurs fers!

Après la messe nous retournâmes dans nos tanières. Un quart d'heure après on nous apporta notre dîner. Nous apprêtions notre couvert, qui consistait à mettre une petite planche sur celles qui nous servaient du lit, et à prendre nos cuillières de bois, lorsque M. Wegrath, sous-intendant, entra dans notre prison.

« Je regrette, messieurs, d'interrompre votre dîner, dit-il, ayez la complaisance de me suivre, M. le directeur de la police est de l'autre côté. »

Comme ce dernier ne venait ordinairement que pour des choses désagréables, comme des perquisitions ou des inquisitions, nous suivîmes avec beaucoup de mauvaise humeur le bon sous-intendant jusqu'à la salle d'audience.

Là nous trouvâmes le directeur de la police et le surintendant, le premier nous fit un salut plus gracieux que de coutume.

Il prit un papier en main, et dit avec des mots entrecoupés dans la crainte, peut-être, de produire une trop forte surprise en s'exprimant plus nettement.

Digitized by Google

« Messieurs... j'ai le plaisir... j'ai l'honneur... de vous annoncer..... que S. M. l'empereur a fait encore..... une grâce... »

Et il hésitait à nous dire quelle grâce c'était. Nous pensâmes qu'il s'agissait de quelque diminution de peine, telle que d'être exempts de l'ennui du travail, d'avoir quelques livres de plus, d'avoir des aliments moins dégoûtants.

« Mais vous ne comprenez donc pas? dit-il.

— Non, monsieur. Ayez la bonté de nous expliquer de quelle espèce de grâce il s'agit.

— C'est la liberté pour vous deux et pour un troisième que vous embrasserez bientôt. »

Il semble qu'à cette nouvelle notre joie eût dû éclater ; mais notre pensée se reporta aussitôt sur nos parents, dont nous n'avions pas entendu parler depuis si longtemps, et le doute que peut-être nous ne les trouverions plus sur la terre nous attrista tellement, que cela détruisit le plaisir que devait nous causer l'assurance de notre liberté.

« Vous restez muets, messieurs? dit le directeur de la police. Je m'attendais à vous voir transportés de joie.

— Je vous prie, répondis-je, de faire connaître à l'empereur toute notre reconnaissance ; mais si nous n'avons pas de nouvelles de nos familles, il nous est impossible de ne pas craindre qu'il nous manque des personnes bien chères. Cette incertitude nous accable, même en ce moment, qui devrait être pour nous celui de la plus grande joie. »

Il donna alors à Maroncelli une lettre de son frère qui le consola. A moi, il me dit qu'il n'y en avait pas de ma famille, et cela me fit d'autant plus craindre que quelque malheur ne lui fût arrivé.

« Messieurs, reprit-il, retournez dans votre chambre,

Digitized by Google

et dans peu je vous enverrai ce troisième qui a aussi été gracié. »

Nous y allâmes, et nous attendîmes avec anxiété ce troisième. Nous aurions voulu qu'ils le fussent tous, et cependant ce ne pouvait être qu'un seul. « Si c'était le pauvre vieux Munari ! ou un tel ! ou tel autre ! » Il n'y en avait pas un pour lequel nous ne fissions des vœux.

Enfin la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer ce compagnon : c'était Andrea Tonelli de Brescia.

Nous nous embrassâmes, nous ne pouvions plus dîner.

Nous causâmes jusqu'au soir, plaignant les amis qui restaient.

Au coucher du soleil, le directeur de la police revint pour nous tirer de ce malheureux séjour, nos cœurs gémissaient en passant près des prisons de tant de compagnons bien chers, que nous ne pouvions emmener avec nous ! Qui sait combien de temps ils devaient encore y languir ! qui sait combien d'entre eux devaient y être la proie d'une mort lente ?

On mit sur les épaules de chacun de nous un manteau de soldat et un bonnet sur la tête, et ainsi, avec nos vêtements de forçats, mais délivrés de nos chaînes, nous descendîmes la funeste colline, et nous fûmes conduits à la ville, dans les prisons de la police.

Il faisait un superbe clair de lune. Les rues, les maisons, les gens que nous rencontrions, tout me paraissait si agréable et si étrange, depuis tant d'années que je n'avais joui d'un pareil spectacle !

XCII. — Nous attendîmes dans les prisons de la police un commissaire impérial qui devait venir de Vienne pour nous accompagner jusqu'aux frontières. Cependant, comme nos malles avaient été vendues, nous nous pourvûmes de

Digitized by Google

linge et de vêtements, et nous déposâmes les costumes de la prison.

Au bout de cinq jours, le commissaire arriva, et le directeur de la police, en nous consignant entre ses mains, lui remit en même temps l'argent que nous avions apporté au Spielberg et celui que l'on avait retiré de la vente de nos livres. Cet argent nous fut ensuite rendu aux frontières.

Notre voyage fut fait aux frais de l'empereur, rien n'y fut épargné.

Le commissaire était M. Von Noë, gentilhomme employé au secrétariat du ministre de la police. On ne pouvait nous donner quelqu'un d'une éducation plus accomplie. Il nous traita toujours avec tous les égards possibles.

Je partis de Brünn ayant une difficulté de respiration très-pénible. Le mouvement de la voiture augmenta tellement le mal, que, le soir, je haletais d'une manière effrayante, et l'on craignait que je ne suffoquasse d'un instant à l'autre. J'eus en outre une fièvre ardente pendant toute la nuit, et le commissaire doutait, le jour suivant, que je pusse continuer le voyage jusqu'à Vienne. Je lui dis que oui, et nous partîmes. La violence du mal était extrême, je ne pouvais ni manger, ni boire, ni parler.

J'arrivai à demi mort à Vienne. On nous donna un bon logement à la direction générale de la police. On me mit au lit, et on appela un médecin, qui ordonna une saignée, dont j'éprouvai du soulagement. Une diète absolue et beaucoup de digitale furent pendant huit jours mon seul traitement : je me rétablis. Le médecin était M. Singer : il eut pour moi des attentions vraiment amicales.

J'étais dans la plus grande impatience de partir, d'autant plus que la nouvelle *des trois journées* de Paris avait pénétré jusqu'à nous.

L'empereur avait signé le décret de notre mise en li-

Digitized by Google

berté le jour même que cette révolution éclatait! Assurément il ne l'eût pas révoqué maintenant, mais il n'était pas invraisemblable, les circonstances étant devenues critiques pour toute l'Europe, que l'on craignît des mouvements populaires aussi en Italie, et que l'Autrithe ne voulût pas alors nous laisser rentrer dans notre patrie. Nous étions bien persuadés que nous ne retournerions plus au Spielberg; mais nous avions peur que quelqu'un ne suggérât à l'empereur l'idée de nous déporter dans quelque ville de l'empire éloignée de la péninsule.

J'affectai de paraître mieux portant que je ne l'étais en effet, et je priai que l'on hâtât le départ. Cependant j'avais un désir bien ardent de me présenter à S. E. monsieur le comte de Pralormo, envoyé de la cour de Turin à celle d'Autriche, à la bonté duquel je savais être très-redevable. Il s'était employé avec le plus généreux et le plus constant empressement pour obtenir ma délivrance. Mais la défense que je ne visse qui que ce fût n'admit point d'exception.

Je fus à peine convalescent, qu'on nous fit la galanterie de nous envoyer une voiture pour quelques jours, afin que nous pussions nous promener un peu dans Vienne. Le commissaire était obligé de nous accompagner, et de ne nous laisser parler à personne. Nous vîmes la belle église de Saint-Etienne, les délicieuses promenades de la ville, la ville voisine de Lichtenstein, et en dernier lieu la villa impériale de Schœnbrünn.

Tandis que nous étions dans les magnifiques avenues de Schœnbrunn, l'empereur vint à passer, et le commissaire nous fit retirer, pour que la vue de nos chétives personnes ne l'attristât pas.

XCIII. — Nous partîmes enfin de Vienne, et je pus me

Digitized by Google

traîner jusqu'à Bruck. Là mon asthme reprit toute sa violence. Nous demandâmes le médecin. C'était M. Jüdmann, homme de beaucoup de mérite. Il me fit faire une saignée, rester au lit, et continuer la digitale. Au bout de deux jours, je fis des instances pour que l'on continuât le voyage.

Nous traversâmes l'Autriche et la Styrie, et nous arrivâmes en Carinthie, sans qu'il y eût rien de nouveau; mais à un village nommé Feldkirchen, à peu de distance de Klagenfurt, arrive un contre-ordre. Nous devions nous arrêter là jusqu'à nouvel avis.

Je laisse à penser combien cet événement nous fut désagréable; j'avais en outre le chagrin d'être celui qui causait tant de préjudice à mes deux compagnons. S'ils ne pouvaient rentrer dans leur patrie, ma fatale maladie en était la cause.

Nous restâmes cinq jours à Feldkirchen, et là aussi le commissaire fit son possible pour nous récréer. Il y avait un petit théâtre; il nous y conduisit. Il nous donna, un jour, le divertissement d'une chasse. Notre hôte et plusieurs jeunes gens du pays, avec le propriétaire d'une belle forêt, étaient les chasseurs, et nous, placés convenablement, nous jouissons du spectacle.

Enfin arriva un courrier de Vienne, avec ordre au commissaires de nous conduire à notre destination. Je me réjouis avec mes compagnons de cette heureuse nouvelle; mais en même temps je tremblais de voir s'approcher le jour d'une découverte fatale, celle que je n'avais plus ni père ni mère, qui sait quels autres encore de ceux qui m'étaient chers!

Et ma tristesse croissait à mesure que nous approchions de l'Italie.

De ce côté, l'entrée n'en est pas agréable à l'œil. Des superbes montagnes de l'Allemagne, on descend dans une

Digitized by Google

plaine de l'Italie qui, pendant un long espace, est stérile et triste ; de telle sorte que les voyageurs qui ne connaissent pas encore notre péninsule, et qui passent par là, rient de la magnifique idée qu'ils s'en étaient faite, et s'imaginent avoir été abusés par ceux qui la leur ont tant vantée.

La laideur de ce pays contribuait à m'attrister. J'étais attendri en revoyant notre ciel, en rencontrant des faces humaines qui n'avaient pas les formes septentrionales, en entendant sortir de toutes les bouches des paroles de notre langue ; mais c'était une émotion qui m'invitait plus aux larmes qu'à la joie. Que de fois je pleurai dans la voiture, en me couvrant le visage avec les mains, et en feignant de dormir ! Que de fois, ayant une fièvre brûlante, je ne fermai pas l'œil de la nuit, tantôt donnant de toute mon âme les plus ardentes bénédictions à ma douce Italie, et remerciant le ciel de lui être rendu ; tantôt me tourmentant de n'avoir pas de nouvelles de ma famille, et me créant des malheurs imaginaires ; tantôt pensant que, dans peu, je serais forcé de me séparer, peut-être pour toujours, d'un ami qui avait tant souffert avec moi, et qui m'avait donné tant de preuves d'amour fraternel !

Ah ! de si longues années de tombeau n'avaient pas éteint en moi l'énergie du sentiment ! Mais cette énergie était si faible pour la joie, et si grande pour la douleur !

Que j'aurais voulu revoir Udine et cette auberge où ces deux généreux amis avaient feint d'être des domestiques, et nous avaient furtivement serré la main !

Nous laissâmes cette ville à notre gauche, et nous passâmes outre.

XCIV. — Pordenone, Conegliano, Ospedaletto, Vicence, Vérone et Mantoue, m'offraient tant de souvenirs !

Digitized by Google

Dans la première de ces villes était né un jeune homme de mérite, qui avait été mon ami, et qui avait péri dans les désastres de Russie. Conegliano était, au dire des *secondini* des *Plombs*, le pays où Zanze avait été conduite. A Ospedaletto s'était mariée une angélique et infortunée créature, qui alors n'y était plus, mais que j'avais longtemps révérée et que je révérais encore. Dans tous ces lieux enfin me revenaient des souvenirs plus ou moins chers, et à Mantoue plus que dans aucune autre ville. Il me semblait que c'était hier que j'y étais venu avec Lodovico, en 1815! hier que j'y étais venu avec Poro, en 1820! Les mêmes rues, les mêmes places, les mêmes palais, et tant de changements dans la société! tant de mes connaissances enlevées par la mort! tant d'exilées! Une génération d'adultes que j'avais vus dans l'enfance! Et ne pouvoir point courir à telle ou telle maison! ne pouvoir parler de tel ou tel à personne!

Pour comble de douleur, Mantoue était le lieu où Maroncelli et moi devions nous séparer! Nous y passâmes l'un et l'autre une nuit bien triste! J'étais agité comme un homme qui est à la veille d'entendre sa condamnation.

Le matin, je me lavai le visage, et je regardai au miroir si on pouvait voir que j'avais pleuré. Je pris du mieux que je pus l'air calme et riant, j'adressai à Dieu une courte prière, encore dois-je avouer qu'elle était pleine de distraction, et entendant que Maroncelli remuait déjà ses béquilles et parlait au domestique, j'allai l'embrasser. Nous paraissions tous deux remplis de courage pour cette séparation; nous nous parlions avec un peu d'émotion, mais d'une voix forte. L'officier de gendarmerie qui doit le conduire aux frontières de la Romagne est arrivé; il faut partir; nous ne savons presque que nous dire : un embrassement, un baiser, puis un embrassement encore... Il monte en voiture, disparaît; je restai comme anéanti.

Digitized by Google

Étant retourné dans ma chambre, je me jetai à genoux, fondis en larmes, et priai en sanglottant pour le pauvre mutilé, séparé de son ami.

J'ai connu bien des hommes excellents, mais aucun plus affectueusement sociable que Maroncelli, aucun qui s'entendit mieux que lui à tous les égards de la politesse, qui fût plus exempt d'accès d'une humeur sauvage, qui se souvînt plus constamment que la vertu se compose de l'exercice continuel de la tolérance, de la générosité et de la sagesse. « O toi! mon compagnon de tant d'années de douleur, puisse le ciel te bénir en quelque lieu que tu sois, et te donner des amis qui m'égalent en affection et me surpassent en bonté! »

XCV. — Nous partîmes de Mantoue, dans la même matinée, pour aller à Brescia, où on remit en liberté Andrea Tonelli, mon autre compagnon de captivité. Cet infortuné y apprit qu'il avait perdu sa mère. Ses larmes de désespoir me déchirèrent le cœur.

Quoique je fusse accablé par tant de sujets de douleur, je ne pus m'empêcher de rire dans l'occasion suivante.

Sur une table de l'auberge était une affiche de théâtre; je la pris, et je lus : *Francesca da Rimini*, *opera*, etc.

« De qui est cet opéra? dis-je à un domestique.

— Qui l'a mis en vers et qui l'a mis en musique, c'est ce que je ne sais pas, répondit-il; mais, en somme, c'est toujours cette *Francesca da Rimini* que tout le monde connaît.

— Tout le monde? vous vous trompez; moi qui viens de l'Allemagne, comment puis-je connaître vos *Francesche?* »

Ce domestique (c'était un jeune homme à figure dédai-

Digitized by Google

gneuse véritablement brescienne) me regarda d'un air de pitié méprisante.

« Comment vous pouvez connaître? Monsieur, il ne s'agit pas de *Francesche !* il ne s'agit que d'une seule et unique *Francesca da Rimini,* c'est-à-dire de la tragédie de M. Silvio Pellico. On l'a mise ici en opéra, en la gâtant un tant soit peu; mais c'est égal, c'est toujours celle-là.

— Ah ! Silvio Pellico? Je crois avoir déjà entendu ce nom-là. N'est-ce pas ce mauvais sujet qui fut condamné à mort, puis au *carcere duro,* il y a huit ou neuf ans?

Oh ! que n'ai-je jamais fait cette plaisanterie ! Il regarda autour de lui, puis ramena son regard sur moi en grinçant de ses trente-deux belles dents, et s'il n'eût entendu quelque bruit, je crois qu'il m'assommait.

Il s'en alla en grommelant : « *Mauvais sujet?* » Mais avant mon départ, il découvrit qui j'étais. Il ne savait plus alors interroger, ni répondre, ni marcher; il ne savait plus que me regarder, se frotter les mains et dire à tout le monde, hors de propos : « *Sior si ! sior si !* » On eût dit qu'il éternuait.

Deux jours après, le 9 septembre, j'arrivai à Milan avec le commissaire.

En approchant de cette ville, quand je revis la coupole du dôme, que je repassai dans l'avenue de Loretta, qui avait été autrefois mon habituelle et chère promenade; quand je rentrai par la porte Orientale, et que je me trouvai au Cours, que je revis ces maisons, ces temples, ces rues, j'éprouvai à la fois les sentiments les plus doux et les plus pénibles. C'étaient un violent désir de m'arrêter quelque temps à Milan; d'y embrasser ceux de mes amis que j'y trouverais encore; un immense regret à la pensée de ceux que j'avais laissés au Spielberg, de ceux qui erraient sur la terre étrangère et de ceux qui n'étaient plus; une vive reconnaissance en me rappelant l'amitié que m'a-

Digitized by Google

vaient témoignée en général les Milanais; un léger mouvement de mépris contre quelques-uns d'entre eux, qui m'avaient calomnié, tandis qu'ils avaient toujours été l'objet de ma bienveillance et de mon estime.

Nous allâmes loger à la *Bella Venezia*. C'était là que tant de fois j'avais assisté, avec mes amis à de joyeux banquets; là que j'avais visité tant d'estimables étrangers; là qu'une dame âgée et respectable, prévoyant les malheurs qui m'arriveraient si je restais à Milan, me sollicita en vain de la suivre en Toscane. Oh! souvenirs pleins d'émotions! oh! passé mêlé de tant de plaisirs et de douleurs, et qui avez fui si rapidement!

Les garçons de l'auberge découvrirent aussitôt qui j'étais. La nouvelle s'en répandit, et, vers le soir, je vis plusieurs personnes s'arrêter sur la place et regarder aux fenêtres. L'une d'elles (j'ignore qui elle était) parut me reconnaître, et me salua en élevant les deux bras.

Hélas! où était les enfants de Porro? mes enfants! Pourquoi ne les vis-je pas?

XCVI. Le commissaire me conduisit à la police pour me présenter au directeur. Quelle sensation en revoyant cette maison, ma première prison! Que de douleurs elle me rappelait! Ah! je me ressouvins de toi avec tendresse, ô Melchiorre Gioja! et des pas précipités que je te voyais faire de long en large entre ces étroites murailles, et des heures que tu passais immobile à ta petite table, écrivant tes nobles pensées, et des signes que tu me faisais avec ton mouchoir, et de la tristesse avec laquelle tu me regardais lorsque ces signes te furent interdits! Et je pensai à ta tombe, ignorée peut-être du plus grand nombre de ceux qui t'aimèrent, comme elle est ignorée de moi! et je priai pour le repos de ton âme!

Digitized by Google

Je me souvins aussi du petit muet, de la voix touchante de Madeleine, des palpitations que me donnait ma compassion pour elle, des voleurs mes voisins, du prétendu Louis XVII, du pauvre condamné qui se laissa prendre mon billet, et que je crus entendre hurler sous le bâton.

Tous ces souvenirs, et bien d'autres, m'oppressaient comme un songe pénible; mais j'étais bien plus oppressé encore en me rappelant les deux visites que mon pauvre père m'avait faites, dix ans auparavant, dans cette prison. Comme le bon vieillard se faisait illusion en espérant que je pourrais le rejoindre bientôt à Turin! Aurait-il pu supporter l'idée de dix ans de prison pour son fils, et d'une telle prison! Mais lorsque ses illusions se seront évanouies, aura-t-il eu, et ma mère aussi, la force de supporter une douleur si déchirante! Me sera-t-il donné de les revoir encore l'un et l'autre! peut-être un seul des deux? et lequel?

Oh! doute cruel et toujours renaissant? J'étais pour ainsi dire à la porte de la maison de mes parents, et je ne savais pas encore s'ils étaient en vie, s'il me restait même une seule personne de ma famille!

Le directeur de la police m'accueillit très-poliment, et permit que je restasse à la *Bella Venezia*, avec le commissaire impérial, au lieu de me faire garder ailleurs. Il me défendit néanmoins de me montrer à personne, ce qui me détermina à partir le matin suivant. J'obtins seulement la permission de voir le consul piémontais, pour lui demander des nouvelles de mes parents. Je serais allé chez lui; mais ayant été pris de la fièvre, et étant obligé de me mettre au lit, je le fis prier de venir me voir.

Il eut la complaisance de ne pas se faire attendre; combien je lui en fus reconnaissant!

Il me donna de bonnes nouvelles de mon père et de mon frère aîné; quant à ma mère, à mon autre frère et à

Digitized by Google

mes deux sœurs, je restai dans une cruelle incertitude.

Rassuré en partie, mais pas assez encore, j'aurais voulu, pour soulager mon âme, prolonger beaucoup ma conversation avec le consul. Il ne m'épargna pas les témoignages de sa courtoisie; mais il dut cependant me quitter.

Resté seul, j'aurais eu besoin de pleurer, et je ne le pouvais pas. Pourquoi la douleur me fait-elle quelquefois fondre en larmes, tandis que d'autres fois, et même le plus souvent, lorsqu'il me semble que les pleurs me seraient d'un doux soulagement, les invoqué-je en vain? Cette impossibilité d'exhaler mon affliction augmenta ma fièvre; j'avais un grand mal de tête.

Je demandai à boire à Stundberger. Ce brave homme était un sergent de la police de Vienne, remplissant auprès du commissaire les fonctions de domestique. Il n'était pas vieux, mais le hasard voulut qu'il me donna à boire d'une main tremblante. Ce tremblement me rappela Schiller, mon cher Schiller, lorsque, le premier jour de mon arrivée au Spielberg, je lui demandai, d'un ton d'orgueil impérieux, la cruche d'eau, et qu'il me la présenta.

Chose étrange! ce souvenir, joint aux autres, rompit la pierre de mon cœur, et les larmes jaillirent.

XCVII. Le matin du 10 septembre, j'embrassai mon excellent commissaire, et je partis. Nous ne nous connaissions que depuis un mois, et il me semblait déjà que c'était pour moi un ami de beaucoup d'années. Son âme était pleine du sentiment du beau et de l'honnête. Il n'était ni scrutateur, ni artificieux; non qu'il manquât de l'esprit nécessaire, mais parce qu'il avait en lui cette noble candeur qui se trouve dans les hommes droits.

Quelqu'un, durant le voyage, dans un lieu où nous étions arrêtés, me dit secrètement : « Méfiez-vous de cet

Digitized by Google

ange gardien; s'il n'était de ceux des ténèbres, on ne vous l'aurait pas donné.

— Cependant vous vous trompez, lui dis-je ; j'ai la plus intime persuasion que vous vous trompez.

— Les plus rusés, reprit-il, sont ceux qui paraissent les plus simples.

— S'il en était ainsi, il ne faudrait plus croire à la vertu de personne.

— Il y a de certaines positions sociales dans lesquelles on peut trouver une éducation élevée pour les manières, mais point de vertu ! point de vertu ! point de vertu ! »

Je ne pus répondre autre chose.

« Exagération ! mon cher monsieur, exagération !

— Je suis conséquent, » insista-t-il.

Mais nous fûmes interrompus. Et je me souvins du *cave a consequentiariis* de Leibnitz.

Malheureusement, la plupart des hommes raisonnent avec cette logique fausse et terrible : « Moi, je suis le drapeau A, qui, j'en suis certain, est celui de la justice ; celui-là suit le drapeau B, qui, j'en suis certain encore, et celui de l'injustice : donc il est un méchant. »

Eh non, ô logiciens furibonds ! quel que soit le drapeau que vous suiviez, ne raisonnez pas avec tant d'inhumanité ! Souvenez-vous que, partant d'une donnée défavorable quelconque (et où est la société ou l'individu qui n'en présente de telles), et procédant avec une rigueur frénétique de conséquence en conséquence, il est facile, n'importe à qui, d'arriver à cette conclusion : « Hors de nous quatre, tous les hommes méritent d'être brûlés vifs. » Et si l'on scrute de plus près, chacun des quatre dira : « Tous les hommes méritent d'être brulés vifs, excepté moi. »

Ce rigorisme si commun est tout à fait antiphilosophique. Une défiance modérée peut être sage ; une défiance outrée ne l'est jamais.

Digitized by Google

Depuis l'avis qui m'avait été donné sur cet *ange gardien,* je m'appliquai à l'étudier avec plus d'attention que je ne l'avais fait auparavant, et je fus convaincu chaque jour que son caractère était inoffensif et généreux.

Quand il y a un ordre social établi, qu'il soit plus ou moins bon, tous les emplois qui s'y rattachent, et qui ne sont pas déclarés infâmes par la conscience publique ; tous les emplois qui promettent une noble coopération au bien général, et dont les promesses sont crues par un grand nombre de personnes ; tous les emplois dans lesquels il serait absurde de nier qu'il y ait eu d'honnêtes gens, peuvent toujours être remplis pas d'honnêtes gens.

J'ai lu qu'un quaker ayant les soldats en horreur, en vit une fois un qui se jeta dans la Tamise pour sauver un malheureux qui se noyait, et qu'il dit : « Je serai toujours quaker, mais les soldats aussi sont de bonnes créatures. »

XCVIII. — Stundberger m'accompagna jusqu'à la voiture, où je montai avec le brigadier de gendarmerie auquel j'avais été confié. Il pleuvait et l'air était froid.

« Que monsieur s'enveloppe bien dans son manteau, me disait Stundberger, qu'il se couvre mieux la tête, qu'il tâche de ne pas arriver chez lui malade, il lui faut si peu de chose pour se refroidir ! Combien je regrette de ne pouvoir lui offrir mes services jusqu'à Turin ! »

Et il me disait tout cela avec tant de cordialité et d'une voix si émue !

« Dorénavant, ajouta-t-il, monsieur n'aura peut-être plus d'Allemand auprès de lui ; il n'entendra peut-être plus parler cette langue, que les Italiens trouvent si dure, et peu lui importera probablement ; monsieur a eu tant de malheurs à supporter parmi les Allemands, qu'il n'aura pas trop d'envie de se ressouvenir de nous. Et moi, pour-

Digitized by Google

tant, de qui monsieur oubliera bien vite le nom, moi, je prierai toujours pour lui.

— Et moi pour toi, » lui dis-je en lui serrant la main pour la dernière fois.

Le pauvre homme cria encore : *Guten morgen ! gute reise ! leben sie wohl !* (bonjour ! bon voyage ! portez-vous bien) ! Ce furent les derniers mots allemands que j'entendis prononcer, et ils résonnèrent agréablement à mon oreille, comme s'ils eussent appartenu à ma propre langue.

J'aime passionnément ma patrie, mais je ne hais aucune autre nation. La civilisation, la richesse, la puissance, la gloire, sont diverses chez les diverses nations, mais dans toutes il y a des âmes qui obéissent à la haute vocation de l'homme : aimer, compatir et faire du bien.

Le brigadier qui m'accompagnait me raconta qu'il avait été l'un de ceux qui arrêtèrent mon malheureux ami Confalonieri. Il me dit comment il avait essayé de fuir, comment il avait manqué son coup, comment il avait été arraché des bras de sa femme, et comment les deux époux, malgré leur affliction, avaient supporté ce malheur avec dignité.

La fièvre me brûlait en écoutant cette déplorable histoire, il semblait qu'une main de fer me serrât le cœur.

Le conteur, homme sans façon, et qui se laissait aller à la conversation, ne s'apercevait pas que, bien que je n'eusse rien contre lui, je ne pouvais regarder sans frissonner les mains qui s'étaient jetées sur mon ami.

Il déjeuna à Buffalora ; j'étais trop attristé, je ne pris rien.

Autrefois, il y a déjà bien des années, quand j'allais à la campagne à Arluno avec les fils du comte Porro, je venais quelquefois me promener jusqu'à Buffalora, le long du Tésin.

Je me réjouis de voir terminé le beau pont dont j'avais

Digitized by Google

vu les matériaux épars sur la rive lombarde. L'opinion commune était alors que ce travail ne se terminerait pas. Je tressaillis de joie en traversant de nouveau ce fleuve, et en touchant encore le sol piémontais. Ah! bien que j'aime toutes les nations, Dieu sait quelle est ma prédilection pour l'Italie; de tous les noms des contrées de cette Italie que j'aime tant, Dieu sait aussi combien est plus doux pour moi celui du Piémont, celui du pays de mes pères!

XCIX. — Vis-à-vis Buffalora est Saint-Martin. Là le brigadier lombard parla aux carabiniers piémontais, me salua ensuite et repassa le pont.

« Allons à Novare, dis-je au voiturin.

— Ayez la bonté d'attendre un moment, » interrompit un carabinier.

Je vis que je n'étais pas encore libre, et je m'en affligeai, craignant que l'on ne retardât mon arrivée à la maison paternelle.

Après plus d'un quart d'heure parut un monsieur qui me demanda la permission de venir à Novare avec moi. Il avait manqué une autre occasion, et il n'y avait pas d'autre voiture que la mienne, et il était bien heureux que je lui permisse d'en profiter, etc.

Ce carabinier déguisé était d'une humeur aimable, et me tint bonne compagnie jusqu'à Novare. Quand nous fûmes arrivés dans cette ville, tout en feignant de vouloir nous faire descendre dans une auberge, il fit conduire la voiture à la caserne des carabiniers, et là, on me dit qu'il y avait un lit pour moi dans la chambre d'un brigadier et que je devais y attendre des ordres supérieurs.

Je pensais pouvoir partir le lendemain. Je me mis au lit, et après avoir causé un peu avec mon hôte, le briga-

Digitized by Google

dier, je m'endormis profondément. Depuis longtemps je n'avais si bien reposé.

Je m'éveillai vers le matin, et me levai promptement ; les premières heures me parurent longues. Je déjeunai, je causai, et je me promenai dans ma chambre et sur la terrasse, je jetai un coup d'œil sur les livres de mon hôte, et enfin on m'annonça une visite.

Un officier fort aimable venait me donner des nouvelles de mon père, et me dire qu'il y avait à Novare une lettre de lui, et qu'elle allait m'être bientôt apportée. Je lui sus un gré infini de son obligeance.

Il se passa encore quelques heures qui me parurent éternelles, et la lettre enfin arriva.

Oh ! quelle joie de revoir ces caractères chéris ! quelle joie d'apprendre que ma mère, mon excellente mère vivait ! que mes deux frères et ma sœur vivaient aussi ! Hélas ! la plus jeune, cette Marietta qui s'était faite religieuse de la Visitation, et de laquelle j'avais eu clandestinement des nouvelles dans ma prison, était morte depuis neuf mois.

Il m'est doux de croire que je suis redevable de ma liberté à tous ceux qui m'aiment, et qui ne cessaient d'intercéder pour moi auprès de Dieu, et particulièrement à une sœur qui mourut avec les signes de la plus haute piété. Que Dieu la dédommage de toutes les angoisses que son cœur a souffertes à cause de mes malheurs !

Les jours se passaient, et la permission de partir de Novare n'arrivait pas. Enfin, le 16 septembre au matin, cette permission me fut donnée, et toute surveillance de carabinier cessa. Oh ! combien il y avait d'années qu'il ne m'était arrivé de pouvoir aller où je voulais sans être accompagné par des gardes !

Je touchai quelque argent, je reçus les politesses d'une personne de la connaissance de mon père, et je partis

Digitized by Google

vers trois heures de l'après-midi. J'avais pour compagnons de voyage une dame, un négociant, un graveur et deux jeunes peintres, dont l'un était sourd-muet. Ces peintres venaient de Rome, et j'eus le plaisir d'apprendre qu'ils connaissaient la famille de Maroncelli. Il est si doux de pouvoir parler de ceux qu'on aime avec des personnes auxquelles ils ne sont pas indifférents!

Nous passâmes la nuit à Vercelli. L'heureux jour du 17 septembre se leva. On poursuivit le voyage. Oh! comme les voitures sont lentes! nous n'arrivâmes à Turin que le soir.

Qui jamais, qui jamais pourrait décrire la consolation de mon cœur et de ces cœurs chéris, quand je revis, quand j'embrassai mon père, ma mère, mes frères?... Il y manquait ma bonne sœur Joséphine, que son devoir retenait à Chieri; mais, à la nouvelle de mon bonheur, elle se hâta de venir passer quelques jours en famille. Rendu à ces cinq objets de ma tendresse, j'étais et je suis de tous les mortels le plus digne d'envie.

Ah! de mes malheurs passés et de ma félicité présente, comme de tout le bien et de tout le mal qui peut m'être réservé encore, que la Providence soit bénie! Les hommes et les choses, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, sont entre ses mains d'admirables instruments dont elle sait se servir pour des fins dignes d'elle.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Panthéon classique en vente chez tous les libraires. — (D'autres ouvrages seront encore publiés.)

1 Paul et Virginie, 1 v.
2 S. Pellico. Prisons, 1 v.
3 ——— Devoirs, etc.
4 Art d'être heureux, 1 v.
5 Marsillon. Carême, 1 v.
6 Noël. Leçons littérature, 1
7-8 Fénelon. Télémaque, 2
9 Chateaubriand. Atala, etc.
10 Vicaire de Wakefield, 1
11-12 Robinson Crusoé, 2 v.
13 Gérard. Voyage à Rome.
14 Chemin de la fortune, 1
15 Livre des bons conseils.
16-17 La Fontaine. Fables.
18 Florian. Fables, etc. 1 v.
19-20 Précis hist. de France
21-22 Révolution française.
23 Histoire abr. Napoléon.
24-27 Bossuet. Hist. univers.
28 ——— Orais. funèb.
29 Fléchier. Oraisons, 1 v.
30 Brahme voyageur, 1 v.
31-32 Voyages de Gulliver,
33-35 ——— autour du monde.
36 Boileau. OEuvres, 1 v.
37 La Rochefoucault, 1 v.
38-40 Chateaubr. Martyrs.
41 Racine. La Religion, 1 v.
42 Morale en action, 1 v.
43 Omnibus du langage, 1
44 Pourquoi et Parce que, 1
45-47 Notions de la nature.
48-49 Robinson suisse, 2 v.
50 Simon de Nantua, 1 v.
51 Henriade, avec notes, 1
52 Delille. Géorgiques, 1 v.
53 St-Réal. Conjuration, 1
54 Verton. Révol. Portugal
55 Vingt mille faits et dates.
56 Inventions, découvertes.
57-58 La Bruyère. Caractèr.
59 Lamartine. Poésies, 1 v.
60 Lettres édifiantes, 1 v.
61-64 Racine. OEuvres, 4 v.
65 Fénelon. Hommes illust.
66 ——— Dial. des morts
67 Fénelon-Esope. Fables.
68-72 Chateaubr. Génie chr.
73-75 ——— Itinéraire.
76-77 Histoire moderne, 2 v.
78-80 Histoire romaine, 3 v.
81-83 Norvins. Hist. Napol.
84 Voyage au Spitzberg, 1 v
85-86 Walsh. Pélerinages.
87-88 Le Tasse, avec fig., 2 v.
89-90 Lect. dimanche jeudi.
91 Dialogues franç.-anglais
92 ——— franç.-italiens, 1 v.
93 ——— franç.-allemands, 1
94 ——— franç.-hollandais, 1
95 ——— franç.-flamands, 1
96 Vergani. Gram. anglaise.
97-98 Homme et création.
99-105 Corneille. OEuvres.
106-107 Walsh. Voyages, 2 v.
108 Le Monde souterrain, 1
109 ——— céleste, 1 v.
110 Trois règnes de la nat
111-112 Sévigné. Lettres, 2
113-114 Chateaubriand. Amérique (Voyage en), 2 v.
115-117 ——— Les Natchez, 3
118-121 Perfect. moral, 4 v.
122-123 Visiteur du Pauvre.
124-125 Soirées d'automne.
126-129 ——— d'hiver, 4 v
130-131 ——— Montlhéry, 3
132-135 S. Pellico. Chants hist.
136 De l'emploi du temps.
137-137 Les Fiancés, 3 v.
138-140 Comte de Valmont.
141-150 Merveilles voyages.
151 Physique, avec 50 fig.
152 Ch mie, avec fig., 1 v.
153-155 Walsh. Pélerinages.
156-163 Lamartine, 8 v.
164-166 Lefranc. Littérature
167-170 Rollin. Etudes, 4 v.
171-174 Eté, Printemps, etc
175-176 Lamé-Fleury. anc. (Hist.
176 ——— sainte, 1.
177 ——— grecque, 1
178-179 ——— romaine, 1
180-181 ——— France, 2 v.
182-183 ——— Angleterre, 2 v
184 ——— Amérique, 1 v.
185-188 ——— Moderne, 2 v.
189 ——— Mythologie, 1 v.
190 ——— Géométrie, 1 v
191 J. B. Rousseau, 1 v.
192-193 Jérusalem délivrée
194 Arithmétique, 1 v.
195-196 Tenue des livres.
197-198 Gauthier. Géograph.
199-200 Landais. Dict. franç
201-202 Dict. des difficultés.
203-204 ——— des Rimes, 2 v.
205-206 Pascal. Pensées, 2 v
207-208 Bouilly. Contes, 2 v
209-210 ——— Conseils, 2 v.
211-212 ——— Contes populaires
213-214 ——— Encouragements.
215-216 ——— Enfants de France
217-218 ——— Ames petitesamies
219 ——— Causeries, 2 v.
220-221 ——— Jeunes femmes, 2
222 223 ——— Mères de famille.
224-226 ——— Récapitulations, 3
227 ——— Nouv. récapitulat.
228 ——— Nouv. causeries, 1
229 ——— Adieux du conteur
230 Droz. Pensées, 1 v.
231 Morale des Noirs, 1 v.
232-233 ——— France, 2 v.
234-235 ——— Angleterre, 2 v
236 ——— Amérique, 1 v.
237-238 ——— Moderne, 2 v.
239 ——— Mythologie, 1 v.
240 ——— Géométrie, 1 v
241 J. B. Rousseau, 1 v.
242-243 Jérusalem délivrée
244 Arithmétique, 1 v.
245-246 Tenue des livres.
247-248 Gauthier. Géograph.
249-250 Landais. Dict. franç
251-252 Dict. des difficultés.
253-254 ——— des Rimes, 2 v.
255-256 Pascal. Pensées, 2 v
257-258 Bouilly. Contes, 2 v
259-260 ——— Conseils, 2 v.
261-262 ——— Contes populaires
263-264 ——— Encouragements.
265-266 ——— Enfants de France
267-268 ——— Ames petitesamies
269 ——— Causeries, 2 v.
270-271 ——— Jeunes femmes, 2
272 273 ——— Mères de famille.
274-276 ——— Récapitulations, 3
277 ——— Nouv. récapitulat.
278 ——— Nouv. causeries, 1
279 ——— Adieux du conteur
280 Droz. Pensées, 1 v.
281 Morale des Noirs, 1 v.
282-283 ——— France, 2 v.
284-285 ——— Angleterre, 2 v
286 ——— Amérique, 1 v.
287-288 ——— Moderne, 2 v.
289 ——— Mythologie, 1 v.
290 ——— Géométrie, 1 v
291 J. B. Rousseau, 1 v.
292-293 Jérusalem délivrée
294 Arithmétique, 1 v.
295-296 Tenue des livres.
297-298 Gauthier. Géograph.
299-300 Landais. Dict. franç
301-302 Dict. des difficultés.
303-304 ——— des Rimes, 2 v.
305-306 Pascal. Pensées, 2 v
307-308 Bouilly. Contes, 2 v
309-310 ——— Conseils, 2 v.
311-312 ——— Contes populaires
313-314 ——— Encouragements.
315-316 ——— Enfants de France
317-318 ——— Ames petitesamies
319 ——— Causeries, 2 v.
320-321 ——— Jeunes femmes, 2
322 323 ——— Mères de famille.
324-326 ——— Récapitulations, 3
327 ——— Nouv. récapitulat.
328 ——— Nouv. causeries, 1
329 ——— Adieux du conteur
330 Droz. Pensées, 1 v.
331 Morale des Noirs, 1 v.
332-333 ——— France, 2 v.
334-335 ——— Angleterre, 2 v
336 ——— Amérique, 1 v.
337-338 ——— Moderne, 2 v.
339 ——— Mythologie, 1 v.
340 ——— Géométrie, 1 v
341 J. B. Rousseau, 1 v.
342-343 Jérusalem délivrée
344 Arithmétique, 1 v.
345-346 Tenue des livres.
347-348 Gauthier. Géograph.
349-350 Landais. Dict. franç
351-352 Dict. des difficultés.
353-354 ——— des Rimes, 2 v.
355-356 Pascal. Pensées, 2 v
357-358 Bouilly. Contes, 2 v
359-360 ——— Conseils, 2 v.
361-362 ——— Contes populaires
363-364 ——— Encouragements.
365-366 ——— Enfants de France
367-368 ——— Ames petitesamies
369 ——— Causeries, 2 v.
370-371 ——— Jeunes femmes, 2
372 373 ——— Mères de famille.
374-376 ——— Récapitulations, 3
377 ——— Nouv. récapitulat.
378 ——— Nouv. causeries, 1
379 ——— Adieux du conteur
380 Droz. Pensées, 1 v.
381 Morale des Noirs, 1 v.
382-383 ——— France, 2 v.
384-385 ——— Angleterre, 2 v
386 ——— Amérique, 1 v.
387-388 ——— Moderne, 2 v.
389 ——— Mythologie, 1 v.
390 ——— Géométrie, 1 v
391 J. B. Rousseau, 1 v.
392-393 Jérusalem délivrée
394 Arithmétique, 1 v.
395-396 Tenue des livres.
397-398 Gauthier. Géograph.
399-400 Landais. Dict. franç
401-402 Dict. des difficultés.
403-404 ——— des Rimes, 2 v.
405-406 Pascal. Pensées, 2 v
407-408 Bouilly. Contes, 2 v
409-410 ——— Conseils, 2 v.
411-412 ——— Contes populaires
413-414 ——— Encouragements.
415-416 ——— Enfants de France
417-418 ——— Ames petitesamies
419 ——— Causeries, 2 v.
420-421 ——— Jeunes femmes, 2
422 423 ——— Mères de famille.
424-426 ——— Récapitulations, 3
427 ——— Nouv. récapitulat.
428 ——— Nouv. causeries, 1
429 ——— Adieux du conteur
430 Droz. Pensées, 1 v.
431 Morale des Noirs, 1 v.
432-433 ——— France, 2 v.
434-435 ——— Angleterre, 2 v
436 ——— Amérique, 1 v.
437-438 ——— Moderne, 2 v.
439 ——— Mythologie, 1 v.
440 ——— Géométrie, 1 v
441 J. B. Rousseau, 1 v.
442-443 Jérusalem délivrée
444 Arithmétique, 1 v.
445-446 Tenue des livres.
447-448 Gauthier. Géograph.
449-450 Landais. Dict. franç
451-452 Dict. des difficultés.
453-454 ——— des Rimes, 2 v.
455-456 Pascal. Pensées, 2 v
457-458 Bouilly. Contes, 2 v
459-460 ——— Conseils, 2 v.
461-462 ——— Contes populaires
463-464 ——— Encouragements.
465-466 ——— Enfants de France
467-468 ——— Ames petitesamies
469 ——— Causeries, 2 v.
470-471 ——— Jeunes femmes, 2
472 473 ——— Mères de famille.
474-476 ——— Récapitulations, 3
477 ——— Nouv. récapitulat.
478 ——— Nouv. causeries, 1
479 ——— Adieux du conteur
480 Droz. Pensées, 1 v.
481 Morale des Noirs, 1 v.
482-483 ——— France, 2 v.
484-485 ——— Angleterre, 2 v
486 ——— Amérique, 1 v.
487-488 ——— Moderne, 2 v.
489 ——— Mythologie, 1 v.
490 ——— Géométrie, 1 v
491 J. B. Rousseau, 1 v.
492-493 Jérusalem délivrée
494 Arithmétique, 1 v.
495-496 Tenue des livres.
497-498 Gauthier. Géograph.
499-500 Landais. Dict. franç
501-502 Dict. des difficultés.
503-504 ——— des Rimes, 2 v.
505-506 Pascal. Pensées, 2 v
507-508 Bouilly. Contes, 2 v
509-510 ——— Conseils, 2 v.
511-512 ——— Contes populaires
513-514 ——— Encouragements.
515-516 ——— Enfants de France
517-518 ——— Ames petitesamies
519 ——— Causeries, 2 v.
520-521 ——— Jeunes femmes, 2
522 523 ——— Mères de famille.
524-526 ——— Récapitulations, 3
527 ——— Nouv. récapitulat.
528 ——— Nouv. causeries, 1
529 ——— Adieux du conteur
530 Droz. Pensées, 1 v.
531 Morale des Noirs, 1 v.
532-533 ——— France, 2 v.
534-535 ——— Angleterre, 2 v
536 ——— Amérique, 1 v.
537-538 ——— Moderne, 2 v.
539 ——— Mythologie, 1 v.
540 ——— Géométrie, 1 v
541 J. B. Rousseau, 1 v.
542-543 Jérusalem délivrée
544 Arithmétique, 1 v.
545-546 Tenue des livres.
547-548 Gauthier. Géograph.
549-550 Landais. Dict. franç
551-552 Dict. des difficultés.
553-554 ——— des Rimes, 2 v.
555-556 Pascal. Pensées, 2 v
557-558 Bouilly. Contes, 2 v
559-560 ——— Conseils, 2 v.
561-562 ——— Contes populaires
563-564 ——— Encouragements.
565-566 ——— Enfants de France
567-568 ——— Ames petitesamies
569 ——— Causeries, 2 v.
570-571 ——— Jeunes femmes, 2
572 573 ——— Mères de famille.
574-576 ——— Récapitulations, 3
577 ——— Nouv. récapitulat.
578 ——— Nouv. causeries, 1
579 ——— Adieux du conteur
580 Droz. Pensées, 1 v.
581 Morale des Noirs, 1 v.
582-583 ——— France, 2 v.
584-585 ——— Angleterre, 2 v
586 ——— Amérique, 1 v.
587-588 ——— Moderne, 2 v.
589 ——— Mythologie, 1 v.
590 ——— Géométrie, 1 v
591 J. B. Rousseau, 1 v.
592-593 Jérusalem délivrée
594 Arithmétique, 1 v.
595-596 Tenue des livres.
597-598 Gauthier. Géograph.
599-600 Landais. Dict. franç
601-602 Dict. des difficultés.
603-604 ——— des Rimes, 2 v.
605-606 Pascal. Pensées, 2 v
607-608 Bouilly. Contes, 2 v
609-610 ——— Conseils, 2 v.
611-612 ——— Contes populaires
613-614 ——— Encouragements.
615-616 ——— Enfants de France
617-618 ——— Ames petitesamies
619 ——— Causeries, 2 v.
620-621 ——— Jeunes femmes, 2
622 623 ——— Mères de famille.
624-626 ——— Récapitulations, 3
627 ——— Nouv. récapitulat.
628 ——— Nouv. causeries, 1
629 ——— Adieux du conteur
630 Droz. Pensées, 1 v.
631 Morale des Noirs, 1 v.
632-633 ——— France, 2 v.
634-635 ——— Angleterre, 2 v
636 ——— Amérique, 1 v.
637-638 ——— Moderne, 2 v.
639 ——— Mythologie, 1 v.
640 ——— Géométrie, 1 v
641 J. B. Rousseau, 1 v.
642-643 Jérusalem délivrée
644 Arithmétique, 1 v.
645-646 Tenue des livres.
647-648 Gauthier. Géograph.
649-650 Landais. Dict. franç
651-652 Dict. des difficultés.
653-654 ——— des Rimes, 2 v.
655-656 Pascal. Pensées, 2 v
657-658 Bouilly. Contes, 2 v
659-660 ——— Conseils, 2 v.
661-662 ——— Contes populaires
663-664 ——— Encouragements.
665-666 ——— Enfants de France
667-668 ——— Ames petitesamies
669 ——— Causeries, 2 v.
670-671 ——— Jeunes femmes, 2
672 673 ——— Mères de famille.
674-676 ——— Récapitulations, 3
677 ——— Nouv. récapitulat.
678 ——— Nouv. causeries, 1
679 ——— Adieux du conteur
680 Droz. Pensées, 1 v.
681 Morale des Noirs, 1 v.
682-683 ——— France, 2 v.
684-685 ——— Angleterre, 2 v
686 ——— Amérique, 1 v.
687-688 ——— Moderne, 2 v.
689 ——— Mythologie, 1 v.
690 ——— Géométrie, 1 v
691 J. B. Rousseau, 1 v.
692-693 Jérusalem délivrée
694 Arithmétique, 1 v.
695-696 Tenue des livres.
697-698 Gauthier. Géograph.
699-700 Landais. Dict. franç
701-702 Dict. des difficultés.
703-704 ——— des Rimes, 2 v.
705-706 Pascal. Pensées, 2 v
707-708 Bouilly. Contes, 2 v
709-710 ——— Conseils, 2 v.
711-712 ——— Contes populaires
713-714 ——— Encouragements.
715-716 ——— Enfants de France
717-718 ——— Ames petitesamies
719 ——— Causeries, 2 v.
720-721 ——— Jeunes femmes, 2
722 723 ——— Mères de famille.
724-726 ——— Récapitulations, 3
727 ——— Nouv. récapitulat.
728 ——— Nouv. causeries, 1
729 ——— Adieux du conteur
730 Droz. Pensées, 1 v.
731 Morale des Noirs, 1 v.
732-733 ——— France, 2 v.
734-735 ——— Angleterre, 2 v
736 ——— Amérique, 1 v.
737-738 ——— Moderne, 2 v.
739 ——— Mythologie, 1 v.
740 ——— Géométrie, 1 v
741 J. B. Rousseau, 1 v.
742-743 Jérusalem délivrée
744 Arithmétique, 1 v.
745-746 Tenue des livres.
747-748 Gauthier. Géograph.
749-750 Landais. Dict. franç
751-752 Dict. des difficultés.
753-754 ——— des Rimes, 2 v.
755-756 Pascal. Pensées, 2 v
757-758 Bouilly. Contes, 2 v
759-760 ——— Conseils, 2 v.
761-762 ——— Contes populaires
763-764 ——— Encouragements.
765-766 ——— Enfants de France
767-768 ——— Ames petitesamies
769 ——— Causeries, 2 v.
770-771 ——— Jeunes femmes, 2
772 773 ——— Mères de famille.
774-776 ——— Récapitulations, 3
777 ——— Nouv. récapitulat.
778 ——— Nouv. causeries, 1
779 ——— Adieux du conteur
780 Droz. Pensées, 1 v.
781 Morale des Noirs, 1 v.
782-783 ——— France, 2 v.
784-785 ——— Angleterre, 2 v
786 ——— Amérique, 1 v.
787-788 ——— Moderne, 2 v.
789 ——— Mythologie, 1 v.
790 ——— Géométrie, 1 v
791 J. B. Rousseau, 1 v.
792-793 Jérusalem délivrée
794 Arithmétique, 1 v.
795-796 Tenue des livres.
797-798 Gauthier. Géograph.
799-800 Landais. Dict. franç
801-802 Dict. des difficultés.
803-804 ——— des Rimes, 2 v.
805-806 Pascal. Pensées, 2 v
807-808 Bouilly. Contes, 2 v
809-810 ——— Conseils, 2 v.
811-812 ——— Contes populaires
813-814 ——— Encouragements.
815-816 ——— Enfants de France
817-818 ——— Ames petitesamies
819 ——— Causeries, 2 v.
820-821 ——— Jeunes femmes, 2
822 823 ——— Mères de famille.
824-826 ——— Récapitulations, 3
827 ——— Nouv. récapitulat.
828 ——— Nouv. causeries, 1
829 ——— Adieux du conteur
830 Droz. Pensées, 1 v.
831 Morale des Noirs, 1 v.
832-833 ——— France, 2 v.
834-835 ——— Angleterre, 2 v
836 ——— Amérique, 1 v.
837-838 ——— Moderne, 2 v.
839 ——— Mythologie, 1 v.
840 ——— Géométrie, 1 v
841 J. B. Rousseau, 1 v.
842-843 Jérusalem délivrée
844 Arithmétique, 1 v.
845-846 Tenue des livres.
847-848 Gauthier. Géograph.
849-850 Landais. Dict. franç
851-852 Dict. des difficultés.
853-854 ——— des Rimes, 2 v.
855-856 Pascal. Pensées, 2 v
857-858 Bouilly. Contes, 2 v
859-860 ——— Conseils, 2 v.
861-862 ——— Contes populaires
863-864 ——— Encouragements.
865-866 ——— Enfants de France
867-868 ——— Ames petitesamies
869 ——— Causeries, 2 v.
870-871 ——— Jeunes femmes, 2
872 873 ——— Mères de famille.
874-876 ——— Récapitulations, 3
877 ——— Nouv. récapitulat.
878 ——— Nouv. causeries, 1
879 ——— Adieux du conteur
880 Droz. Pensées, 1 v.
881 Morale des Noirs, 1 v.
882-883 ——— France, 2 v.
884-885 ——— Angleterre, 2 v
886 ——— Amérique, 1 v.
887-888 ——— Moderne, 2 v.
889 ——— Mythologie, 1 v.
890 ——— Géométrie, 1 v
891 J. B. Rousseau, 1 v.
892-893 Jérusalem délivrée
894 Arithmétique, 1 v.
895-896 Tenue des livres.
897-898 Gauthier. Géograph.
899-900 Landais. Dict. franç
901-902 Dict. des difficultés.
903-904 ——— des Rimes, 2 v.
905-906 Pascal. Pensées, 2 v
907-908 Bouilly. Contes, 2 v
909-910 ——— Conseils, 2 v.
911-912 ——— Contes populaires
913-914 ——— Encouragements.
915-916 ——— Enfants de France
917-918 ——— Ames petitesamies
919 ——— Causeries, 2 v.
920-921 ——— Jeunes femmes, 2
922 923 ——— Mères de famille.
924-926 ——— Récapitulations, 3
927 ——— Nouv. récapitulat.
928 ——— Nouv. causeries, 1
929 ——— Adieux du conteur
930 Droz. Pensées, 1 v.
931 Morale des Noirs, 1 v.
932-933 ——— France, 2 v.
934-935 ——— Angleterre, 2 v
936 ——— Amérique, 1 v.
937-938 ——— Moderne, 2 v.
939 ——— Mythologie, 1 v.
940 ——— Géométrie, 1 v
941 J. B. Rousseau, 1 v.
942-943 Jérusalem délivrée
944 Arithmétique, 1 v.
945-946 Tenue des livres.
947-948 Gauthier. Géograph.
949-950 Landais. Dict. franç
951-952 Dict. des difficultés.
953-954 ——— des Rimes, 2 v.
955-956 Pascal. Pensées, 2 v
957-958 Bouilly. Contes, 2 v
959-960 ——— Conseils, 2 v.
961-962 ——— Contes populaires
963-964 ——— Encouragements.
965-966 ——— Enfants de France
967-968 ——— Ames petitesamies
969 ——— Causeries, 2 v.
970-971 ——— Jeunes femmes, 2
972 973 ——— Mères de famille.
974-976 ——— Récapitulations, 3
977 ——— Nouv. récapitulat.
978 ——— Nouv. causeries, 1
979 ——— Adieux du conteur
980 Droz. Pensées, 1 v.
981 Morale des Noirs, 1 v.
982-983 ——— France, 2 v.
984-985 ——— Angleterre, 2 v
986 ——— Amérique, 1 v.
987-988 ——— Moderne, 2 v.
989 ——— Mythologie, 1 v.
990 ——— Géométrie, 1 v
991 J. B. Rousseau, 1 v.
992-993 Jérusalem délivrée
994 Arithmétique, 1 v.
995-996 Tenue des livres.
997-998 Gauthier. Géograph.
999-1000 Landais. Dict. franç